
VITTORIO EM. III

Bibliothèque

DE

L'OFFICIER.

Classiques de l'Histoire.

TOME V.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE LA
RÉPUBLIQUE ROMAINE.

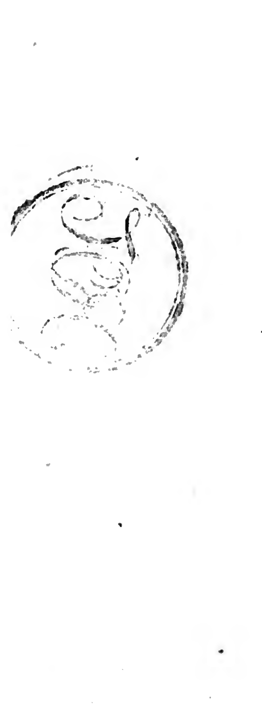
PAR L'ABBÉ DE VERTOT.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ ANSELIN ET POCHARD,
SUCCESSEURS DE MAGIMEL,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1826.



HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

ARRIVÉES DANS LE GOUVERNEMENT

DE

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE HUITIÈME.

L. Manlius est accusé devant l'assemblée du peuple de traiter durement T. Manlius, son fils. Action hardie de Titus pour délivrer son père. Il tue un Gaulois d'une taille extraordinaire, et est surnommé *Torquatus*. Valerius *Corvus*. Pourquoi ainsi appelé. Les Samnites déclarent aux Romains une guerre qui se termine à l'avantage de ces derniers. Première guerre entre les Carthaginois et les Romains. Après differens succès de part et d'autre, les Carthaginois sont obligés de demander la paix, et ne l'obtiennent qu'à des conditions très-onéreuses. Ils réparent leurs pertes et recommencent la guerre. Annibal passe en Italie, et met Rome à deux doigts de sa perte. Il est obligé de retourner en Afrique pour défendre sa patrie. Scipion taille en pièces son armée, et prend Carthage. Les conquêtes des Romains en Grèce et

en Asie. Tribunat de Tiberius Gracchus rempli de troubles. Mort du tribun.

La république jouissait d'une profonde paix au dedans et au dehors de l'état; et le peuple regardait le consulat, qu'il venait d'obtenir, comme une victoire qu'il avait remportée sur le sénat et les patriciens. Mais les tribuns, qui ne pouvaient se faire valoir que par de nouvelles dissensions, se plaignaient que, pour une dignité curule que les patriciens avaient cédée au peuple, ils eussent obtenu trois nouvelles magistratures; qu'on eût créé exprès pour eux la dignité de préteur, qui les rendait maîtres de l'administration de la justice; qu'ils eussent deux édiles curules dont l'autorité anéantissait celle des édiles plébéiens. Ils demandaient que toutes les charges et les dignités de l'état fussent communes entre le peuple et la noblesse; que le mérite seul en décidât dans les élections; et que, sans distinction de rang ou de naissance, on pût choisir indifféremment des plébéiens, comme des patriciens, pour remplir les dignités civiles, et même celles du sacerdoce. Tel était le sujet ordinaire dont ces tribuns inquiets entretenaient la multitude dans leurs assemblées. Ils n'oubliaient rien pour élever par de magnifiques éloges les moindres actions

des plébéiens, en même temps qu'ils tâchaient d'affaiblir et de diminuer tout ce que les nobles faisaient de plus utile pour la république. Ils s'attachaient même à pénétrer ce qui se passait dans l'intérieur de leur domestique, dont ils faisaient des rapports malins et exagérés, et propres à les rendre méprisables.

C'est ainsi que, sous le consulat de Q. Servilius Ahala et de Lucius Genutius [391], un tribun du peuple, appelé M. Pomponius, fit assigner L. Manlius, qui sortait actuellement de la dictature, sous prétexte que ce patricien traitait un de ses enfans avec trop de dureté. Ce fils de Manlius, appelé Titus, étoit né bègue; et comme dans ses premières années il ne faisait pas espérer beaucoup de son esprit, son père l'avait relégué dans une de ses maisons de campagne où il était occupé du labourage et des autres soins de l'agriculture, comme en usaient encore en ce temps-là les Romains. Cependant Pomponius en voulut faire un crime à Manlius qui, d'ailleurs, n'était pas agréable au peuple par la sévérité qu'il avait exercée dans ses magistratures et à la tête des armées. L'affaire fut poussée si vivement qu'on ne doutait pas qu'il ne fût condamné à une amende considérable.

Titus Manlius ayant appris l'embarras où son père se trouvait à son sujet, sort seul de son village de grand matin, se rend à Rome, et va à la porte du tribun qui était encore au lit. Il lui fit dire que le fils de Manlius demandait à lui parler pour une affaire qui ne souffrait point de retardement. Le tribun, persuadé qu'il venait ou le remercier de s'être intéressé dans sa disgrace, ou peut-être lui découvrir de nouvelles preuves de la dureté de son père, ordonna qu'on le fît entrer. Manlius l'ayant salué, demanda à l'entretenir en particulier; les gens du tribun se retirèrent aussitôt par son ordre. Pour lors, ce jeune homme lui porta un poignard à la gorge, et le menaça de le tuer si, par les sermens les plus solennels, il ne jurait de se désister de la poursuite qu'il faisait contre son père. Le tribun, épouvanté, jura tout ce qu'il voulut. Mais il ne fut pas plus tôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple, et demanda à être relevé de son serment. Le peuple, plus généreux, en ordonna autrement; il lui fut défendu, en faveur du fils, de poursuivre davantage son action contre le père; et, pour récompenser cet acte de piété filiale, le jeune Manlius fut nommé pour remplir une

des charges de tribun des légions, emplois dont les généraux disposaient auparavant, et dont le peuple se réserva depuis la nomination.

T. Manlius ne fut pas long-temps sans faire connaître par des actions d'une valeur singulière combien il était digne de cet honneur. Les Gaulois cisalpins, ayant repris les armes pour venger leur défaite, vinrent camper à trois milles de Rome [392], proche d'un pont du Teveron, sous le consulat de L. Sulpicius et de C. Licinius Calvus, celui même qui pendant son tribunat avait travaillé de concert avec Sextius pour faire passer le consulat dans l'ordre des plébéiens.

Au bruit de la marche de ces ennemis redoutables, on nomma aussitôt un dictateur; ce fut T. Quintius Pennus, qui choisit Ser. Cornelius Maluginensis pour général de la cavalerie. Les Romains, sous les ordres de ces généraux, s'avancèrent aussitôt jusqu'au bord du Teveron; il n'y avait que la rivière qui les séparât des ennemis. Un Gaulois d'une grandeur énorme, et qui paraissait plutôt un géant qu'un homme ordinaire, s'avança sur le pont, et défia le plus brave des Romains. Sa taille extraordinaire intimidait les plus courageux; Manlius seul crut avoir trouvé un péril digne de sa valeur. Il demanda à son général la permission

de combattre le Gaulois : « J'espère, lui dit-il, faire voir à ce barbare que je suis sorti d'une maison fatale à sa nation, et dont le chef précipita les Gaulois du haut du Capitole [1]. » « Va, lui dit le dictateur, et montre autant de courage pour la gloire de ton pays que tu en as fait paraître pour la défense de ton père. » Les deux champions ne furent pas long-temps sans en venir aux mains ; et Titus Manlius, joignant l'adresse au courage, tua son ennemi, et lui arracha une chaîne d'or qu'il portait à son col, et qu'il mit au sien comme un monument de sa victoire ; ce qui lui acquit le surnom de *Torquatus*, qui passa depuis à sa postérité. Le succès de ce combat singulier parut aux Gaulois de si mauvais augure pour la suite de la guerre, qu'ils abandonnèrent leur camp de nuit, et se retirèrent avec précipitation.

Quelques années après, une nouvelle armée de Gaulois se répandit sur les terres des Romains. L. Furius Camillus, consul, fils du dictateur, marcha contre eux ; et M. Valerius eut le même avantage que Manlius sur un autre Gaulois, que ce Romain vainquit dans un combat singulier [2]. On prétend qu'un corbeau

[1] *Tit. Liv. lib.* VII, *c.* 10. *Flor. lib.* I, *c.* 13. — [2] *Tit. Liv. lib.* VII, *c.* 26. *Gellius, lib.* IX, *c.* 11. *Valer. Max. lib.* III, *c.* 2, *art.* 6. *Orosius. lib.* III, *c.* 6.

s'étant perché sur son casque pendant le combat, contribua du bec et des ongles à la défaite de son ennemi, ce qui fit donner à Valerius le nom de *Corvus*, et à ses descendans celui de *Corvinus*. Mais sans s'arrêter à ce qu'il y a de merveilleux dans cet événement, il suffit de remarquer que dans cette seconde guerre un combat général suivit le particulier, et qu'il eut le même succès. Les Gaulois furent défaits ; et ceux qui échappèrent de cette bataille s'éloignèrent du territoire de Rome, et furent quelque temps sans y revenir.

Ce n'était pas la seule nation jalouse de la puissance et des conquêtes des Romains. Tous ces petits peuples qui, sous différens noms, habitaient le Latium et la Toscane, leur faisaient une guerre presque continuelle. Les Samnites se déclarèrent depuis contre eux ; et les Romains n'auraient jamais subjugué les uns et les autres s'ils n'avaient su jeter de la division parmi eux. Mais pour retenir dans leur parti les peuples les plus voisins de Rome, ils les flattaient du titre d'alliés du peuple romain ; et quand ils s'étaient rendus maîtres des contrées les plus éloignées, ceux qui s'étaient laissé endormir sous ce titre d'alliés se trouvaient enveloppés dans leurs conquêtes ; et, pour lors, quoiqu'on leur conservât cette qua-

lité, on les traitait comme des sujets. Ils n'eussent osé prendre les armes sans le consentement du sénat ; et ils étaient obligés de fournir leur contingent de troupes pour aider les Romains à étendre leur empire et leur domination. Telle était la conduite de ces habiles politiques. On peut voir dans le progrès de leurs armes le fruit d'un système d'ambition très-bien lié; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces défenseurs éternels de la liberté étaient eux-mêmes les oppresseurs du droit naturel, et les tyrans de toute l'Italie. Les Herniques qui avaient été près d'un siècle dans leur dépendance, entreprirent les premiers de s'en tirer. Tous, jusqu'aux vieillards, prirent les armes pour recouvrer leur liberté. On envoya d'abord contre eux, Genutius consul plébéien : ce fut le premier de cet ordre qui eût le commandement des armées. Les patriciens et les plébéiens, par différens motifs, attendaient avec inquiétude quel serait le succès de cette guerre[1]. Genutius tomba dans une embuscade où il fut tué, et la plupart de ses troupes furent taillées en pièces.

Les patriciens profitant de cette disgrace du consul plébéien pour mortifier les tribuns et

[1] *Tit.Liv. lib.* VII, *c.* 6.

diminuer leur crédit, reprochaient au peuple que les dieux avaient enfin vengé hautement les auspices profanés, et puni un homme qui, se prévalant d'une loi si injuste, avait osé s'approprier les auspices, comme aurait pu faire un patricien.

Le peuple et ses tribuns, confus et consternés, ne répliquaient rien : il fallut dans cette infortune avoir recours à un dictateur. La noblesse fit nommer Appius Claudius, petit-fils du décemvir, celui de tous les patriciens qui était le plus jaloux du privilége de sa naissance et des prérogatives de son ordre. Il leva aussitôt une nouvelle armée, marcha aux ennemis; et, après un combat sanglant et opiniâtre, il remporta une glorieuse victoire. Je ne parle point de différens petits combats qui se donnèrent depuis contre les Privernates, les Falisques, les Tarquiniens et les Véliterniens. Tous ces peuples faisaient moins la guerre contre les Romains que des courses sur leurs terres. S'ils étaient battus, ou ils demandaient la paix, ou ils se renfermaient dans leurs villes sans oser reparaître en campagne. Les Toscans prirent depuis leur place, et parurent en ce temps-là sur la scène. C'était, comme nous l'avons dit, une ligue et une communauté de douze peuples ou de douze petits états dont

la puissance ne laissait pas d'être redoutable quand leurs forces étaient unies. Cette guerre parut assez importante pour en remettre la conduite à un dictateur ; et, malgré tous les efforts du sénat et des patriciens [1], C. Martius Rutilus, quoique plébéien, fut nommé pour remplir cette dignité [396] : il choisit pour général de la cavalerie un autre plébéien appelé C. Plautius.

Le sénat, qui n'avait pu empêcher l'élection d'un dictateur plébéien, n'oublia rien pour traverser son armement et pour le mettre hors d'état d'acquérir de la gloire. Le peuple, par un motif opposé, courut à l'envi se ranger sous ses étendards : il eut bientôt une puissante armée; et comme il était soldat et capitaine, il défit les Toscans, tailla en pièces leur armée, fit huit mille prisonniers; et, à son retour, obtint malgré le sénat les honneurs du triomphe. C'est ainsi que le peuple entra insensiblement en partage avec la noblesse de tous les honneurs et de toutes les dignités de la république. Il était déjà en possession de l'édilité curule, quoique les historiens ne marquent point le nom des deux premiers plébéiens qui en furent revêtus. Philon, autre plébéien, parvint quel-

[1] *Tit. Liv. lib.* VII, c. 17. *Diod. Sic. lib.* XVI.

que temps après à la préture; et le même Martius, dont nous venons de parler, s'éleva par son courage et sa vertu jusqu'à la dignité de censeur. Depuis ce temps-là, quoique la distinction entre les patriciens et les plébéiens subsistât toujours, c'était moins la naissance que les dignités curules qui décidaient de la noblesse; et nous verrons dans la suite des plébéiens considérés entre les premiers et les plus nobles de la république, parce qu'ils sortaient d'ancêtres qui avaient été revêtus de ces dignités curules.

Les Romains, après avoir triomphé des Sabins, des Toscans, des Latins, des Herniques, des Eques, des Volsques, et de tous ces petits peuples voisins de Rome, tournèrent leurs armes contre les Samnites qui habitaient les pays qu'on appelle aujourd'hui l'Abruzze [410] : nation féroce et guerrière, et qui ne cédait aux Romains ni en courage ni en discipline militaire, et qui avait, comme Rome, des sujets et des alliés attachés à sa fortune.

Entre deux puissances égales et voisines il est inutile de chercher d'autre motif de la guerre que la concurrence et une jalousie réciproque. Ainsi le sujet, ou, pour mieux dire, le prétexte de celle-ci, vint de ce que les Sam-



nites entreprirent de subjuguer les Sidicins et ceux de Capoue; et que les Romains, qui ne voulaient pas les Samnites si puissans, s'opposèrent à leurs conquêtes.

La guerre avait commencé par les Sidicins, petit état dont les Samnites voulurent se rendre les maîtres. Les Sidicins eurent recours à ceux de Capoue, qui prirent leur défense avec plus d'ostentation que de forces. Les citoyens de Capoue possédaient à la vérité un pays très fertile; et le commerce augmentait encore tous les jours leurs richesses. Mais ces richesses des particuliers faisaient la faiblesse de l'état; les maisons étaient magnifiques, et la ville sans fortifications. Le luxe régnait partout; et le marchand, fier de son argent, prenait sa vanité pour du courage, et méprisait des ennemis qui n'étaient pas aussi riches que lui.

Cette présomption, et le mépris toujours imprudent des forces des ennemis, causèrent leurs disgraces. Les Samnites, qui envisageaient plus de gloire et de profit à les vaincre que les Sidicins, tournèrent leurs armes contre eux. On en vint bientôt aux mains. Ceux de Capoue furent défaits dans deux grandes batailles où ils perdirent toute leur jeunesse; et les victorieux, que rien ne pouvait plus arrêter, s'ap-

prochèrent d'une ville qui n'avait pour défense que de faibles murailles et des habitans consternés.

Les magistrats, dans cette infortune [1], eurent recours à Rome : ils envoyèrent une célèbre ambassade pour demander l'alliance et le secours des Romains. Leurs ambassadeurs représentèrent au sénat tous les motifs soit de gloire ou d'intérêt qui pouvaient engager la république à prendre leur défense; l'extrémité où ils étaient réduits, et la puissance de leurs ennemis qui augmentait encore considérablement par la conquête d'une ville aussi riche que Capoue : « Tel est, ajoutèrent ces ambassadeurs, le malheur de notre condition présente, qu'il faut ou que nous soyons incessamment secourus par nos amis, ou que nous tombions sous la puissance de nos ennemis. Si vous nous défendez, vous acquerrez des alliés qui vous regarderont éternellement comme les restaurateurs de leur état, et comme les seconds fondateurs de notre ville. Si vous nous abandonnez, Capoue n'est plus, ou du moins elle devient sujette des Samnites. »

Le sénat n'ignorait rien de toutes ces considérations ; mais, comme il prétendait tirer du

[1] *Tit. Liv. lib.* VII, *c.* 29, 30.

secours de ses armes un avantage plus solide et plus réel qu'un vain titre et des louanges stériles, on répondit simplement à ces envoyés, par la bouche du consul, que l'état présent de leur fortune paraissait digne de compassion, et que les Romains souhaiteraient de les pouvoir secourir avec bienséance; mais que la république avait une ancienne alliance avec les Samnites, qui ne lui permettait pas d'en faire une nouvelle avec leurs ennemis; cependant que le sénat ne laisserait pas d'envoyer au camp des Samnites des députés qui interviendraient en leur faveur, et qui tâcheraient de leur ménager un traité de paix à des conditions supportables.

Le chef de l'ambassade, qui en avait le secret, sentit bien qu'il fallait qu'il fît des propositions plus avantageuses pour déterminer le sénat à prendre la défense de Capoue. Les magistrats qui, avant son départ, s'étaient bien aperçus qu'ils n'avaient au plus que le choix de leurs maîtres, aimant mieux en prendre d'éloignés que de se soumettre à leurs voisins, avaient ordonné à cet ambassadeur, s'il ne pouvait obtenir pour eux la qualité d'alliés de Rome, de les en rendre plutôt les sujets que de laisser tomber Capoue sous la puissance des Samnites. Ainsi il répondit au consul que, puis-

que les Capouans ne pouvaient rien obtenir des Romains en qualité d'alliés, il se flattait que le sénat ne souffrirait pas que les Samnites s'emparassent d'une ville et d'un pays dont il était chargé de leur remettre la domination. « C'est pourquoi, ajouta cet ambassadeur, nous vous donnons aujourd'hui et nous mettons sous vos lois la ville de Capoue, nos terres, nos domaines, nos temples, nos personnes; nous vous reconnaissons pour nos souverains, et nous protestons à la face des dieux et des hommes de vous garder une fidélité inviolable. »

Le sénat, ayant amené la négociation au point qu'il souhaitait, accepta solennellement la donation de Capoue; et comme il voulait toujours mettre de son côté la justice, ou du moins les apparences de cette vertu, il envoya des ambassadeurs aux Samnites pour leur notifier ce traité, et pour les prier, en même temps, en vertu de leur ancienne alliance, de retirer leur armée d'un pays qui appartenait au peuple romain.

Les Samnites, outrés qu'on prétendît arrêter le progrès de leurs armes et leur arracher des mains, pour ainsi dire, la ville de Capoue, se récrièrent contre un traité qu'ils regardaient comme une pure supercherie. Leurs magistrats rejetèrent avec indignation la proposition des

ambassadeurs romains; et, en sortant du conseil, ils ordonnèrent en leur présence à leur général de mettre tout à feu et à sang dans le territoire de Capoue; c'était s'expliquer nettement. Aussi ces nouvelles hostilités furent suivies d'une déclaration de guerre entre les deux nations, et le sénat en donna la conduite à M. Valerius Corvus et à A. Cornelius Cossus. Cette guerre commença l'an 411 de la fondation de Rome; elle se fit toujours de part et d'autre avec une égale animosité; et, quoique interrompue quelquefois par des trèves, elle recommençait ensuite avec la même fureur. Les Gaulois cisalpins, les Toscans, ceux de Tarente, les Latins, et même des Grecs et des Africains, y prirent part. Pyrrhus, roi d'Épire, le plus grand capitaine de son siècle, passa la mer en faveur des Tarentins; et les Carthaginois, qui commençaient à s'établir dans la Sicile, et qui en affectaient la domination, leur envoyèrent différens secours pour traverser les conquêtes des Romains. Ce fut comme un embrasement qui se communiqua successivement dans toute l'Italie, et qui ne fut éteint que par des ruisseaux de sang. Il se donna de grandes batailles, et avec des succès différens. Les Romains, d'abord vainqueurs, ensuite vaincus, mais jamais rebutés de combattre, indifférens

pour ainsi dire sur leur propre défaite, reprenaient les armes avec un nouveau courage. On ne savait ce que c'était que de fuir dans leurs armées. Le soldat voulait vaincre ou mourir : et il se trouva plus de Romains punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché pied et quitté leur poste. Enfin, après une guerre presque continuelle, et qui dura pendant plus de soixante-dix ans, le courage des Romains, une valeur héroïque qui se trouvait dans les simples soldats comme dans les officiers, leur patience dans les travaux, leur discipline militaire, mais surtout l'amour de leur patrie, les firent triompher de leurs ennemis. La nation des Samnites fut presque détruite ; on chassa Pyrrhus de l'Italie ; Tarente fut prise, et ses murailles rasées [417] ; et L. Furius Camillus, consul, rendant compte au sénat de l'extrémité à laquelle il avait réduit les Latins : « Les dieux, dit-il aux sénateurs, vous *ont* rendus si puissans, qu'il dépend maintenant de vous que le Latium soit encore, ou qu'il ne soit plus rien du tout. »

Les Romains n'accordèrent la paix aux peuples vaincus qu'à des conditions très-onéreuses. Le sénat, selon sa politique ordinaire, leur ôta à chacun une partie de leur territoire. Mais cette politique, poussée trop loin, ruina le pays,

et excita même depuis, dans Rome, des séditions dangereuses. Les grands, par une collusion réciproque, s'emparèrent d'une partie de ces terres. Leurs domaines devinrent insensiblement de petits états, qu'ils peuplèrent de ce nombre infini d'esclaves qu'ils avaient faits pendant une si longue guerre; et les laboureurs originaires, dépouillés de leurs terres, abandonnaient la campagne où ils ne pouvaient plus subsister.

Le peuple et ses tribuns renouvelèrent leurs plaintes contre un abus presque aussi ancien que l'établissement de la république. On voulait faire revivre le règlement de Licinius, et l'ordonnance qui fixait au plus à cinq cents arpens l'héritage de tout citoyen romain; mais les lois furent moins écoutées dans le tumulte des armes. Il y avait alors un trop grand nombre de patriciens et de plébéiens, infracteurs de cette loi, pour oser espérer de les réduire; on l'aurait même tenté en vain. Complices de la même espèce d'usurpation, et tous ou à la tête des armées, ou dans les premières magistratures de la république, rien ne résistait à leur crédit; et les guerres qui survinrent contre les Carthaginois laissèrent moins d'attention pour les règlemens domestiques.

Jusqu'ici nous n'avons vu les armes de la ré-

publique occupées que dans la terre ferme de l'Italie. Les Romains furent près de cinq cents ans avant que d'avoir pu soumettre les Latins, les Toscans, les Samnites et leurs alliés. Mais ils n'eurent pas plus tôt établi leur domination dans ces grandes provinces, qui s'étendent depuis le Rubicon jusqu'à l'extrémité de l'Italie, qu'ils songèrent à passer la mer. Le secours donné par les Carthaginois aux Tarentins en fut le prétexte, et la conquête de la Sicile le véritable sujet. Rome et Carthage s'attachèrent l'une contre l'autre; le voisinage et la jalousie de ces deux grandes républiques firent naître une guerre sanglante dont la Sicile fut le premier théâtre. Cette guerre passa ensuite en Afrique, d'où elle s'étendit en Espagne et en Italie. Nous n'en rapporterons les différens succès que sommairement pour ne nous pas trop éloigner du sujet principal de cet ouvrage.

Carthage, colonie des Phéniciens, fut bâtie sur les côtes d'Afrique, proche l'endroit où se trouve à présent la ville de Tunis, environ cent trente-sept ans avant la fondation de Rome; la Libye reconnaissait son empire. Elle entretenait en tout temps de puissantes flottes, qui la rendaient maîtresse de la mer et du commerce, et qui avaient étendu sa domination

jusque sur les côtes d'Espagne et dans les îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne.

Tous ses citoyens étaient marchands; un trafic continuel leur avait acquis de si grandes richesses, qu'ils méprisaient la profession des armes. S'il leur survenait quelques guerres, ils achetaient des troupes; et souvent prenaient à leur solde jusqu'à leurs généraux : cette république marchande croyait tout trouver dans son argent.

Rome, au contraire, nourrissait dans son sein une milice admirable. Tous ses citoyens étaient soldats; personne n'était exempt d'aller à la guerre; le fantassin devait servir vingt ans, et le cavalier dix, avant que de pouvoir obtenir son congé, et peu le demandaient. Quand il fallait marcher en campagne, on voyait les vétérans se présenter avec la même ardeur que la jeunesse; et tous voulaient vaincre ou mourir.

Telle était la constitution de ces deux républiques lorsqu'elles en vinrent aux mains. L'une était puissante par ses légions et ses armées de de terre, et l'autre n'était pas moins redoutable par ses flottes et ses armées de mer. Les Romains, renfermés dans le continent de l'Italie, n'avaient aucune expérience dans la

marine [1]. Appius Claudius, consul, fils du dictateur dont nous venons de parler, et frère d'Appius Claudius l'aveugle, fut le premier [489] qui, à la faveur de quelques radeaux, fit passer des troupes dans la Sicile; ce qui lui fit donner le surnom de *Caudex*, comme ayant trouvé l'art de lier ensemble des planches pour en faire des vaisseaux de transport. Ces radeaux devinrent bientôt des vaisseaux et des galères parmi une nation appliquée, ingénieuse, que le travail ne rebutait point, qui profitait de tout, et qui apprit de ses ennemis mêmes l'art et l'invention de les vaincre. Une galère carthaginoise, poussée par la tempête sur les côtes d'Italie, servit de modèle aux Romains pour en fabriquer de semblables. On y travailla avec tant d'ardeur, qu'en deux mois de temps Duillius mit en mer une flotte qui défit celle des Carthaginois [495] [2]. La joie que Rome reçut de cette première victoire navale, fit que, pour en conserver la mémoire, on en perpétua pour ainsi dire le triomphe; et Duillius, du consentement du sénat, toutes les fois qu'il revenait de souper chez ses amis, se fit le

[1] *Polyb. lib.* I. *Zonaras. lib.* II. — [2] *Cicero de Senectute*, c. XIII. *Val. Max. lib.* III, c. 6, *art.* 4. *Florus, lib.* II, c. II. *Polyb. lib.* I.

reste de ses jours reconduire aux flambeaux et au son des flûtes.

Nous ne nous arrêterons point aux suites de cette guerre qui ne sont point de notre sujet, ni aux combats et aux siéges qui se firent en Sicile. Il suffit de remarquer que les Romains s'étant rendus maîtres d'Agrigente et des principales villes de cette île; qu'ayant pris Alerie, capitale de l'île de Corse, et Olbie, dans la Sardaigne, ils portèrent la guerre et la terreur de leurs armes jusqu'aux portes de Carthage.

[497] L. Manlius et Q. Ceditius, consuls, furent chargés de cette expédition. Mais Ceditius étant mort pendant son consulat, on lui substitua M. Attilius Regulus, personnage consulaire, grand capitaine, austère dans ses mœurs, sévère à lui-même comme aux autres, et qui avait conservé encore la tempérance et le désintéressement des premiers Romains.

Ces deux généraux mirent à la voile avec une flotte de trois cent quarante vaisseaux, et chargée de cent quarante mille hommes de débarquement. Les Carthaginois leur opposèrent une flotte aussi nombreuse, composée de vaisseaux plus légers et qui allaient mieux à la voile. Mais il s'en fallait beaucoup que le soldat carthaginois égalât le romain en valeur. Le combat fut long et opiniâtre, et la fortune

passa plus d'une fois de l'un et de l'autre côté. Tant que les vaisseaux combattaient, pour ainsi dire, plutôt que les hommes, les Carthaginois l'emportèrent par leur adresse et par leur expérience; mais les Romains, qui montaient des vaisseaux grossièrement construits, pesans et lourds, ayant accroché ceux des Carthaginois, on commença à se battre de pied ferme et comme sur terre. Pour lors, la valeur des Romains, qui combattaient à la vue de leurs consuls, l'emporta sur des étrangers et des troupes auxiliaires, gens qui ne font la guerre que comme ils feraient un métier, seulement pour vivre et sans amour pour la gloire ni zèle pour le parti qu'ils servent [1]. La flotte carthaginoise se dispersa par la fuite; et le passage demeura libre aux Romains qui, après avoir abordé aux côtes d'Afrique, prirent d'emblée la ville de Clupéa, et ravagèrent ensuite le pays ennemi, d'où ils enlevèrent vingt mille captifs.

Les consuls envoyèrent à Rome donner avis de cette victoire, et demander de nouveaux ordres. Le sénat leur fit savoir qu'il souhaitait que Manlius ramenât en Italie une partie de

[1] *Polyb. lib.* I. *Zonar. Eutropius, lib.* II, *c.* 21. *Orosius. Florus, lib.* II, *c* 2.

la flotte dont on pouvait avoir besoin pour conserver les conquêtes de la Sicile, et que Regulus restât en Afrique pour y faire la guerre. Le temps de son consulat étant expiré, on lui continua le même emploi avec le titre de proconsul. Mais, peu de temps après, il demanda un successeur et son congé, sur les avis qu'on lui donna [1] que le fermier qui cultivait sept arpens de terre, en quoi consistait tout le bien de ce général, était mort, et que son valet avait dérobé les outils nécessaires au labourage. Regulus représenta au sénat, par ses lettres, que sa femme et ses enfans étaient exposés à mourir de faim, si, par sa présence et son travail, il ne rétablissait lui-même ses affaires domestiques. Le sénat, pour ne pas interrompre le cours des victoires de Regulus, ordonna qu'on fournirait des alimens à sa femme et à ses enfans; que sa terre serait cultivée aux dépens du public, et qu'on achèterait de nouveaux instrumens nécessaires pour le labourage : récompense modique, si on en considère le prix, mais qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce vertueux Romain, que tous ces titres pompeux dont on décore tous les jours les terres de ces hommes nouveaux qui ne se sont enrichis que

[1] *Val. Max. lib.* IV, *c.* 4, *art.* 6.

par des brigandages, et dont les noms ne seront peut-être connus dans la postérité que par les calamités que leur avarice a causées dans le pays où ils ont fait la guerre.

Manlius ramena sur les côtes d'Italie une partie de la flotte chargée de butin, et de vingt-sept mille prisonniers. Regulus, de son côté, ayant reçu les ordres du sénat, continua ses conquêtes. Les Carthaginois voulurent s'y opposer; on en vint à une bataille, où ils furent défaits et où ils perdirent leurs meilleures troupes. Cette nouvelle victoire acheva de jeter la consternation dans tout le pays; plus de quatre-vingts places se rendirent aux Romains. Les Numides, anciens sujets des Carthaginois, se soulevèrent en même temps et ravagèrent la campagne; et les paysans, qui fuyaient de tous côtés, se jetèrent dans Carthage, où, par leur nombre et leur misère, ils causèrent bientôt la famine et des maladies contagieuses.

Les Carthaginois, qui ne se trouvaient point de chefs ni de généraux assez habiles pour pouvoir les opposer à Regulus, envoyèrent, jusqu'à Lacédémone, offrir le commandement de leur armée à Xantippe, capitaine célèbre dans son pays et dans toute la Grèce; et ils dépêchèrent, en même temps, les principaux de leur sénat pour demander la paix à Regulus.



Ce général, qui eût été bien aise de remporter à Rome la gloire d'avoir terminé cette guerre, ne refusa pas d'entrer en négociation. Mais, comme il tenait Carthage investie par les différens corps de troupes qui en occupaient les environs, et qu'il n'y avait point d'armée sur pied qui pût l'obliger à en lever le blocus, il prétendit donner la loi dans le traité; et il demanda que les Carthaginois lui remissent les places qui leur restaient dans la Sicile et la Sardaigne; qu'ils rendissent gratuitement à la république les prisonniers qu'ils avaient entre leurs mains; et qu'ils payassent, outre la rançon pour ceux de leur parti, les frais de la guerre et un tribut tous les ans. Regulus prétendait encore que les Carthaginois ne pourraient faire ni guerre, ni alliance sans la participation du sénat; qu'ils n'auraient qu'un seul vaisseau de haut-bord, et que, sur les ordres qu'ils recevraient de Rome, ils seraient obligés de fournir cinquante galères équipées en guerre pour servir dans les endroits où les intérêts de la république le requerraient.

Les députés de Carthage représentèrent au général des Romains la dureté de ces conditions. Mais Regulus, qui se croyait maître du pays, leur répondit fièrement : « Qu'entre ennemis, il fallait vaincre ou recevoir la loi du

victorieux. » On se sépara sans rien conclure; et les magistrats carthaginois, irrités qu'on voulût exiger d'eux des conditions qui les réduisaient à un état peu différent de la servitude, firent prendre les armes à tous les habitans [498]. Xantippe, le Lacédémonien, arriva en même temps, se mit à leur tête; et, ayant rallié ce qui leur restait de troupes, sortit en pleine campagne, et présenta la bataille aux Romains. Il choisit pour camper une plaine propre pour faire combattre les éléphans qu'il avait dans son armée, et plus favorable à la cavalerie; en quoi il surpassait les Romains. Regulus, par la même raison et comme plus fort en infanterie, devait chercher les montagnes et les hauteurs; mais ses soldats, méprisant le général grec et des troupes qu'ils avaient vaincues tant de fois, demandèrent la bataille avec de grands cris. Regulus n'eut pas la force de leur résister; la bataille se donna dans la plaine; il y fut défait; son infanterie ne put résister à la cavalerie ennemie. Les Romains y perdirent plus de trente mille hommes, tant de leur nation que de leurs alliés; et le général lui-même fut fait prisonnier. Les Carthaginois le traitèrent avec beaucoup de dureté, et plutôt en criminel qu'en prisonnier de guerre. On le chargea de chaînes, et on l'ensevelit dans un

cachot, où il resta pendant près de quatre ans. Il y aurait péri; mais les Carthaginois ayant, pendant ce temps-là, perdu des batailles considérables par terre et par mer, tirèrent Regulus de sa prison pour l'envoyer à Rome ménager la paix, ou du moins l'échange des prisonniers. Les magistrats, avant que de le faire embarquer, tirèrent de lui parole, que, s'il ne pouvait rien obtenir des Romains, il reviendrait à Carthage reprendre ses fers : on lui fit même entendre que sa vie dépendait du succès de sa négociation.

Il ne tint pas au sénat que la paix ne se fît, ou du moins l'échange des prisonniers. Cette compagnie crut ne pouvoir acheter trop cher la liberté et la conservation d'un citoyen comme Regulus. Mais le plus grand obstacle à la conclusion du traité, vint de la part de celui qui en était chargé. Regulus, étant arrivé à Rome, fit connaître au sénat qu'avec un peu de constance et en continuant la guerre, on achèverait de soumettre les Carthaginois; qu'à l'égard de l'échange des prisonniers, tout l'avantage serait du côté des ennemis, qui avaient à Rome leurs principaux officiers et leurs meilleurs soldats; au lieu que les Carthaginois n'avaient que peu de Romains, des gens avancés en âge ou des lâches dont on ne pouvait espérer aucun ser-

vice [1]. Enfin, ce généreux Romain parla avec tant de force contre ses propres intérêts, qu'il fit résoudre la continuation de la guerre; et, sans vouloir entrer dans sa maison, ni voir sa femme et ses enfans, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager sa parole : il y périt dans les plus cruels supplices.

[506] On reprit les armes de part et d'autre avec la même animosité. Les succès furent différens; enfin deux batailles navales que gagnèrent les Romains, l'une sous le commandement de M. Fabius Buteo, consul, et l'autre sous celui de C. Lutatius Catulus, forcèrent les Carthaginois à demander la paix tout de nouveau. Rome la leur accorda [511]; mais Rome inflexible, quelquefois même cruelle envers des ennemis abattus, ne leur donna la paix qu'à des conditions très-onéreuses. On exigea d'eux qu'ils remettraient aux Romains la place et le port Lilybée, dans la Sicile; qu'ils abandonneraient entièrement cette île; qu'ils rendraient les prisonniers sans rançon; qu'ils livreraient les déserteurs et les transfuges; qu'ils payeraient comptant mille talens pour les frais de la guerre

[1] *Zonar. Appel. Alex. in* Libyca, *c.* 3 et 4. *Gell. lib.* VI, *c.* 4. *Val. Max. lib.* I, *c.* I, *art.* 14. *L. Flor. lib.* II, *c.* 2. *Auctor de viris illustribus, c.* 40.

et deux mille deux cents en dix ans, par forme de tribut [512]. Les Carthaginois épuisés souscrivirent à tout; et le traité fut conclu [1] sous le consulat de Q. Lutatius et de A. Manlius, l'an 512 de la fondation de Rome.

Mais ce fut moins une paix qu'une trève. Les Carthaginois, comme les plus faibles, ne l'avaient recherchée que pour avoir le temps de rétablir leurs forces. Ils ne se virent pas plus tôt en état de soutenir une nouvelle guerre, qu'ils reprirent les armes avec fureur [515] [2]. Le siége qu'ils mirent devant Sagunte, ville d'Espagne, alliée des Romains, fut le prétexte de cette guerre; et Annibal le véritable auteur. Il était né soldat, et l'exercice continuel des armes en fit un grand capitaine. Ce fut dans cette guerre qu'il fit éclater ses talens supérieurs, qui lui donnèrent tant d'avantage sur les généraux romains. Toujours juste dans ses projets; des vues immenses; le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses desseins; toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir; infini dans les expédiens; aussi habile à se tirer du péril qu'à y jeter les autres; du reste, sans foi, sans religion, sans huma-

[1] *Tit. Liv. lib.* XXX, *c.* 44. — [2] *App. Alex. in* Libyca, *c.* 6.

nité, et cependant ayant su se donner tous les dehors de ces vertus autant qu'il convenait à ses intérêts.

Tel était le fameux Annibal lorsqu'il forma le plus hardi projet que jamais aucun capitaine eût osé concevoir, et que l'événement seul justifia. Du fond de l'Espagne, il résolut de porter la guerre en Italie, et d'attaquer les Romains jusque dans le centre de leur domination, sans y avoir ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni espérance de retraite. Il traverse l'Espagne et les Gaules, passe les Alpes, et vient camper fièrement jusque sur les bords du Tesin. Ce fut où se donna la première bataille; [535] les Romains furent défaits; et le consul P. Cornelius Scipion, leur général, serait tombé entre les mains des ennemis si Publius Scipion, son fils, n'eût accouru à son secours. Ce jeune homme, qui n'avait encore que dix-sept ans, voyant son père enveloppé d'un gros d'ennemis, perça seul jusqu'à lui, et écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnait, et le dégagea dans le temps qu'il allait être pris ou tué.

Comme le détail de cette guerre n'est point de mon sujet, je me contenterai de remarquer que les Romains, sous le commandement et le consulat de Tiberius Sempronius, collègue de Scipion, perdirent une seconde bataille proche

de la rivière de Trebie[536]. La perte que fit Flaminius, près du lac de Trasimène, fut encore plus grande; et la défaite de Cannes mit Rome à deux doigts de sa ruine[537]. La république perdit cinquante mille hommes; et le vainqueur envoya à Carthage deux boisseaux de bagues d'or, pour faire connaître le nombre incroyable de chevaliers romains qui avaient été tués à cette bataille. Ce jour-là, pour ainsi parler, était le dernier des Romains si Annibal eût su aussi bien profiter de sa victoire qu'il avait su vaincre. Il n'avait qu'à se présenter aux portes de la ville, et sans efforts, il en faisait sa conquête; la consternation était générale dans Rome et à la campagne. Mais le général Carthaginois, à qui un de ses officiers promettait de donner à souper dans le Capitole, se laissa vaincre aux délices de Capoue. Sous prétexte de donner un peu de repos à ses troupes, il s'arrêta après sa victoire dans la Campanie; et, comme s'il eût craint de finir trop tôt la guerre, ou qu'il eût agi de concert avec les Romains, il leur laissa le temps de revenir de leur consternation. Un léger retardement fut leur première ressource. Le jeune Scipion en sut profiter; et celui qui avait sauvé la vie à son père dans la bataille du Tesin, sauva toute l'Italie après la bataille de Cannes.

Il n'était alors que tribun dans une légion; et il s'était retiré le soir d'après la bataille, comme beaucoup d'autres officiers, dans une ville voisine qui tenait encore pour les Romains. Scipion apprit que ces officiers, qui étaient des premières maisons de Rome, et la seule ressource de la république, s'étant assemblés chez un certain Metellus, et désespérant du salut de l'état, faisaient dessein de s'embarquer au premier port, et d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita toute son indignation; il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie; et se tournant vers d'autres officiers qui se trouvèrent chez lui : « Que ceux, leur dit-il, à qui le salut de Rome est cher, me suivent. » Il sort, va droit dans cette maison où se tenait ce conseil, il y entre; et, mettant l'épée à la main [1] : « Je jure, dit-il, que je n'abandonnerai jamais la république, et que je ne souffrirai point qu'aucun de nos citoyens l'abandonne. » Et s'adressant ensuite à Metellus : « Il faut, lui dit-il, que toi, et ceux qui sont ici, fassiez les mêmes sermens, ou je vous tuerai tous. » Ces menaces, le feu et la colère qu'il avait dans les yeux, son zèle pour sa patrie, son courage, son intrépidité, tout

[1] *Tit. Liv. lib.* II, *c.* 53.

cela leur fit faire sur-le-champ les mêmes sermens. La honte même d'avoir été surpris dans un pareil projet, rappela leur ancienne valeur; ils se donnèrent la foi mutuellement, et ils se promirent de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur patrie que de l'abandonner. Chacun se dispersa dès le matin, les uns se rendirent à Rome pour la défendre si l'ennemi en formait le siége; d'autres travaillèrent ou à rallier les fuyards, ou à faire de nouvelles levées à la campagne. Les habitans de Rome, qui croyaient voir à tous momens Annibal à leurs portes, commencèrent à respirer. Le sénat se rassura; le petit peuple reprit cœur; et, quoiqu'il n'y eût à Rome ni hommes, ni armes, ni argent, on trouva tout cela dans cet amour pour la république, qui faisait le véritable caractère d'un Romain. Les uns donnaient libéralement leurs esclaves pour en faire des soldats; d'autres apportaient à l'envi ce qu'ils avaient d'or ou d'argent; et on détacha de la voûte des temples de vieilles armes qui y avaient été pendues comme des trophées, et dont on arma en partie cette nouvelle milice.

La guerre recommença avec une nouvelle ardeur. Le sénat en donna la conduite à Q. Fabius Maximus qui, en s'évitant de combattre, trouva le secret de vaincre Annibal. Le général

des Carthaginois avait besoin, pour ainsi dire, de continuels succès pour se pouvoir maintenir dans un pays si éloigné du sien, et où il se trouvait souvent sans argent, sans vivres, et sans tirer aucun secours d'Afrique. Toute sa ressource était dans l'affection infinie de ses soldats dont il était adoré. On ne peut assez s'étonner que, dans une armée composée d'aventuriers numides, espagnols, gaulois et liguriens, qui souvent manquaient de pain, la présence seule d'Annibal ait étouffé jusqu'au moindre murmure; et que la plupart, sans entendre le langage les uns des autres, conspirassent mutuellement à faire réussir les desseins de leur général.

Mais quelque habile qu'il fût, il fallut que sa capacité cédât à la conduite et à la fortune des Romains. Ils reprirent sur lui la supériorité qu'ils avaient perdue par les premières batailles; ce fut alors qu'il reconnut que dans les affaires de la guerre il y a des momens favorables et décisifs qui ne reviennent jamais. Et le jeune Scipion, devenu général, lui apprit par une dure expérience qu'il pouvait être vaincu.

[541] Corn. P. Scipion, son père [1], et Cnéus, son oncle, étaient péris en Espagne, où ils

[1] *Tit. Liv. lib.* xxv, *c. et seq.*

commandaient les armées de la république. Par la mort de ces deux frères, l'Espagne eût été entièrement perdue pour les Romains, si un simple chevalier, appelé L. Martius, n'eût rallié les fuyards, et défait l'un des deux Asdrubal qui commandait dans ces provinces l'armée des Carthaginois. Cependant personne à Rome n'osait demander la conduite de la guerre dans un pays où les ennemis étaient encore si supérieurs [1]. Le jeune Scipion, quoiqu'il eût à peine vingt-quatre ans, se présenta; et il crut qu'il n'appartenait qu'à lui de venger la mort de son père et de son oncle [2]. Il y fut envoyé [542] avec le titre de proconsul; il battit les généraux ennemis en plusieurs rencontres; et, cinq ans après son arrivée, il ne resta pas un seul Carthaginois en Espagne.

De là, il passa en Afrique presque malgré le sénat; et comme son entreprise paraissait téméraire, la république ne voulut au commencement lui fournir ni troupes, ni argent. Sa réputation, sa valeur et son affabilité lui donnèrent des soldats. C'était à qui prendrait parti sous un si grand capitaine; il eut bientôt une armée considérable. C'était un autre Annibal; il en avait toutes les vertus sans en avoir

[1] *Tit. Liv. lib.* XXVI, c 18. — [2] *Polyb. lib.* X.

les défauts. Il aborda en Afrique pendant que les Carthaginois continuaient la guerre en Italie.

[552] Il mit d'abord dans les intérêts de la république les rois Syphax et Masinissa. Le premier changea depuis de parti, il fut défait dans une bataille sanglante avec Asdrubal, général des Carthaginois, et il eut le malheur de tomber entre les mains de Lelius-le-Sage [1]; c'est ainsi que Ciceron appelle cet officier, qui était l'ami intime et un des lieutenans de Scipion.

Je ne m'arrêterai point au détail de cette guerre. Scipion, après avoir remporté une seconde victoire sur les Carthaginois, leur fit craindre à leur tour de le voir devant leurs murailles. Annibal fut rappelé au secours de sa patrie, et il repassa en Afrique la seizième année de cette guerre. On parla d'abord de paix; et il y eut même une entrevue entre Scipion et Annibal; mais, n'ayant pu convenir entre eux, on vit bien que l'épée seule déciderait des prétentions des deux républiques.

On en vint bientôt aux mains; le combat se donna auprès de Zama. Il était question de l'empire et de la liberté; l'un et l'autre général

[1] *Cicero de Amicitiâ*, c. 1, *in* orat. pro Archiâ et pro Murena.

déploya en cette occasion tout ce qu'il avait de capacité, soit pour profiter de la disposition des lieux, soit pour ranger les troupes en bataille. Les soldats de leur côté combattirent en hommes qui étaient animés de l'esprit et du cœur de ces deux grands capitaines. Le succès fut long-temps douteux; enfin la victoire demeura à Scipion. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes, qui furent tués dans cette bataille; et on en prit autant qui furent faits prisonniers de guerre.

La paix fut le fruit de cette victoire. Les Carthaginois, épuisés, la demandèrent du consentement même d'Annibal[1]. Les Romains ne l'accordèrent qu'à des conditions qu'on pouvait regarder comme une seconde victoire. Ils ôtèrent aux Carthaginois leurs flottes, leurs éléphans; on les obligea de rendre les prisonniers de guerre et de livrer les transfuges. On en exigea en même temps des sommes immenses; et, ce qui leur parut encore plus rigoureux, on leur défendit d'envoyer des ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, ou de faire aucun armement sans l'aveu et la permission expresse du sénat.

[1] *Polyb. lib.* xv, *c.* 18. *App, Alex. in* Libyca, *c.* 55 *et seq. Zonaras.*

Une dépendance si étroite et si humiliante ne satisfit point encore l'ambition des Romains. Carthage, sur pied, rappelait toujours le souvenir des batailles de Trasimène et de Cannes; c'était une perspective désagréable pour Rome, on résolut de la détruire. Ce fut le sujet de la troisième guerre punique [607]. Le jeune Scipion, fils de Paul Emile, et qui avait été adopté par Scipion, fils de l'Africain [1], ruina absolument cette ville superbe, qui avait osé disputer avec Rome de l'empire du monde. On en dispersa les habitans, et Carthage ne fut plus qu'un vain nom.

Cette ville soumise, et ensuite ruinée, éleva le cœur des Romains. Ceux qui, peu d'années auparavant, combattaient pour le salut de Rome, aspirèrent alors à la conquête du monde entier. Ils portèrent leurs armes en Orient et en Occident. Antiochus-le-Grand, qui régnait sur la plus grande partie de l'Asie, avait déjà été contraint de se retirer au-delà du Mont Taurus. Les Insubriens et les Liguriens furent vaincus; la Macédoine, après différentes guerres, qui ne sont point de mon sujet, fut réduite en province aussi bien que l'Illyrie. Et les Grecs, sous prétexte de se tirer de la dépendance des

[1] *App. Alex. in* Libyca, *c.* 119 *et seq. Strabo, lib.* ult.

Achéens, tombèrent sous la domination des Romains qui, en moins d'un siècle, étendirent leurs conquêtes dans les trois parties de notre continent. L'Italie entière, toutes les Espagnes, l'Illyrie jusqu'au Danube, l'Afrique, la Grèce, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, tous les royaumes de l'Asie mineure, formaient ce vaste empire; et les Romains portèrent jusque chez les peuples les plus barbares la crainte de leurs armes et le respect de leur puissance.

Le luxe d'Orient passa à Rome avec les dépouilles de ces grandes provinces. Ce fut pour l'entretenir qu'on commença à briguer les charges de la république, dont le profit augmentait avec l'empire. Les mœurs des Romains changèrent avec la fortune; et il semble que ce soit une autre nation qui va paraître sur la scène. On trouvera, à la vérité, plus de science dans le métier de la guerre, des généraux plus habiles, et des armées invincibles; tout cela conduit par une politique ferme, prévoyante, et qui ne se démentit jamais; mais on trouvera aussi moins d'équité dans les conseils. La douceur de vaincre et de dominer corrompit bientôt dans les Romains cette exacte probité si estimée par leurs ennemis mêmes. L'ambition prit la place de la justice dans leurs entreprises; une sordide avarice et l'intérêt particulier suc-

cédèrent à l'intérêt du bien public; l'amour de la patrie se tourna en attachement pour des chefs de parti. Enfin la victoire, la paix et l'abondance, ruinèrent cette concorde entre les grands et le peuple, entretenue par l'occupation qu'avaient donnée les guerres Puniques. Et les deux Gracques, en renouvelant des propositions justes en apparence, mais peu convenables à l'état présent de la république, allumèrent les premières étincelles des guerres civiles dont nous allons parler.

Tiberius Gracchus et Caïus Gracchus étaient fils de Tiberius Sempronius Gracchus, personnage consulaire, grand capitaine, et qui avait été honoré de deux triomphes, mais qui était encore plus illustre par des mœurs excellentes et par un désintéressement parfait; vertus qui commençaient à se faire remarquer pour n'être plus si communes parmi les Romains. La famille Sempronia, quoique plébéienne, était des plus distinguées dans la république depuis que le peuple était admis indifféremment avec la noblesse aux premières dignités de l'état.

La mère des Gracques, appelée Cornélie, était fille du grand Scipion. Tiberius, l'aîné de ses enfans, avait épousé la fille d'Appius Claudius, prince du sénat; Caïus, celle de Publius Crassus; et leur sœur, appelée Sempronia,

avait été mariée au jeune Scipion, fils de Paul Emile; en sorte que ces deux frères, par différentes alliances, tenaient aux premières maisons de la république.

Ces avantages étaient soutenus, dans la personne de Tiberius, par un air noble, par une physionomie prévenante, et par toutes ces graces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite. Il avait acquis en même temps, dit un ancien historien[1], toutes les vertus qu'on peut attendre d'une excellente éducation; beaucoup de sagesse, de modération, de frugalité et de désintéressement. Son esprit, d'ailleurs, était orné des plus rares connaissances; et à l'âge de trente ans, il passait pour le premier orateur de son siècle. Son style était pur, ses termes choisis, ses expressions simples, mais toujours nobles, et si touchantes, qu'il enlevait les suffrages de tous ceux qui l'écoutaient.

Ses ennemis publiaient que, sous des manières si insinuantes il cachait une ambition démesurée, une haine implacable contre le sénat, et un zèle excessif pour les intérêts du peuple dont il faisait le motif ou le prétexte de toutes ses entreprises.

[1] *Vell. Paterc. lib.* II, *c.* 2.

[620] Ce fut cet attachement aux intérêts du peuple et peut-être l'envie de se distinguer qui lui firent reprendre le dessein du partage des terres; prétention ancienne, que les grands de Rome croyaient éteinte par l'oubli et la prescription, et qu'il entreprit de faire revivre, quoiqu'il prévît bien toute la résistance qu'il y trouverait de la part du sénat, et même du côté des plus riches parmi le peuple. On prétend que ce dessein lui avait été inspiré par Cornélie, sa mère, femme avide de gloire, et qui, pour exciter l'ambition de son fils, lui avait fait comme une espèce de reproche de ce qu'on ne l'appelait dans Rome que la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques. Elle lui représentait continuellement qu'il était temps qu'il se fît connaître lui-même; qu'à la vérité, Scipion, son beau-frère, tenait le premier rang parmi les capitaines et les généraux de la république; mais qu'il pouvait, par une autre route et par des lois utiles au peuple, se faire un grand nom; qu'il ne lui restait même que ce moyen de s'égaler en quelque sorte au vainqueur de Carthage; et qu'en appelant le peuple au partage des terres publiques, il ne se rendrait pas moins célèbre que son beau-frère par ses conquêtes.

Mais C. Gracchus a écrit, dans une histoire

citée par Plutarque, que son frère forma seul ce projet, et qu'un voyage qu'il fit en Italie avant son tribunat, lui en avait fait naître la pensée. Cet historien rapporte que Tiberius avait observé avec surprise que les campagnes, remplies auparavant d'habitans riches, et qui fournissaient une milice utile à la république, n'étaient plus peuplées que d'esclaves exempts par leur condition d'aller à la guerre; qu'un changement si préjudiciable aux intérêts de la république lui avait fait naître le dessein de remettre en vigueur la loi LICINIA, et de rappeler le petit peuple au partage des terres dans la vue de soulager sa misère, et de lui procurer le moyen d'élever des enfans qui pussent un jour remplir les légions. Quoi qu'il en soit de ces motifs secrets, soit ambition particulière ou zèle du bien public, Tiberius ne fut pas plus tôt parvenu au tribunat, qu'il fit connaître qu'il avait dessein de faire revivre la loi LICINIA. Mais il ne la proposa qu'avec tous les ménagemens qui pouvaient adoucir les usurpateurs des terres publiques.

Nous avons vu qu'il était défendu par cette loi à tout citoyen romain de posséder plus de cinq cents journaux ou arpens de ces terres à peine de dix mille asses d'amende. On pouvait même, suivant la rigueur de la loi, obliger ceux

qui l'avaient enfreinte à rapporter au profit du trésor public le produit des terres qui excédaient le nombre permis par la loi. Tiberius, qui croyait assez gagner s'il pouvait seulement la remettre en vigueur, proposa une amnistie générale pour le passé.

Mais les grands de Rome et les riches, qui se croyaient alors au dessus des lois, rejetèrent avec mépris cet adoucissement à une loi qu'ils prétendaient proscrite? La plupart en pleine assemblée traitèrent le tribun de séditieux et de perturbateur du repos public. Tiberius, sans sortir de son caractère, leur demandait avec modération, si la condition des habitans de la campagne, qui n'avaient plus ni terres en propre, ni même d'étrangères à cultiver, ne leur faisait pas pitié? s'ils n'étaient pas encore plus touchés de la misère de leurs autres concitoyens à qui, de tant de conquêtes que la république avait faites, il n'était resté que les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues dans les combats? ce qu'ils voulaient faire eux-mêmes de cette foule d'esclaves dont ils avaient rempli l'Italie; ces esclaves aussi inutiles pendant la guerre que dangereux par leur nombre en temps de paix? S'adressant ensuite au petit peuple, il lui représentait ses propres malheurs d'une manière touchante et

propre à exciter son indignation. « Les bêtes sauvages, leur disait-il, ont des tanières et des cavernes pour se retirer, pendant que les citoyens de Rome ne se trouvent pas un toit, ni une chaumière pour se mettre à couvert de l'injure du temps; et que, sans séjour fixe ni habitation, ils errent comme de malheureux proscrits dans le sein même de leur patrie. On vous appelle, ajouta-t-il, les seigneurs et les maîtres de l'univers. Quels seigneurs! Quels maîtres! Vous à qui on n'a pas laissé seulement un pouce de terre qui pût au moins vous servir de sépulcre. »

Quoique Tiberius eût moins en vue de remédier à la pauvreté des particuliers, que de repeupler la campagne d'où il croyait que dépendait la fortune de la république, cependant de pareils discours, qu'il tenait souvent, lui attiraient les louanges et l'affection de la multitude. Chacun se félicitait d'avoir un tribun si éclairé, et si plein de zèle pour les intérêts du peuple. Tiberius, ayant établi son crédit et trouvant les esprits dans cette chaleur et cette agitation si nécessaires pour le succès de ses desseins, convoqua l'assemblée où l'on devait procéder à la publication, ou, pour mieux dire, au renouvellement de la loi Licinia.

Tiberius en fit voir la justice avec tant d'é-

loquence, il fit une peinture si affreuse de la misère du petit peuple et des habitans de la campagne; et en même temps il sut rendre si odieuse cette usurpation des terres publiques, et ces richesses immenses que l'avarice et l'avidité des grands avaient accumulées, que tout le peuple, comme transporté de fureur, demanda les bulletins avec de grands cris, pour pouvoir donner ses suffrages.

Les riches, pour éloigner la publication de la loi, détournèrent adroitement les urnes où l'on conservait ces bulletins. Cette fraude excita l'indignation du tribun et la colère du peuple : il s'éleva mille bruits confus dans l'assemblée. Les riches, qui ne voulaient que gagner du temps, envoyèrent deux consulaires [1] à Tiberius pour le prier d'apaiser le peuple, et de rétablir le calme dans la ville.

Le tribun leur demanda ce qu'il pouvait faire sans manquer à son devoir et à son honneur : « Suspendez aujourd'hui, lui dirent les deux consulaires, la proposition de la loi : donnez aux esprits trop aigris le temps de se rapprocher de l'équité et de la raison ; et, pendant ce temps-là, le sénat trouvera les moyens de concilier les différens partis. » Tiberius y consen-

[1] Manlius et Fulvius.

tit, et l'assemblée fut congédiée. On convoqua le sénat le lendemain. Tiberius comptait sur la condescendance ordinaire de cette compagnie; et il se flattait que la crainte d'une sédition obligerait les sénateurs à relâcher enfin une partie des terres contestées; et effectivement il y en eut plusieurs qui, par un principe d'équité, étaient d'avis qu'on eût quelque égard aux plaintes du tribun et à la misère du peuple. Mais ceux qui y étaient intéressés s'étant trouvés en plus grand nombre, s'opposèrent à toute composition. Les riches, qui craignaient d'être d'épouillés d'une partie de leurs terres, sur lesquelles ils avaient élevé de superbes bâtimens, au seul nom de Tiberius frémissaient de colère et d'indignation. Les uns disaient qu'ils avaient reçu ces terres de leurs ancêtres; que leurs pères y étaient enterrés, et qu'ils défendraient leurs sépulcres jusqu'à la mort. D'autres demandaient qu'on leur rendît la dot de leurs femmes, qu'ils avaient employée dans ces sortes d'acquisitions; et il y en avait qui faisaient voir des contrats vrais ou faux de l'argent qu'ils avaient emprunté à gros intérêts pour acheter les terres dont on voulait les déposséder. On forma différens projets pour arrêter la publication de la loi. Quelques-uns étaient d'avis de se défaire du tribun, qu'ils

traitaient de tyran; d'autres plus modérés proposaient différens moyens pour empêcher l'assemblée du peuple. Mais enfin on eut recours à la voie d'opposition dont le sénat s'était servi plusieurs fois utilement. Il n'était question pour cela que de gagner seulement un des tribuns du peuple, qui, par le privilége de sa charge, avait droit, comme nous l'avons déjà dit, de s'opposer aux propositions de ses collègues. Le parti des riches s'adressa à M. Octavius : quoiqu'il fût ami de Tiberius il ne fallut ni prières ni promesses pour le gagner. Son propre intérêt le fit entrer dans cette cabale ; et il se chargea de résister à Tiberius avec d'autant plus d'ardeur qu'il possédait actuellement une plus grande quantité de terres conquises que n'en permettait la loi : ainsi on fut assuré de son opposition.

Cette négociation particulière ne fut pas conduite avec tant de secret qu'il n'en revînt quelque chose à Tiberius; et on l'avertit en même temps qu'on avait dessein de faire naître différens prétextes pour éloigner l'assemblée du peuple ou pour empêcher qu'il ne s'y prît quelque résolution décisive, ce qui n'était pas difficile dans une ville où régnait impérieusement la superstition, et où on ne pouvait établir de lois sans avoir pris les auspices et

consulté les prêtres et les augures, qui ne manquaient jamais de rendre des réponses conformes aux intérêts du parti dominant.

Tiberius n'apprit qu'avec indignation tous les obstacles qu'on prétendait opposer à l'exécution de ses desseins. Mais comme c'était un homme qui sous des manières douces et insinuantes conservait un courage et une fermeté invincibles, rien ne fut capable de l'arrêter. Il s'adressa d'abord à son collègue; il le conjura, par les devoirs mutuels de leur charge et par les liaisons d'une ancienne amitié, de ne point s'opposer au bien du peuple dont ils étaient les magistrats et les patrons; et, pour le gagner, il lui offrit de l'indemniser à ses propres dépens de la valeur des terres qu'il serait obligé de rendre. Octavius ne lui dissimula point qu'il était résolu de former son opposition à la publication d'une loi qui ne pouvait manquer de jeter le trouble et la confusion dans toutes les familles de Rome. Il ajouta qu'il y trouverait de plus grands obstacles qu'il ne pensait. Et, pour ne pas paraître moins généreux que son collègue, il rejeta les offres qu'il lui faisait, et parut inébranlable dans le parti qu'il avait embrassé.

Tiberius ayant réfléchi sur ce que son collègue venait de lui dire, crut avoir trouvé un

moyen d'éluder son opposition. Voulant éviter en même temps les délais artificieux dont on s'était servi tant de fois pour éloigner les assemblées du peuple ou pour empêcher qu'il ne s'y prît des résolutions décisives, il suspendit par un nouvel édit tous les magistrats de leurs fonctions jusqu'à ce que la loi eût été approuvée ou rejetée par les suffrages du peuple. Il scella lui-même de son sceau les portes du temple de Saturne où les coffres de l'épargne étaient déposés, afin que les questeurs et les trésoriers n'y pussent entrer; il soumit à de grosses amendes tous les magistrats qui ne déféreraient pas à son ordonnance.

Après avoir pris ces précautions, il convoqua une nouvelle assemblée du peuple. Le jour en étant arrivé, il commanda à un greffier de lire publiquement la loi dont il sollicitait la réception. Octavius ne manqua pas de s'y opposer et de défendre à l'officier de faire cette lecture. Cette concurrence fit naître des contestations très-vives entre les deux tribuns. Mais on observa que malgré la chaleur avec laquelle chacun soutenait son sentiment, il n'échappa jamais ni à l'un ni à l'autre une seule parole dont ils se pussent offenser. Tiberius même, s'adressant à son collègue avec ces manières engageantes qui lui gagnaient tous les

cœurs, le conjura par leur ancienne amitié de ne s'opposer pas davantage aux intérêts du peuple, et de sacrifier généreusement ses engagemens particuliers au bien de tant de pauvres familles dont il retardait le soulagement. Octavius lui répondit qu'il ne croyait pas qu'on pût observer la loi qu'il proposait sans ruiner les premières maisons qui étaient le plus ferme soutien de la république, et exciter dans la ville un nombre infini de procès en garantie. Il ajouta que quand même on pourrait sans inconvénient retirer des mains des propriétaires les terres qui excédaient la quantité de cinq cents journaux, cet excédant, partagé en ce nombre infini de citoyens pauvres qui se trouvaient alors à Rome, leur serait d'un faible secours; qu'ainsi il ne consentirait jamais à la publication d'une loi qui ruinerait les riches sans enrichir les pauvres.

Les grands de Rome triomphaient de cette opposition; mais Tiberius, plus habile ou plus hardi que tous ceux qui l'avaient précédé dans le tribunat, se soutint par une nouvelle entreprise et bien extraordinaire. « Puisque l'usage veut, dit-il en s'adressant à l'assemblée, qu'un tribun ne puisse proposer de nouvelles lois quand quelqu'un de ses collègues s'y oppose, il est juste que je défère à l'opposition d'Octa-

vius. Mais aussi, comme le tribunat n'a été établi que dans la vue de soulager le peuple, et que le tribun qui s'éloigne de cet objet ruine le fondement de son institution, je demande que le peuple décide par ses suffrages lequel d'Octavius ou de moi est le plus opposé à ses intérêts; et que celui de nous deux qui sera trouvé avoir agi contre son devoir et abusé du privilége de l'opposition, soit déposé sur-le-champ; car, ajouta Tiberius, si le peuple romain, pour se venger de la violence et de l'impudicité d'un seul homme, a bien pu ôter la couronne à un roi et même supprimer la dignité royale, qui comprend souverainement l'autorité de toutes les magistratures, qui doute que ce même peuple ne puisse abolir le tribunat s'il devenait contraire à sa liberté, et à plus forte raison déposer un tribun s'il abuse des priviléges de sa charge, et s'il tourne contre le peuple même une puissance qui ne lui a été confiée que pour procurer son avantage? » Le peuple, qui trouve toujours de la justice dans ce qui lui est favorable, donna de grandes louanges à un raisonnement plus subtil que solide. L'expédient proposé par Tiberius fut approuvé tout d'une voix; et on convint de décider le lendemain lequel des deux tribuns serait exclu du tribunat. Tiberius, qui avait su

faire de son intérêt celui du peuple, n'était pas en peine de son sort; mais comme il craignait qu'Octavius ne refusât de compromettre sa dignité, il lui offrit, pour l'obliger à subir le jugement du peuple, de le laisser convoquer lui-même l'assemblée, et d'y présider. Et afin de l'y déterminer, il ajouta avec une indifférence apparente que pour lui il sortirait du tribunat avec encore plus de plaisir qu'il n'y était entré.

Octavius ne donna point dans ce piége ; il savait trop bien à quel point Tiberius, l'idole du peuple, était maître de ses suffrages; et d'ailleurs il n'avait garde, ni de convoquer l'assemblée, ni d'y présider, de peur de rendre légitimes, par ces démarches, des décrets dont il prévoyait bien qu'il serait la victime. Tiberius, sur son refus, convoqua lui-même l'assemblée pour le lendemain. Jamais il ne s'était fait à Rome une assemblée si nombreuse de ses citoyens. Riches et pauvres, le sénat, les grands et les premiers de la ville s'y trouvèrent comme le petit peuple. C'était un spectacle bien nouveau que de voir deux tribuns aux prises; et ce spectacle n'aurait pas été désagréable aux sénateurs si, dans ce fameux différent, la perte des terres publiques n'eût pas été attachée à la disgrace d'Octavius. Tiberius, étant monté à la

tribune aux harangues, exhorta de nouveau son collègue à se désister de son opposition. Mais voyant qu'il y persistait avec fermeté, il proposa à l'assemblée lequel d'Octavius ou de lui le peuple romain voulait déposer; on donna aussitôt les bulletins. De trente-cinq tribus dont il était alors composé, dix-sept avaient déjà commencé à donner leurs voix contre Octavius, et il ne fallait plus que les suffrages d'une tribu pour le déclarer déposé, lorsque Tiberius, voulant faire un nouvel effort pour le gagner, fit surseoir la délibération; et adressant la parole à Octavius, il le conjura dans les termes les plus pressans de ne s'attirer point, par son opiniâtreté, un si grand affront, ni à lui-même le chagrin d'avoir été réduit à déshonorer son collègue et son ami.

On observa qu'Octavius ne put entendre ces paroles sans en être attendri, que les larmes même lui en vinrent aux yeux; mais ayant porté sa vue du côté du sénat, il eut honte de lui manquer de parole, et il répondit enfin courageusement à Tiberius qu'il pouvait achever son ouvrage. Ce tribun, indigné de son attachement à la faction des riches, fit continuer de recueillir les suffrages. Octavius fut déposé; on l'arracha de son tribunal; et le peuple, en fureur, l'aurait encore insulté, si les grands,

dont il s'était fait la victime, n'eussent facilité sa retraite.

L'opposition étant ainsi levée par la destitution du magistrat même qui l'avait formée, la loi Licinia fut rétablie tout d'une voix. On élut ensuite trois commissaires ou triumvirs pour en presser l'exécution. Le peuple déféra la première place de cette commission à Tiberius, qui eut encore le crédit de se faire donner pour collègues Appius Claudius, son beau-père, et C. Gracchus, son frère, quoique ce jeune Romain n'eût pas plus de vingt ans, et qu'il fît actuellement ses premières armes au siége de Numance sous Scipion, son beau-frère. Le peuple, par un nouvel effet de sa complaisance, donna la place d'Octavius à Mutius, homme obscur, et qui n'avait d'autre mérite que la recommandation de Tiberius; en sorte que ce magistrat plébéien, maître absolu du tribunat, et supérieur au sénat entier par son pouvoir sur l'esprit du peuple, gouvernait seul pour ainsi dire la république; du moins, les autres magistrats ne pouvaient rien faire malgré lui; et indépendamment des autres, il était toujours sûr du succès de tout ce qu'il entreprenait.

Cet empire absolu dans une république était odieux au sénat et même à des plébéiens. Ses ennemis en tiraient avantage; ils insi-

nuaient qu'on avait tout à craindre pour la liberté; et plusieurs disaient hautement que Cassius et Melius, qu'on avait fait mourir, ne s'étaient jamais rendus si suspects. « Ne sait-on pas, ajoutaient-ils, que quand il s'agit du salut de l'état, le seul soupçon est un crime punissable? Attendrons-nous à nous déclarer contre Tiberius, que ses complices lui aient mis la couronne sur la tête? » Ces discours, remplis de malignité, diminuaient son crédit; et presque en même temps, il se vit privé d'un de ses partisans les plus zélés. La mort précipitée de cet ami, et dont la cause était inconnue, fit soupçonner qu'elle n'avait pas été naturelle.

Les riches et les pauvres formaient alors deux partis très-animés l'un contre l'autre, et qui ne cherchaient qu'à se détruire. Tiberius, dans la vue d'augmenter l'animosité du peuple, et pour faire comprendre qu'il craignait d'être assassiné, laissait voir qu'il était armé sous sa robe. Il prit des habits de deuil, comme on en usait dans les plus grandes calamités; et faisant apporter ses enfans, encore tout jeunes, sur la place et au milieu de l'assemblée, il les recommanda au peuple dans des termes qui faisaient comprendre qu'il désespérait de son propre salut. Le peuple, à cet aspect, ne lui répondit que par des cris et des menaces contre

les riches. Jamais on n'avait vu tant de haine contre le sénat. Tiberius entretenait cette aversion du peuple, tantôt en intéressant sa pitié, quelquefois par des motifs de vengeance ou par de nouvelles vues d'intérêt. L'habile tribun excitait ces différens sentimens tour-à-tour, selon qu'ils convenaient à la disposition des esprits et à la situation des affaires.

La mort d'Attalus Philopator, roi de Pergame, lui fournit une nouvelle occasion de s'attacher encore plus étroitement la multitude. Ce prince, par son testament, avait nommé le peuple romain pour son héritier. Tiberius, toujours animé du même esprit, proposa un nouvel édit par lequel il devait être ordonné que tout l'argent du roi de Pergame serait partagé entre les plus pauvres citoyens qui devaient avoir quelque portion dans la distribution des terres publiques, afin qu'ils pussent acheter des bestiaux et les ustensiles nécessaires pour cultiver leurs petits héritages. « A l'égard des villes et de leur territoire, ajouta Tiberius, j'en ferai mon rapport au peuple quand j'en serai mieux instruit; et il en décidera dans ses assemblées comme d'un bien qui lui appartient. »

Plutarque prétend que, de toutes les entreprises de Tiberius, il n'y en eut point qui offensât plus sensiblement tout le corps du sénat

que ce projet, qui, en renvoyant au peuple la connaissance d'une aussi grande affaire, lui transportait toute l'autorité du gouvernement, et privait les sénateurs du profit immense qu'ils prétendaient faire dans la disposition des états de ce prince. L'ambition et l'intérêt firent éclater le ressentiment des premiers de Rome. On reprocha publiquement à Tiberius qu'il ne voulait attribuer au peuple la disposition du royaume d'Attalus que pour s'en faire mettre la couronne sur la tête. On l'accusa même de se vouloir faire le tyran de son propre pays; et il y en avait qui publiaient qu'il s'était saisi par avance du bandeau royal et de la robe de pourpre d'Attalus. Mais ces bruits injurieux, et qui venaient de l'animosité des grands, ne convenaient guère au caractère de Tiberius. Jamais personne ne fut plus républicain que ce tribun. Tout ce qu'il avait fait au sujet du partage des terres, n'avait eu pour objet que de rapprocher la condition des pauvres citoyens de celle des riches, et d'établir une espèce d'égalité entre tous les citoyens.

Il est vrai que depuis il poussa ce principe trop loin, et que, s'étant aperçu que ses lois lui avaient attiré une haine irréconciliable de la part des grands et que sa perte était résolue, il ne ménagea plus rien. Il s'appliqua unique-

ment à sapper l'autorité du sénat et à s'assurer un asile dans la puissance du peuple. Ce fut dans cette vue qu'il proposait tous les jours de nouvelles lois. Tantôt il voulait qu'on abrégeât les années de service des soldats; une autre fois, il demandait qu'on pût appeler devant l'assemblée du peuple des jugemens de tous les magistrats. Mais de tous les coups qu'il porta à l'autorité du sénat, il n'y en eut point qui lui donnât une plus vive atteinte que la nouvelle proposition qu'il fit de mettre autant de chevaliers que de sénateurs dans les différens tribunaux.

Tiberius ne laissait entrevoir des lois si flatteuses pour le peuple, que dans la vue qu'il le continuerait dans le tribunat pour les faire recevoir. Le sénat, irrité de ces nouvelles entreprises, forma une puissante cabale pour l'en exclure. Les magistrats, les grands, les plus riches de Rome, et jusqu'à des tribuns du peuple, jaloux de son crédit, entrèrent dans ce parti; et, le jour de l'élection étant arrivé, comme le tribun qui présidait à l'assemblée influait beaucoup dans les suffrages, ils disputèrent ce droit à Mutius, créature de Tiberius, quoique cette fonction lui fût dévolue par la déposition d'Octavius, qu'il représentait.

Cette opposition des tribuns parut à Tiberius

de mauvais augure : il vit bien qu'il y avait un puissant parti formé contre lui. Pour en reconnaître les forces et les desseins, il consuma exprès tout le temps de l'assemblée en disputes avec ses collègues sur cette préséance; et, la nuit étant venue, on fut obligé de remettre l'élection au jour suivant.

Il employa toute cette nuit à s'assurer des chefs du peuple. Ses partisans, répandus dans les différens quartiers de la ville, exhortaient les plébéiens à se rendre de bonne heure sur la place : la plupart, pour signaler leur zèle, s'y trouvèrent avant le jour. Les grands et les riches, ayant appris que le peuple s'était emparé de la place, résolurent de l'en chasser à force ouverte plutôt que de souffrir qu'on continuât Tiberius dans le tribunat. Ils se firent escorter par leurs cliens, leurs domestiques et par des esclaves, armés secrètement de bâtons, qui les attendaient à la porte du sénat.

Tiberius, qui ignorait leurs desseins, se mit en état de se rendre sur la place. Mais il eut de sinistres présages qui l'en détournèrent, et que la superstition et les préjugés faisaient alors regarder comme les interprètes les plus assurés de la divinité.

On lui rapporta que les poulets sacrés n'avaient point voulu manger le matin. En sor-

tant de sa maison il se blessa le pied contre le seuil de sa porte; et il n'en était pas éloigné lorsque des corbeaux qui se battaient firent tomber une tuile à ses pieds. C'en était assez en ce temps-là pour arrêter les plus hardis. Le tribun épouvanté se disposait à rentrer chez lui; mais un certain philosophe grec [1], ami intime de Tiberius, se moquant de ces préjugés vulgaires, lui représenta quelle honte ce serait pour Tiberius Gracchus, tribun du peuple romain, fils d'un consulaire et petit-fils du grand Scipion, si on pouvait lui reprocher qu'étant à la tête d'un puissant parti, le croassement de deux corbeaux l'eût arrêté dans la poursuite de ses desseins.

Ce discours piqua le tribun, et plusieurs de ses partisans étant accourus de l'assemblée pour le faire avancer, lui annoncèrent qu'il trouverait la plus grande partie des suffrages réunis en sa faveur. Tiberius les suivit; et, accompagné de ses amis particuliers, il monta au Capitole. Le peuple, dès qu'il l'aperçut, poussa des cris de joie et d'applaudissement : mais, à peine fut-il placé dans son tribunal qu'un sénateur de ses amis, perçant la foule et s'approchant de lui, l'avertit qu'il y avait une con-

[1] Blossius de Cumes.

juration faite contre sa vie, et que les grands de Rome, ceux surtout qui étaient intéressés dans le partage des terres, avaient résolu de le venir attaquer ouvertement jusque dans son tribunal.

Les amis du tribun, touchés du péril où il était exposé, se réunissent auprès de lui, retroussent leurs robes, et, se saisissant des armes des licteurs, se mettent en état de le défendre et de repousser la force par la force. Tiberius tâchait de faire entendre au peuple l'avis qu'il venait de recevoir; mais le tumulte, le bruit et les clameurs des différens partis, l'empêchant d'être entendu, il touchait sa tête des deux mains comme pour faire comprendre à la multitude qu'on en voulait à sa vie. Ses ennemis prirent de là occasion de crier qu'il demandait un diadême; et les plus passionnés coururent au sénat annoncer que le peuple allait couronner Tiberius si on ne s'y opposait au plus tôt.

C'était un artifice pour déterminer le sénat à passer par-dessus toutes les formes, et à le proscrire sur-le-champ. La plupart des sénateurs, auxquels l'exécution de la loi Licinia allait enlever une partie de leurs terres, se déchaînaient avec fureur contre Tiberius. Mais

personne ne fit paraître plus d'animosité que Scipion Nasica, son parent. Ce sénateur, adressant la parole au premier consul, lui représenta que toutes les nouveautés que le tribun avait introduites dans le gouvernement, lui servaient comme de degrés pour s'élever sur le trône; qu'il n'y avait pas un moment de temps à perdre, et qu'il fallait faire périr le tyran si on voulait conserver la liberté. Mais ce sage magistrat, qui ne voulait pas se rendre le ministre de la vengeance de quelques particuliers, lui répondit qu'il était également incapable d'approuver les nouvelles lois et d'en faire mourir l'auteur contre les formes ordinaires de la justice.

Une réponse si pleine de modération ne fit qu'irriter davantage ces courages ulcérés. Scipion se leva brusquement de sa place; et, se tournant vers les sénateurs qui étaient intéressés comme lui dans la perte des terres : « Puisque le souverain magistrat, dit-il, par un assujétissement trop scrupuleux pour les formes ordinaires de la justice, refuse de secourir la république, que ceux à qui la liberté est plus chère que la vie même me suivent. » En même temps il retrousse sa robe, et se met à la tête des sénateurs de son parti, qui courent en fureur au Capitole avec ce gros de cliens, de

valets et d'esclaves, qui les attendaient à la porte du sénat. Ces gens, armés seulement de bâtons et de leviers, précédaient les sénateurs, et frappaient indifféremment sur tout ce qui s'opposait à leur passage.

Le peuple épouvanté prend la fuite. Chacun dans ce tumulte s'écarte; les amis de Tiberius l'abandonnent. Ils est enfin obligé de se sauver comme les autres; il jette sa robe pour courir avec plus de facilité; mais, dans cette précipitation inséparable de la peur, il tombe en s'enfuyant; et, comme il se relevait, Publius Satureius, un de ses collègues, jaloux et ennemi secret de sa gloire, le frappa à la tête avec le pied d'une chaise. Il retomba de ce coup; et une foule de ses ennemis survenant lui ôtèrent la vie. Sa mort ne finit pas le désordre : l'animosité était égale dans les différens quartiers de la ville, et plus de trois cents des amis et des partisans de Tiberius périrent dans ce tumulte. On remarqua qu'aucun n'avait été tué par le fer, et qu'ils furent tous assommés ou à coups de pierre ou à coups de bâton. On jeta depuis leurs corps, avec celui de Tiberius, dans le Tibre.

La cabale et le parti des grands étendirent le ressentiment sur tous ceux qui avaient paru

favoriser ses sentimens. On en fit mourir plusieurs; Papilius, alors préteur, en bannit un grand nombre; et on n'oublia rien pour inspirer de la terreur à ceux qui seraient capables de tenter de nouveau le même dessein.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

C. Gracchus, frère de Tiberius, obtient du peuple la charge de tribun, malgré les grands. Il propose différentes lois, et fait divers changemens dans le gouvernement qui le rendent presque absolu dans Rome et dans toute l'Italie. L'année de son tribunat étant expirée il est continué dans la même charge sans l'avoir briguée. De quelle manière les sénateurs viennent à bout de diminuer son crédit. Scipion Emilien, le destructeur de Carthage et de Numance, s'oppose le plus ouvertement à l'établissement des lois agraires. On le trouve mort dans son lit. Caïus est soupçonné d'avoir contribué à le faire assassiner. Ses collègues, jaloux de son autorité, lui font manquer un troisième tribunat. Les sénateurs, voyant Caïus rentré dans une condition privée, chargent le consul Opimius de casser toutes ses lois, et surtout celle qui regardait le partage des terres. Opimius convoque une assemblée générale pour terminer cette grande affaire. Un des licteurs du consul mis à mort par les plébéiens, malgré Caïus, est cause que le sénat donne pouvoir à Opimius de faire prendre les armes à ceux de son parti. Caïus est tué, et sa tête apportée au consul, qui la paie dix-sept livres et demie d'or. Les grands viennent à bout de se faire reconnaître pour légitimes possesseurs des terres de conquêtes, en s'engageant à une redevance qu'ils ne paient pas long-temps. Jugurtha. Qui il était. Ses premières campagnes. Son argent lui tient

lieu de bon droit à Rome pendant quelque temps ; mais à la fin sa cruauté oblige les Romains à faire passer des troupes en Numidie. Après avoir employé avec succès, contre ses redoutables ennemis, l'argent, la ruse et la force, il est livré par Bocchus à ses ennemis, conduit à Rome, traîné comme un esclave à la suite d'un char de triomphe, et enfin poussé par un bourreau dans le fond d'une basse-fosse, où il meurt de faim. Marius. Sylla.

Rome vit pour la première fois la guerre civile allumée dans l'enceinte même de ses murailles. Toutes les séditions qui s'étaient émues jusque alors, la retraite sur le Mont-Sacré, l'abrogation des dettes, l'établissement du tribunat et la promulgation des différentes lois, toutes ces dissensions s'étaient toujours terminées par la voix d'accommodement et sans effusion de sang humain; tantôt par le respect du peuple pour le sénat, et plus souvent encore par la condescendance du sénat pour le peuple. Mais [1] dans cette dernière occasion, la violence décida la querelle; et ce fut un tribun même du peuple, qui, sans respect pour sa dignité réputée sacrée, donna le premier coup à son collègue.

[1] *Plut. in* Gracchis. *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* I, c. 16 et 17. *Vell Paterc. lib.* II, c. 3. *Oros. lib.* V, c. 8 et 9. *L. Florus. lib.* III, c. 14.

Cependant le peuple, revenu de sa frayeur, se reprochait sa mort comme s'il eût assassiné lui-même celui qu'il n'avait pas défendu assez courageusement. Son indignation se tourna ensuite contre Scipion Nasica, l'auteur du tumulte. Les plébéiens ne le rencontraient jamais dans les rues qu'ils ne le traitassent publiquement d'assassin et de sacrilége. Les uns, frémissant de colère, menaçaient de le tuer; d'autres proposaient de le citer devant l'assemblée du peuple. Le sénat, craignant que sa présence n'excitât une nouvelle sédition, jugea à propos de l'éloigner; et on l'envoya en Asie, avec une commission apparente qui cachait un véritable exil. Le sénat, pour achever de calmer le peuple, consentit à l'exécution de la loi; il permit qu'on substituât à Tiberius un autre commissaire qui le remplaçât dans le partage des terres; et même on déféra cet emploi à Publius Crassus, dont C. Gracchus, frère de Tiberius, avait épousé la fille. Mais on ne cherchait qu'à amuser le peuple; les lois de Tiberius étaient toujours également odieuses aux grands; la mort d'Appius Claudius, un des triumvirs, leur fournit un nouveau prétexte pour en surseoir encore l'exécution; et on commença à regarder le partage des terres comme

ces affaires qu'on veut ruiner insensiblement en les laissant tomber dans l'oubli.

Il n'y avait que Caïus Gracchus dont le peuple pût attendre du secours; mais outre qu'il était encore trop jeune pour entrer dans les charges, et qu'il n'avait que vingt-un ans quand son frère fut tué, on remarqua que, depuis sa mort, il affectait de ne plus se montrer en public, soit qu'il craignît véritablement les ennemis de sa maison, soit qu'il voulût les rendre encore plus odieux au peuple par cette crainte affectée; car on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il ne s'était banni volontairement du commerce du monde que pour se préparer à y paraître avec plus d'éclat et en état de venger la mort de son frère.

Il n'y avait, comme on sait, que deux routes qui conduisaient également à toutes les dignités de la république, l'éloquence et une grande valeur. Caïus s'était déjà signalé à la guerre de Numance, sous les ordres du jeune Scipion, son général et son beau-frère. La mort de Tiberius et la ruine de son parti l'ayant obligé de disparaître, il employa tout le temps de sa retraite à l'étude de l'éloquence et à se perfectionner dans le talent de la parole, si nécessaire dans un gouvernement républicain. Il

s'ensevelit dans son cabinet; sa porte était fermée aux jeunes Romains de son âge et aux amis de sa maison. On l'oublia bientôt; et le frère de Tiberius, et le petit-fils du grand Scipion était ignoré dans Rome. Les grands regardaient avec plaisir cette retraite comme un effet de la consternation où l'avait jeté la mort de son frère, et comme une déclaration tacite qu'il n'osait prendre de part au gouvernement.

Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il ne s'était éloigné des affaires que pour s'en rendre plus capable. Il sortit de sa retraite pour défendre un des amis de son frère, appelé Vectius, que le parti opposé voulait perdre sous prétexte de différens crimes dont on l'accusait. Caïus entreprit sa défense; il monta pour la première fois à la tribune aux harangues. Le peuple ne l'y vit paraître qu'avec des acclamations et des transports de joie extraordinaires. Il crut voir renaître en sa personne un second Tiberius et un nouveau protecteur des lois agraires. Cette bienveillance dont il recevait des témoignages si éclatans lui inspira une confiance et une hardiesse peu ordinaires à ceux qui parlent en public pour la première fois; et il défendit son client avec tant d'éloquence, qu'il fut renvoyé absous par tous les suffrages de l'assemblée.

Après avoir, par une première action, essayé ses forces et la disposition des esprits, il crut, avant que de se jeter entièrement dans les affaires, avoir encore besoin de cette réputation que donnent la valeur et les armes. Il demanda et il obtint la charge de questeur de l'armée qui était alors en Sardaigne, sous les ordres du consul Oresta [627]; c'était le premier emploi par lequel il fallait commencer pour entrer dans les dignités de la république. Plutarque [1], dans la vie de Caïus, nous apprend que personne à l'armée ne fit paraître plus de valeur contre les ennemis, et plus d'attachement pour la discipline militaire. On admirait surtout, dans un âge si peu avancé, sa tempérance et l'austérité de ses mœurs. Il n'en était pas moins civil ni moins complaisant. L'officier et le simple soldat, qui avaient affaire à lui par rapport aux fonctions de sa charge, se louaient également de sa douceur, de son exactitude, et surtout de sa probité et de son désintéressement. La pratique constante de tant de vertus n'était pas renfermée dans le camp des Romains. Caïus traitait avec la même humanité les sujets de la république qui dé-

[1] *Plut.* vie de Tiberius et de C. Gracchus, *tom.* VII, *p.* 513.

pendaient de sa charge. Le citoyen et le laboureur comme le soldat se louaient également de son intégrité. Sa réputation passa bientôt les mers; et Micipsa, roi de Numidie, et fils de Massinissa, ayant envoyé gratuitement du blé pour l'armée de Sardaigne, les ambassadeurs que ce prince avait alors à Rome déclarèrent en plein sénat que le roi leur maître n'avait fait cette libéralité qu'en considération de Caïus Gracchus dont il révérait la vertu. Cette déclaration réveilla la jalousie et la haine des grands. Des vertus trop éclatantes leur furent odieuses et suspectes; et pour ravaler en quelque manière la gloire du questeur et le rendre méprisable, ils chassèrent honteusement du sénat ces ambassadeurs comme des barbares qui, par cette préférence, avaient manqué de respect pour leur compagnie.

Un traitement si indigne, et qui semblait violer le droit des gens, fut bientôt su en Sardaigne. Caïus n'apprit qu'avec un vif ressentiment cet effet de la haine implacable des grands. Son retour à Rome lui parut alors nécessaire pour y soutenir son crédit et pour repousser un outrage qui le regardait directement, et qui n'avait pour objet que de le rendre méprisable au peuple et parmi les nations étrangères. Il partit brusquement, et on le vit

dans la place lorsqu'on le croyait encore en Sardaigne. Les ennemis de sa maison, attentifs à toutes ses démarches, lui voulurent faire un crime de ce qu'il était revenu avant son général. On le cita devant les censeurs; il y comparut, et il dissipa facilement cette accusation.

Il fit voir qu'il avait demeuré trois ans auprès de son général, quoiqu'il fût permis à un questeur de revenir à Rome au bout de l'an; et qu'ainsi il avoit servi deux ans plus que ne prescrivoient les lois. Il ajouta qu'il était revenu de Sardaigne sans argent, au lieu que tous ceux qui l'avaient précédé dans le même emploi s'y étaient enrichis; et qu'ils avaient rapporté non seulement leurs bourses pleines d'or et d'argent, mais qu'ils en avaient encore rempli les cruches et les vases qui leur avaient servi, en passant dans cette île, pour y porter du vin. On peut bien juger qu'avec de pareilles raisons, il n'eut pas de peine à être absous. Ses ennemis, qui ne cherchaient qu'à l'éloigner des dignités, où vraisemblablement la faveur du peuple l'allait élever, lui suscitèrent une nouvelle accusation. Ils tentèrent de le rendre suspect d'une sédition qui s'était faite à Fregelle, ville dépendante de la république, et que le préteur Opimius, homme sévère et cruel, n'avait dissipée que par la ruine entière de cette ville et la mort des

principaux habitans. [628] Ce sénateur, ennemi déclaré de la mémoire de Tiberius, dans le compte qu'il rendit en plein sénat de la conduite qu'il avait tenue dans cette affaire, n'oublia rien pour faire comprendre que Caïus était le chef muet de ces mouvemens. Il ajouta qu'il avait découvert qu'il avait entretenu des liaisons secrètes avec les premiers de cette ville; qu'il n'était pas vraisemblable qu'ils eussent formé le projet de se soustraire aux ordres du sénat, s'ils n'avaient été assurés secrètement de la protection du peuple; et que si leur désobéissance avait eu un heureux succès, ce n'aurait été peut-être que le signal d'une révolte contre la souveraineté de la république. Mais, comme tout ce que ce sénateur passionné avança contre Caïus se trouvait sans preuves, ses mauvais desseins n'eurent point de suite; et le jeune Gracchus ne crut point se pouvoir mieux venger de ses ennemis, qu'en demandant hautement la charge de tribun du peuple. C'était attaquer le sénat par son endroit le plus sensible. Au seul nom de Gracchus, les grands, et ceux surtout qui avaient tant d'intérêt qu'on ne fît pas revivre les lois agraires, frémissaient de colère. Il se fit une espèce de conspiration pour empêcher qu'il ne parvînt au tribunat; mais tout le peuple se déclara en sa faveur; et

il accourut même de la campagne un si grand nombre de plébéiens, pour lui donner leurs voix, que, la place ne pouvant contenir toute cette multitude, plusieurs montèrent sur les toits des maisons, d'où, par des vœux publics et des acclamations mêlées d'éloges, ils demandaient Caïus pour tribun : et comme, dans cette sorte d'élection, les voix se comptaient par têtes, le peuple, plus nombreux que la noblesse, l'emporta hautement et obtint Caïus pour un de ses tribuns [630]. Il ne se vit pas plus tôt revêtu d'une dignité qui lui donnait un pouvoir presque sans bornes, qu'il forma, sur le plan de son frère, des desseins encore plus hardis, et qu'il poussa même avec plus d'ardeur qu'il n'avait fait. C'était le même esprit et les mêmes vues dans les deux frères, quoique de caractères différens. Tiberius, comme nous l'avons dit, cachait une fermeté invincible sous une modération apparente. Son éloquence était douce et insinuante; il voulait plaire pour pouvoir persuader : il cherchait à toucher ses auditeurs; et quand il dépouilla Octavius du tribunat, il semblait qu'il fût aussi touché que lui de sa disgrace, et qu'il n'y avait que l'amour seul de la justice et l'intérêt du peuple qui l'eussent réduit à la triste nécessité de rendre son collègue malheureux.

Caïus se laissait voir plus à découvert : aussi éloquent, mais plus vif dans ses expressions, et plus véhément que son frère, son discours était orné de figures pathétiques; il mêlait même des invectives à ses preuves et à ses raisons; son zèle pour les intérêts du peuple se tournait en colère contre le sénat. Il ne sortait, pour ainsi dire, que des éclairs et des foudres de sa bouche; et il portait la terreur jusque dans le fond de l'ame de ses auditeurs. Du reste, la fermeté de ces deux frères, l'amour qu'ils avaient pour la justice, leur intégrité, leur tempérance, leur éloignement des voluptés, leur attachement inviolable aux intérêts du peuple, sont des qualités qu'ils possédaient l'un et l'autre dans un degré égal.

On remarqua seulement que Caïus fit paraître plus de penchant pour la vengeance : défaut dont ces païens avaient fait une vertu, et qu'ils traitaient de grandeur, de courage. Comme sa charge l'engageait de parler souvent au peuple, quelque matière qu'il traitât, il faisait toujours entrer dans son discours la manière inhumaine dont le sénat avait fait périr son frère. « Qu'a servi à Tiberius, disait-il, d'être né Romain et dans le sein d'une république où toutes les lois défendent de faire mourir aucun citoyen avant que de l'avoir con-

vaincu des crimes dont on l'accuse? Le sénat, les patriciens, les grands et les plus riches ont assassiné, à coups de bâton, non-seulement un simple citoyen, mais un tribun du peuple, un magistrat public et une personne sacrée. Leur fureur ne s'est pas bornée à le priver de la vie; on les a vus, après sa mort, acharnés sur son corps, le traîner indignement dans les rues; et ils ont poussé leur inhumanité jusqu'à le jeter dans le Tibre pour le priver des honneurs de la sépulture. » Par de pareils discours, également vifs et touchans, il s'attirait la compassion du peuple, en même temps qu'il excitait sa haine et son indignation contre le sénat et les grands. Après avoir jeté dans les esprits ces semences de haine et de division, il commença à travailler à sa propre vengeance par la proposition de deux édits nouveaux : le premier déclarait infâme tout magistrat qui aurait été déposé par le jugement du peuple. On vit bien que cette loi regardait Octavius, ce tribun que Tiberius avait fait déposer; mais Plutarque nous apprend que Caïus, à la prière de Cornelie sa mère, dont Octavius était un peu allié, n'insista point sur la promulgation de cet édit.

Par la seconde loi, et qu'il fit recevoir [1], il

[1] *Cicero*, pro Cluentio, c. 54, 55; pro Rabirio, de perduellione, c. 4; pro domo suâ, c. 13, 31.

était ordonné que tout magistrat qui aurait exilé un citoyen romain, sans observer les formalités prescrites par les lois, serait tenu d'en rendre compte devant l'assemblée du peuple. Ce second édit n'avait été proposé que pour faire périr Popilius qui, pendant sa préture, avait banni les partisans et les amis de Tiberius. Popilius n'attendit pas qu'on le fît citer; et comme il ne pouvait ignorer que Caïus disposait à son gré des suffrages de la multitude, et qu'ainsi il aurait pour juge sa partie et son ennemi, dans la crainte d'un jugement plus rigoureux, il se bannit lui-même de sa patrie.

Caïus, par cet essai de son crédit, se voyant en état de tout entreprendre, forma de plus grands desseins, dont l'objet était de faire passer du sénat à l'assemblée du peuple toute l'autorité du gouvernement. Ce fut dans cette vue qu'il fit un nouvel édit pour donner le droit de bourgeoisie et le titre de citoyen romain à tous les habitans du Latium; et il étendit, depuis, ce droit jusqu'aux Alpes. Il proposa en même temps que les colonies qui seraient peuplées de Latins eussent les mêmes priviléges que les colonies romaines; et il ajouta que celles qui n'avaient point le droit de suffrage dans l'élection des magistrats pussent cependant donner leurs voix quand il s'agirait de recevoir

de nouvelles lois. Par de pareilles propositions, il augmentait le nombre des suffrages du peuple; et ces nouveaux citoyens, qui lui devaient un si grand privilége, étaient pour ainsi dire à ses ordres, et suivaient l'impression de ses conseils comme ses cliens et ses créatures.

Caïus, pour se rendre de plus en plus agréable à la multitude, fixa en sa faveur la vente du blé à un prix très-modique. Quelques historiens prétendent même que pendant son tribunat il fit faire une distribution gratuite des grains qu'on tira des greniers publics. Le peuple, qu'on gouverne toujours quand on sait lui procurer l'abondance, ne se lassait point de donner des louanges à un magistrat qu'il ne croyait occupé que de sa subsistance. Mais ces soins paraissaient dangereux au sénat, qui ne regardait toutes ces nouveautés que comme des voies indirectes dont on se servait pour saper son autorité; et ce qui mit le comble à sa haine contre ce tribun, ce fut le changement qu'il introduisit dans les tribunaux où se rendait la justice aux particuliers.

On les avait tirés jusqu'alors du corps du sénat; et ce droit souverain tenait les chevaliers et le peuple dans ce respect qu'on a toujours pour les arbitres des biens de la fortune. Caïus, à l'exemple de Tiberius son frère, résolut d'en-

lever au sénat cette partie de son autorité; et, pour parvenir à ses fins, il fit voir qu'Aurelius Cotta et Manius Aquilius, des principaux du sénat, accusés de différentes concussions, dont les preuves étaient claires et constantes, avaient échappé à la rigueur des lois par la corruption de leurs juges. D'où il prit occasion ensuite de représenter au peuple qu'il ne devait pas s'attendre d'obtenir jamais justice dans des tribunaux où l'on voyait présider les criminels mêmes, ou du moins leurs parens et leurs complices; et il conclut par demander que l'administration de la justice litigieuse fût remise aux chevaliers, ou du moins qu'on tirât de cet ordre trois cents des plus considérables qui servissent d'assesseurs au sénat, et qui jugeassent toutes les affaires avec une égalité de suffrages et de pouvoir.

Le peuple reçut cette proposition avec les applaudissemens qu'il donnait à tout ce qui venait de la part du tribun; et le sénat, confus de la collusion des juges dans l'affaire de Cotta et d'Aquilius, dont il venait d'être convaincu, n'osa s'opposer à la loi. Elle passa tout d'une voix; et le peuple, plus puissant que le sénat par le nombre de ses suffrages, et qui idolâtrait Caïus, remit à lui seul le choix de ces trois cents chevaliers, qui devaient entrer dans les

magistratures de la ville; il ne nomma que ses amis et ses créatures. Par ces divers changemens, qu'il introduisit dans le gouvernement, il se rendit également absolu dans Rome et dans toute l'Italie. Cependant il faut convenir qu'il n'employait cette autorité, si odieuse au sénat et si justement suspecte dans une république, que pour la gloire de sa patrie et l'utilité de ses concitoyens. Il empêcha même quelquefois que d'autres magistrats ne portassent trop loin leur complaisance pour le peuple; et Fabius, pro-préteur d'Espagne, ayant extorqué des villes de son gouvernement du blé qu'elles ne devaient point, et qu'il envoya ensuite à Rome pour faire sa cour au petit peuple, Caïus, qui ne pouvait souffrir ni injustice, ni violence dans le gouvernement, fit ordonner par le peuple même que ce grain serait vendu; qu'on en renverrait le prix aux villes et aux communautés qui l'avaient fourni. Le même décret portait qu'il serait fait une sévère réprimande au pro-préteur pour avoir, par de pareilles avanies, exposé la république aux plaintes et aux mécontentemens de ses sujets et de ses alliés.

Ce décret, dont il était l'unique auteur, donna lieu à ses amis de faire valoir son amour pour la justice; mais ses ennemis, au contraire, publiaient qu'ils ne voyaient dans cette conduite

qu'un effet de sa jalousie, et qu'il était trop habile pour souffrir que d'autres magistrats entreprissent de gagner l'affection du peuple et de partager avec lui son attachement et sa reconnaissance.

Caïus, sans s'embarrasser de ces bruits, ne cherchait à soutenir les nouveautés qu'il avait introduites que par de nouvelles entreprises qu'il avait l'art de revêtir toujours des apparences du bien public. Il proposa de faire construire des greniers publics [1], où l'on pût conserver une assez grande quantité de grains pour prévenir la disette dans des années de stérilité. La proposition ayant été reçue, il se chargea de l'exécution comme il faisait ordinairement de tous les projets qu'il présentait. Lui-même conduisit l'ouvrage, et il le fit faire avec une magnificence digne de la grandeur des Romains. Tout lui passait, pour ainsi dire, par les mains; il voulait tout connaître par lui-même; et, sous prétexte de veiller à ce qu'il ne se fît rien contre les intérêts du peuple, il rappelait à lui toute l'autorité du gouvernement. On le voyait environné d'ambassadeurs, de magistrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artisans et d'ouvriers, sans que le

[1] *Cicero*, oratio pro P. Sextio, c. 48.

nombre et la différence des affaires l'embarrassassent. Tout le monde admirait son activité; et ses ennemis même ne pouvaient disconvenir de l'étendue et de la facilité de son esprit.

Mais c'étaient ces mêmes talens, et l'usage surtout qu'il en faisait en faveur du peuple, qui le rendaient de plus en plus odieux au sénat et aux grands de Rome; et ils attendaient avec impatience la fin de son tribunat et de son autorité. Les comices enfin arrivèrent; on tint l'assemblée pour l'élection des tribuns de l'année suivante. Caïus ne fit aucun mouvement pour y avoir part; mais le peuple, qui se flattait d'obtenir de nouveaux priviléges par son habileté, le nomma tribun pour la seconde fois [631]; et on remarqua qu'il avait été le premier citoyen qui fût parvenu à cette dignité sans l'avoir briguée.

Le sénat ne vit qu'avec un violent chagrin la continuation d'un magistrat qui lui enlevait insensiblement toute son autorité. On tint différens conseils; les plus violens allaient à s'en défaire et à le traiter comme on avait fait son frère. Mais la crainte d'exciter une sédition fit prendre une autre route, et qu'on peut regarder comme un des traits de la plus fine politique. On résolut, avant que d'en venir aux voies de fait et d'entreprendre de le faire périr

à force ouverte, de tenter de diminuer et d'affaiblir la passion que le peuple avait pour lui. Les plus habiles du sénat s'adressèrent à Livius Drusus, son collègue ; c'était un homme qui n'avait que de bonnes intentions, d'un esprit juste, mais borné, et qui, sans prendre de parti, eût bien voulu pouvoir concilier des intérêts si opposés et réunir les deux factions ; mais un dessein si grand, et dans lequel les intérêts particuliers l'emportaient sur le général, était au-dessus de sa capacité et de son crédit. Les sénateurs qui s'adressèrent à lui le prirent par son faible, et le flattèrent de la gloire de donner la paix à la république. Drusus offrit avec joie son ministère. « On ne vous demande pas, lui dirent ces habiles sénateurs, que vous vous déclariez contre les intérêts du peuple qui vous a choisi pour un de ses magistrats, ni même qu'à l'exemple d'Octavius, vous vous opposiez aux nouveautés que Caïus introduit tous les jours; le sénat forme un plus noble projet, et il n'exige vos soins et l'intervention du meilleur tribun qu'ait jamais eu la république, que pour rétablir la paix et l'union entre les différens ordres de l'état. Proposez, si vous le jugez à propos, de nouvelles lois encore plus favorables, s'il se peut, que celles de Caïus; le sénat approuvera tout. La seule chose qu'on

vous demande, c'est de déclarer publiquement que ces lois et ces édits que vous proposez vous ont été inspirés par le sénat; et que vous ajoutiez qu'il n'a pour objet que le bien et l'utilité de ses concitoyens. »

Ce tour adroit eut tout le succès qu'on en pouvait espérer. Drusus, qui ne trouvait dans cette proposition rien de contraire à ses intérêts ni à ceux du peuple, entra dans toutes les vues qu'on voulut lui inspirer. Si Caïus proposait d'envoyer deux colonies dans deux villes dépendantes de la république, Drusus, pour gratifier un plus grand nombre de pauvres familles, voulait qu'on en repeuplât douze, et qu'on envoyât dans chacune de ces villes trois mille des plus pauvres citoyens. Caïus ayant fait adjuger quelques terres incultes à des plébéiens, et ayant chargé ces terres de quelques cens et redevances, Drusus, pour renchérir pour ainsi dire sur son art de flatter le peuple, donna à de pauvres habitans la même quantité de ces terres, quittes et franches de toute contribution; enfin Caïus ayant procuré aux Latins, comme nous l'avons déjà dit, le droit de suffrage dans les élections, Drusus, par une nouvelle ordonnance, ajouta que ces peuples étant faits citoyens de la république, il ne serait plus libre à un capitaine romain de faire

battre de verges un soldat de cette nation. Drusus, à chaque proposition, ne manquait pas de dire, comme on l'avait exigé de lui, qu'il ne servait que d'interprète au sénat, qui l'avait chargé d'en faire son rapport à l'assemblée. Cette conduite adoucit les esprits; le sénat ne fut plus tant haï; les deux partis semblèrent se rapprocher. Drusus plut à la multitude par le mérite de la nouveauté, et partagea le crédit de Caïus, c'était l'objet du sénat. Caius ne vit qu'avec un chagrin secret ce rival lui enlever une partie de la faveur du peuple; il le traita d'esclave du sénat; sa jalousie déplut aux plus honnêtes gens du peuple; et sa conduite à l'égard de Scipion l'Emilien, son beau-frère, fit douter si sa vertu était aussi pure qu'on l'avait cru jusque alors.

Nous avons dit que Cornélie, sa mère, était fille de Scipion l'Africain ou du premier Scipion; et que le second Scipion, fils de Paul-Emile, et qui avait été adopté dans cette famille patricienne, avait épousé Sempronia, la sœur des deux Gracques; mais malgré cette double alliance, la différence et l'émulation des partis, cette animosité entre les patriciens et les plébéiens au sujet du partage des terres, avait toujours empêché qu'il y eût une véritable union entre ces deux maisons; les Scipions s'é-

taient déclarés, en plus d'une occasion, ennemis de la famille Sempronia; les Gracques se plaignaient même que le jeune Scipion ne traitait pas trop bien Sempronia, sa femme, sous prétexte de sa stérilité; et on soupçonnait, en général, tous les Scipion qui s'étaient déclarés contre la loi de Tiberius, d'avoir contribué à la mort de ce tribun.

Cette querelle perpétuelle dans la république, que nous avons vue revivre de siècle en siècle, et qui passait des pères aux enfans, se renouvela avec encore plus d'animosité depuis la mort de l'aîné des Gracques. Caïus suivait toujours constamment le plan et les desseins de son frère; et, non content d'avoir enlevé au sénat ses tribunaux et son autorité, il entreprit de dépouiller les premières maisons de Rome de ces terres de conquêtes qu'elles avaient, à la vérité, la plupart usurpées, mais dont la possession était presque aussi ancienne que la fondation et l'établissement de la république.

Caïus crut qu'il devait ce grand sacrifice aux mânes de son frère, et qu'il était de son honneur de faire exécuter des lois dont la promulgation lui avait coûté la vie. Il associa à son dessein Fulvius Flaccus, personnage consulaire, mais sans probité et sans mœurs, et dont l'amitié et les liaisons faisaient tort à sa répu-

tation; et Papirius Carbo, tribun du peuple, personnage hardi et séditieux, s'offrit à lui dans la vue d'acquérir de la considération par son attachement public au parti de Caïus. Ce tribun les fit nommer avec lui pour *triumvirs* du partage des terres. La commission ne pouvait être adressée à des gens plus vifs et plus entreprenans, tous trois ennemis déclarés du sénat, et flatteurs outrés de la plus vile populace.

Ces triumvirs ne se virent pas plus tôt autorisés par un décret public, qu'ils firent sommer à son de trompe tous les détenteurs de ces terres d'apporter à leur tribunal les titres de leur acquisition avec une déclaration exacte de la quantité qu'ils en avaient, afin de pouvoir juger ceux qui étaient tombés dans le cas de la loi *Licinia*, et qui en possédaient plus de cinq cents arpens ou journaux, mesure un peu inférieure à l'arpent. Il n'y avait presque point de grands dans Rome qui n'en possédassent une plus grande quantité, et la plupart étaient même en procès pour les bornes de leurs usurpations. Ces hommes, devenus plus puissans qu'il ne convient dans une république, armèrent publiquement et mirent des soldats sur leurs terres pour en défendre la possession; et ceux qui n'eurent pas cette audace, implorè-

rent la protection du jeune Scipion, le plus grand des Romains de son temps. Mais, tout révéré qu'il était dans sa patrie, il n'osa pas se commettre avec le peuple, ni attaquer directement les lois des Gracques, ses beaux-frères. Il prit un tour plus adroit pour en éluder du moins l'exécution; il représenta avec beaucoup d'art, dans une assemblée, que les triumvirs n'avaient été nommés que pour examiner s'il y avait des citoyens qui, au préjudice des lois, possédassent plus de cinq cents arpens de terres, pour distribuer ce qui excédait cette quantité à de pauvres citoyens; et que leur commission et leur pouvoir étaient renfermés dans ces deux articles. Il ajouta qu'avant de procéder à cet examen, il fallait reconnaître les bornes fixes et constantes de chaque héritage; mais que les propriétaires ayant différentes prétentions au sujet de leurs limites, la connaissance et le jugement de ces prétentions réciproques passaient le pouvoir des triumvirs, et demandaient d'autres juges ou du moins une commission plus étendue.

La proposition passa à la pluralité des suffrages. Scipion eut l'adresse et le crédit de tirer cette partie de la commission des mains des triumvirs, et il la fit tomber à Tuditanus, qui était alors consul, et qui, sous une indiffé-

rence apparente pour l'un et l'autre parti [1], cachait un dévouement entier aux ordres du sénat, et aux intérêts des grands. Ce magistrat, pour éblouir le peuple, vaqua pendant quelque temps avec beaucoup d'application à l'examen des prétentions de chaque particulier, et à régler les bornes réciproques de leurs héritages. Les triumvirs le voyaient travailler avec plaisir dans l'espérance qu'il les mettrait bientôt en état d'exécuter leur commission ; mais, quelque temps après, il quitta Rome brusquement, sur les avis qu'il se fit donner que sa présence était nécessaire en Illyrie, où les Romains faisaient alors la guerre. Son absence laissa indécis tous ces procès, et suspendit par conséquent la fonction des triumvirs, qui ne pardonnèrent jamais à Scipion d'avoir fait échouer leurs desseins et tomber leur commission. Ils lui reprochaient dans les assemblées qu'il devait toute sa gloire au peuple romain, et qu'après en avoir reçu deux consulats consécutifs, contre toutes les lois, et surtout malgré le sénat et les grands, il n'avait point de honte, en faveur de ces gens superbes, de s'opposer à l'établissement des lois agraires, si nécessaires à la subsistance du pauvre peuple, et scellées par le sang de Tiberius.

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 19.

Et sur cela Carbo, ce tribun audacieux dont nous avons parlé, le somma en pleine assemblée de dire tout haut ce qu'il pensait de la manière dont on l'avait fait périr; et, par cette question captieuse, il prétendait le mettre dans la nécessité de ne lui pouvoir répondre sans se rendre odieux ou au peuple ou au sénat.

Mais Scipion sans s'étonner lui déclara que, s'il était vrai que Tiberius eût eu le dessein de se faire le tyran de sa patrie, il croyait sa mort juste. Tout le peuple qui adorait sa mémoire ayant temoigné par de grand cris son indignation : « A quoi bon tous ces cris? leur dit Scipion avec cet air de grandeur qui lui était si naturel, croyez-vous avec vos clameurs épouvanter un général que le bruit de tant d'armées ennemies n'a jamais ébranlé? » Caïus ne prit point de part à cette dispute; il gardait un morne silence : mais Fulvius Flaccus, homme violent et emporté, fit beaucoup de menaces à Scipion; et on trouva le lendemain cet illustre Romain mort dans son lit, avec des marques autour du col de la violence qu'on lui avait faite.

On ne savait à qui attribuer un si grand crime : les premiers soupçons tombèrent sur Flaccus, qui, la veille, l'avait menacé du ressentiment du peuple. D'autres prétendaient

qu'un coup si hardi venait d'une main plus proche : on en accusait Cornelie, la mère des Gracques ; et on publiait que Sempronia même, sa fille et femme de Scipion, pour se défaire de l'ennemi de sa maison, et d'un mari qui la méprisait, avait introduit la nuit les meurtriers dans sa chambre.

Le peuple, dans la crainte que Caïus ne fût trouvé complice de ce crime, ne souffrit point qu'on en informât : lui-même n'en fit aucune poursuite; et ce magistrat si sévère, celui qui affectait le titre de défenseur des lois, et la partie déclarée de tous ceux qui attentaient à la liberté publique, garda sur l'assassinat d'un si grand homme un silence odieux, qui fit justement soupçonner que lui ou les siens ne s'étaient pas crus assez innocens pour soutenir toute sorte d'éclaircissement.

Ce silence de Caïus, encore plus criminel que l'assassinat même, excita les plaintes publiques de toute la noblesse; et les plus honnêtes gens, même parmi le peuple, en tiraient de violens soupçons contre sa vertu. Pour éloigner le souvenir d'un crime si affreux, et pour occuper les esprits Caïus se servit de Q. Rubrius, son collègue, qu'il engagea à proposer de nouveaux projets. Ce tribun exhorta le peuple à rebâtir Carthage, que Scipion avait détruite, et à y en-

voyer une puissante colonie. Caïus appuya fortement cette proposition : et il n'oubliait rien dans toutes les assemblées pour déterminer le peuple à cette entreprise ; il vantait la fertilité du terroir, le voisinage de la mer, la sûreté et la commodité de son port ; et comme il crut que, dans cette conjoncture, son absence de Rome et celle de Fulvius Flaccus ne seraient pas inutiles pour faire tomber ces bruits injurieux à sa gloire [1], il en demanda et en obtint la commission, qui lui fut décernée par un décret public conjointement avec Flaccus, soupçonné comme lui du meurtre de Scipion.

Ils conduisirent en Afrique six mille familles de Rome, qu'ils mirent en possession de Carthage et de son territoire. Mais, pendant qu'il était occupé à en relever les murailles, ou pour mieux dire à abattre les trophées de Scipion, Drusus, qui n'agissait que par l'impression des conseils du sénat, se prévalut de son absence pour rendre Flaccus plus odieux ; il rappelait tous les indices qui le pouvaient faire soupçonner du meurtre de Scipion. C'était attaquer indirectement Caïus même, qui avait des liaisons si étroites avec ce sénateur. Drusus, dans tous ses discours, le représentait comme un

[1] *Vell. Paterc. lib.* I, *c.* 15, et *lib.* II, *c.* 15. *Plut. in* Gracchis. *App.* de Bell. civ. *lib.* I, *c.* 24.

homme violent, et comme un esprit séditieux, qui ne cherchait son élévation que dans les troubles de l'état. On l'accusa même d'avoir tenté de faire soulever les peuples d'Italie. On parlait de lui faire son procès : le crédit et la considération de Caïus, son protecteur, s'affaiblissaient pendant son absence; le peuple commençait à l'oublier, et donnait toute sa confiance à Drusus, dont la réputation était pure, et la conduite pleine de modération. Caïus, jugeant de la diminution de son crédit par le péril où se trouvait son ami, accourut en diligence à Rome pour ranimer sa faction : il quitta même en arrivant sa maison qui était au Mont-Palatin, et vint se loger auprès du marché, dans un quartier habité par un nombre infini de petit peuple. Il proposa ensuite de nouvelles lois qui allaient toutes à l'avilissement de l'autorité du sénat. Il devait les faire recevoir dans la première assemblée; mais comme il doutait du succès, et que son parti ne lui parut ni si nombreux, ni si plein de cette chaleur qu'il avait coutume de lui inspirer, il fit venir à Rome un grand nombre de ces peuples d'Italie, auxquels il avait procuré le droit de suffrage.

Le sénat, inquiet de cette foule d'étrangers qui remplissaient la ville, et qui semblaient

n'être venus que pour y donner la loi, se servit de l'autorité du consul Fannius pour ordonner à tous ceux qui n'étaient pas habitans de Rome d'en sortir incessamment. Caïus, pour ne pas laisser pénétrer la diminution de son crédit, quoique, depuis son retour d'Afrique, il se sentît moins autorisé, fit publier une ordonnance toute contraire; il invitait ces peuples à rester dans la ville; et il leur promettait le secours des lois et la protection du peuple contre le décret du consul.

Cependant il vit depuis traîner en prison, par les licteurs de Fannius, un de ces étrangers, son ami et son hôte, qu'on avait arrêté exprès pour lui faire cette insulte. Il vit sa disgrace, et le mauvais traitement qu'on lui faisait, sans s'y opposer, soit qu'il craignît d'exciter une guerre civile, ou que, sentant son crédit diminué depuis l'assassinat de Scipion, il ne voulût pas laisser apercevoir la faiblesse de son parti. Et il eut le chagrin de se voir encore abandonné par les chefs, au sujet d'une dispute qu'il eut avec les autres tribuns ses collègues, qui, avant ce différend, lui avaient été très attachés.

Les grands de Rome avaient fait faire des échafauds dans la place pour y voir plus commodément les spectacles et un combat de gla-

diateurs qu'on y devait donner; et les ouvriers en avaient encore construit un grand nombre d'autres pour leur compte, qu'ils avaient loués aux familles les plus riches et les plus accommodées. Caïus passant par la place et la voyant embarrassée de tous ces échafauds, ordonna qu'on les abattît afin que le peuple eût plus de place, et vît les jeux sans qu'il lui en coûtât rien. Les grands eurent recours à l'autorité de ses collègues, qui, par complaisance pour les premières maisons de Rome, ordonnèrent que les échafauds seraient conservés. Il n'est pas même bien certain si ces magistrats du peuple ne tiraient pas un profit particulier de ces échafauds qu'on louait aux particuliers. Caïus, qui ne pouvait souffrir d'opposition dans ce qu'il croyait juste, prit avec lui cette multitude d'ouvriers qui étaient à ses ordres, et la veille des jeux il fit abattre tous ces échafauds, et transporter tous les matériaux, en sorte que la place fut libre pour le lendemain. Le peuple admira sa fermeté et son courage; mais ses collègues, piqués qu'il voulût emporter toutes choses de hauteur, et jaloux d'ailleurs de cet empire qu'il avait acquis dans Rome, se détachèrent de ses intérêts. [632] Ils se joignirent secrètement à ses ennemis pour l'exclure du tribunat; et dans les *comices* suivans, où il

s'agissait pour Caïus d'un troisième tribunat, le peuple lui ayant donné le plus grand nombre de suffrages, on soupçonna ces tribuns à qui, par le droit de leur charge, il appartenait de les compter, d'avoir supprimé une partie des bulletins pour se venger de lui, et d'avoir fait un rapport infidèle du scrutin; et, par cette fraude, Caïus fut exclus du tribunat.

Le sénat ne le vit pas plus tôt réduit dans une condition privée, qu'il résolut de faire casser toutes ses lois; et il en remit le soin au consul Opimius, celui même qui, pendant sa préture, avait voulu impliquer Caïus dans la sédition de Fregelle. Ce consul, comme nous l'avons dit, était l'ennemi déclaré des Gracques, homme hautain, fier de sa naissance et de sa dignité, méprisant le peuple; et qui, sans s'arrêter aux formalités des lois, paraissait résolu de terminer ce grand différend par la mort même de Caïus.

Il commença par effacer lui-même le décret qui ordonnait le rétablissement de Carthage, et il convoqua une assemblée générale pour faire supprimer toutes les autres lois; et afin d'y être supérieur en forces, et soutenir son parti, il fit entrer dans la ville un corps de troupes de Candiots qui étaient à la solde de la république.

Il s'en fit comme une garde; il ne marchait plus qu'escorté de ces soldats étrangers, et environné de tous ces grands de Rome qui avaient tant d'intérêt à la suppression des lois des Gracques. Les grands étaient eux-mêmes toujours environnés d'une foule de domestiques et de cliens que l'usage attachait à leur suite et à leurs ordres.

Le consul, avec une telle escorte, insultait publiquement Caïus dans tous les lieux où il le rencontrait. Il lui disait des injures pour engager la querelle et afin qu'il lui donnât lieu de le charger et de le faire périr. Caïus, plus modéré, ou ne se trouvant pas le plus fort, dissimulait ces outrages; mais Flaccus, moins patient et irrité de l'insolence des grands, lui fit si bien voir qu'il allait perdre toute la gloire de ses deux tribunats, par une modération que ses ennemis traitaient de lâcheté, qu'il résolut à la fin d'opposer la force à la force.

Il appela auprès de lui les plus zélés plébéiens, et il fit entrer en même temps dans la ville un grand nombre de Latins, et d'autres habitans de l'Italie, déguisés en moissonneurs, comme des gens qui cherchaient du travail et de l'emploi. Rome entière était partagée entre ces deux partis : celui de Caïus paraissait le plus fort, parce qu'il était le plus nombreux, et qu'il dis-

posait de tout le peuple; mais on voyait dans l'autre le magistrat souverain, une autorité légitime, et même plus de conduite et des desseins mieux suivis.

Enfin le jour étant arrivé dans lequel on devait décider si les lois des Gracques subsisteraient, ou si elles seraient cassées, les deux partis se rendirent de grand matin au Capitole : le consul, suivant l'usage, commença par sacrifier aux dieux. On prétend qu'un de ses licteurs, appelé Quintus Antillius, s'étant ingéré de représenter à Caïus tous les malheurs qu'il allait causer à sa patrie, s'il s'obstinait à maintenir les lois dont il était auteur; et que Caïus ayant témoigné, par un geste chagrin et plein de mépris, qu'il n'écoutait pas volontiers les remontrances d'un si bas officier, cet huissier fut tué sur-le-champ par quelques plébéiens. D'autres historiens rapportent ce fait différemment; ils disent que ce licteur s'attira cette disgrace par son insolence; et que, portant les entrailles de la victime que le consul venait d'immoler, il s'écria tout haut en s'adressant à Flaccus et à ceux de son parti : «Faites place, mauvais citoyens que vous êtes.» On ajoute qu'à ces paroles injurieuses, il joignit une action, de la main, déshonnête et méprisante; et que ceux-ci, pour se venger de cette

insulte, le percèrent avec les poinçons de leurs tablettes, et le tuèrent sur-le-champ.

Le peuple parut ne pas approuver cette voie de fait; et Caïus, qui en prévit les suites, en fut encore plus fâché : il reprocha à ses partisans qu'ils avaient fourni à leurs ennemis le prétexte qu'ils cherchaient depuis long-temps de répandre du sang.

En effet le sénat s'assembla aussitôt, et il ordonna pour la mort d'un simple huissier, comme il aurait pu faire dans les plus grandes calamités de la république, « que les consuls eussent à pourvoir qu'il n'arrivât pas de dommage à l'état. » C'était par un décret aussi extraordinaire que les consuls recevaient du sénat le pouvoir le plus étendu; ils avaient droit, après cette ordonnance, de lever autant de troupes qu'ils jugeaient à propos; de réprimer, par toutes sortes de voies, les citoyens mutins; de faire la guerre aux ennemis; en un mot, ils étaient revêtus d'une autorité absolue, soit dans la ville, soit à l'armée.

Opimius, en vertu de ce décret, commanda à tous les sénateurs et aux chevaliers de prendre les armes avec ordre de se trouver le lendemain sur la place, chacun avec au moins deux esclaves armés. Flaccus, de son côté, tâcha de soulever la multitude et de faire prendre les armes

au peuple; mais il ne trouva dans les esprits qu'une grande consternation et beaucoup de découragement. Caïus, en se retirant, s'arrêta dans la place devant une statue de son père, qu'on y avait élevée; et, la regardant tristement et sans dire mot, on vit des larmes couler de ses yeux, comme prévoyant avec douleur tout le sang que sa querelle ferait répandre le lendemain. Ceux qui l'accompagnaient, émus de compassion, se disaient les uns aux autres qu'ils seraient bien lâches d'abandonner un si grand personnage, qui n'était en péril que pour leurs intérêts : la plupart passèrent la nuit à sa porte, plutôt pour lui marquer leur zèle et leur affection que dans l'espérance de lui être d'un grand secours. L. Flaccus employa ce temps à rassembler leurs partisans et les chefs du peuple : il vint à bout de faire prendre les armes à un assez grand nombre; et le jour ne parut pas plus tôt, qu'il s'empara du Mont-Aventin.

Caïus se disposa aussitôt à le suivre; mais il ne voulut point s'armer : ce n'était pas faute de courage, mais pour éviter d'en venir aux mains avec ses concitoyens. Il mit sa robe ordinaire, et il prit seulement dessous une courte épée pour se défendre s'il était attaqué. Comme il était près de sortir de sa maison, sa femme, tout en pleurs, accourut pour l'en empêcher. « Où

vas-tu, lui dit-elle, Caïus? en l'embrassant tendrement; quel est ton dessein? et pourquoi sors-tu si matin de ta maison? Peux-tu ignorer que les meurtriers qui ont fait périr ton frère te préparent le même sort, et que tu n'as pour défenseur qu'une vile populace qui t'abandonnera lâchement à la vue du moindre péril? Songe que Rome n'est plus ce qu'elle a été; la vertu en est bannie; tout s'y décide par violence. Et quelle confiance peux-tu prendre en l'autorité des lois, ni même en la justice des dieux, ces dieux aveugles ou impuissans qui ont souffert que Tiberius ait été assassiné? »

Caïus, pénétré de douleur et n'ayant pas la force de lui répondre, s'arracha d'entre ses bras, et fut joindre Flaccus qui s'était mis à la tête de son parti : il ne trouva dans cette foule du peuple qu'une multitude sans ordre, et plus d'animosité que de forces. Le sénat au contraire et tout le corps de la noblesse, suivis de leurs cliens et de leurs domestiques, formaient un parti redoutable. Caïus, ayant reconnu qu'il n'était pas en état de leur résister, obtint de Flaccus qu'on enverrait au consul un député pour lui demander la paix et le conjurer d'épargner le sang de ses concitoyens. On chargea de cet emploi le plus jeune des enfans de Flaccus, qui se présenta devant le consul un



caducée à la main, et qui proposa une réconciliation entre les deux partis.

Plusieurs sénateurs, des mieux intentionnés, étaient d'avis d'accepter cette proposition, et d'entrer en conférence avec les chefs du parti du peuple. Mais Opimius, jugeant de sa faiblesse par cette démarche, répondit au fils de Flaccus qu'il n'y avait point d'autre réconciliation à faire, sinon que ceux qui étaient criminels se soumissent au jugement du sénat et à la rigueur des lois. Il renvoya en même temps ce jeune enfant, auquel il défendit, avec dureté et sous de grièves menaces, de se présenter jamais devant lui, si son père et ses partisans ne se soumettaient à ce qu'il plairait au sénat d'ordonner de leur sort. Il mit en même temps la tête de Caïus à prix; et il promit de la payer au poids de l'or. Pour affaiblir son parti, et y jeter de la division, il proscrivit, à son de trompe, tous ses partisans, avec promesse cependant de pardonner à tous ceux qui l'abandonneraient sur-le-champ. Cette proscription eut tout l'effet que le consul en pouvait espérer. La plupart du petit peuple, qui s'était laissé entraîner à la suite de Flaccus, eut peur, s'écoula insensiblement et abandonna ses chefs : à peine resta-t-il quatre ou cinq mille hommes auprès d'eux. Caïus, ne se trouvant pas en état

de résister aux forces du parti contraire, peut-être aussi pour prévenir l'effusion du sang, voulait aller lui-même rendre compte au sénat de sa conduite. Mais ses partisans s'y opposèrent, dans la crainte de perdre leur chef : et on aima mieux renvoyer une seconde fois ce jeune enfant, fils de Flaccus, pour demander tout de nouveau la paix.

Opimius, sans vouloir l'entendre, le fit arrêter pour être revenu contre la défense qu'il lui en avait faite. Et sans donner le temps au peuple de se reconnaître, il marcha contre lui, et le fit charger par ses Candiots qui, à coups de traits, eurent bientôt dissipé la multitude. Pour lors, les sénateurs et les chevaliers, se jetant l'épée à la main dans la foule, en tuèrent un grand nombre ; on prétend qu'il y périt trois mille hommes du peuple. Flaccus, dans cette déroute, se cacha dans une vieille masure, où, ayant été trouvé, il y fut tué avec son fils aîné. Caïus se retira dans le temple de Diane, où il voulut se tuer. Mais Pomponius et Licinius, deux de ses amis, l'en empêchèrent et le forcèrent de s'enfuir. On prétend qu'avant de sortir de ce temple, il supplia la déesse que le peuple romain, qui avait abandonné si lâchement ses protecteurs, ne sortît jamais de la servitude. Il se mit ensuite à fuir, toujours accompagné de ses deux

fidèles amis et d'un esclave, appelé Philocrates. Ses ennemis le suivirent de près. Mais, comme il fut arrivé à un pont, Pomponius et Licinius, pour faciliter sa fuite, firent ferme les armes à la main, et arrêtèrent quelque temps ceux qui le poursuivaient et qui ne purent passer qu'après avoir tué ces deux généreux Romains.

Caïus eut le temps de gagner un petit bois consacré aux Furies. Mais comme il vit qu'il ne pouvait échapper à ses ennemis, qui avaient entouré ce bosquet, on dit qu'il se fit tuer par Philocrates, et que ce fidèle esclave se tua ensuite lui-même sur le corps de son maître. D'autres disent que Caïus ayant été atteint par ceux qui le poursuivaient, Philocrates, embrassant son maître, le couvrit de son corps, et qu'on ne le put frapper qu'après avoir tué ce fidèle domestique. On coupa la tête à Caïus, et ses assassins la mirent au bout d'une pique. Un certain Septimuleius, créature d'Opimius, l'enleva à ceux qui la portaient comme un trophée; et, ayant tiré secrètement la cervelle, il la remplit de plomb fondu pour la rendre plus pesante; et s'en fit payer par le consul dit-sept livres et demie d'or.

On en jeta le corps dans le Tibre avec ceux de Flaccus et de plus de trois mille citoyens qui étaient péris dans cette émeute. Le consul,

dont la haine implacable n'était point assouvie par tant de sang répandu, fit arrêter et ensuite mourir en prison tout ce qu'il put découvrir d'amis et de partisans des Gracques. Leurs biens furent confisqués; et on défendit aux veuves d'en porter le deuil. Licinia, femme de Caïus, fut même privée de son douaire; et Opimius, toujours acharné sur les malheureux restes de ce parti, étendit son inhumanité jusque sur ce jeune enfant qui lui était venu porter des paroles de paix; et il le fit mourir en prison[1].

Ce cruel magistrat après avoir répandu tant de sang, n'eut point de honte de faire construire un temple sous le titre de *Concorde*, comme si, par des soins pacifiques, il fût venu à bout de réunir ses concitoyens. Le peuple ne regardait ce temple qu'avec horreur, et comme un monument de son orgueil et de sa cruauté. Mais Opimius, sans s'embarrasser d'une animosité impuissante, ne songeait qu'à éteindre jusqu'au souvenir des lois des Gracques. Ce fut dans cette vue qu'un tribun du peuple, apparemment gagné par lui et les autres grands de Rome, représenta dans une assemblée qu'il trouvait des difficultés invincibles dans la recherche et le partage des terres; mais qu'il re-

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 26.

quérait pour les intérêts du peuple que chaque propriétaire de ces terres en payât une certaine redevance, proportionnée à la quantité qu'il en occupait; que les deniers qui proviendraient de ces rentes fussent distribués aux pauvres citoyens [1], à ceux surtout qui ne possédaient aucune portion de ces terres publiques. Il ajouta qu'au moyen de cette redevance il était d'avis que ceux qui occupaient ces terres en fussent reconnus légitimes propriétaires, sans qu'on les pût jamais inquiéter à l'avenir; et qu'il devait leur être permis de vendre dans la suite ces héritages, et d'en disposer quoique toujours sous l'obligation du cens qui aurait été réglé.

Le peuple, séduit par l'appât du cens et trompé par son tribun, reçut cette loi, qui fit tomber absolument celle des Gracques. Le citoyen riche, ne craignant plus aucune recherche, étendit sans scrupule les bornes de son domaine. Ce fut à qui achèterait le premier l'héritage d'un voisin pauvre. Toutes les terres passèrent entre les mains des grands; et le petit peuple retomba dans la misère que les deux Gracques avaient voulu prévenir.

On ne parla bientôt plus de ces cens et de

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 27.

ces rentes qui devaient tourner à son profit. Les riches et les grands de Rome supprimèrent comme de concert cette marque de la nature et de la servitude de ces terres. Un autre tribun, aussi infidèle à son parti que celui dont nous venons de parler, éluda insensiblement l'exécution de cette partie de la loi, sous prétexte que les grands payaient un assez grand tribut à la république, par les services qu'ils rendaient dans les magistratures dont ils étaient revêtus : et ce fut par cet enchaînement d'artifices joints à la force et à la violence que les plus puissans demeurèrent enfin en possession de ces terres publiques dont ils avaient fait leur proie et comme leur conquête particulière.

On en sera moins surpris si on considère que les plébéiens ne trouvaient plus de protection dans cette animosité des tribuns contre les patriciens et la noblesse. Ces deux factions, que la naissance tenait toujours opposées, s'étaient tournées en deux partis, de pauvres et de riches, de quelque ordre qu'ils fussent; et le pauvre citoyen, abandonné des riches plébéiens qui s'étaient joints au sénat, se voyait encore indignement trahi par ses propres magistrats, complices de l'usurpation de ces terres que le peuple réclamait inutilement. Il ne se

présentait plus, depuis la fin malheureuse des Gracques, aucun tribun assez désintéressé ou assez généreux pour oser prendre publiquement sa défense. L'avarice, l'intérêt particulier, le désir de s'élever par la faveur particulière des grands, avaient succédé au zèle du bien public : l'orgueil et le luxe tenaient lieu de ce noble désintéressement, et de cet amour pour la patrie à qui Rome devait sa grandeur et sa puissance.

Dans une corruption presque générale, l'affaire de Jugurtha fit sortir le peuple de l'abattement et de la consternation où l'avait jeté la perte des Gracques; et il saisit avec plaisir cette occasion de se venger du consul Opimius et de l'avarice sordide des premiers de la république.

Massinissa, ce fameux prince africain, illustre par l'amitié des deux Scipion, et si connu par son attachement inviolable au parti des Romains, avait été rétabli par leurs armes dans le royaume de Numidie, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus contre les Carthaginois. Il laissa en mourant ses états, avec la protection des Romains, à Micipsa, son successeur. Ce prince eut deux enfans : l'aîné s'appelait Adherbal, et le cadet Hiempsal. Il avait encore un neveu appelé Jugurtha, fils de

Manastabale, son frère, mort avant Massinissa: mais ce vieux prince l'avait laissé dans l'obscurité, et n'avait pas voulu le reconnaître pour son petit-fils, parce qu'il n'était pas né d'un mariage légitime.

Micipsa, le trouvant bien fait et de bonne mine, le tira de cette obscurité, et le fit élever avec les princes, ses enfans, quoiqu'il fût plus âgé qu'eux. Jugurtha, dit Salluste, répondit parfaitement aux intentions du roi son oncle, et aux instructions de ses maîtres. Aucun des jeunes seigneurs de son âge ne le surpassait, soit qu'il fallût tirer de l'arc, monter à cheval ou disputer le prix de la course. S'il allait à la chasse et qu'il rencontrât un lion, ou quelque autre bête farouche, il se jetait aussitôt à la tête des chasseurs pour lui donner le premier coup; et quand, après l'avoir tué, il en recevait des louanges, soit orgueil ou modestie, il méprisait ces sortes de victoires comme fort au-dessous, disait-il, de ce qu'on devait attendre du courage et de la valeur d'un prince.

Le roi de Numidie se sut d'abord bon gré de ce succès de ses soins; et il regardait avec plaisir le jeune Jugurtha comme l'ornement de sa cour. Mais on ne fut pas long-temps sans démêler dans ce prince une ambition démesurée, et conduite par un esprit adroit, insinuant,

fourbe et artificieux. La joie de Micipsa se changea en crainte, surtout en considérant son âge avancé et la jeunesse de ses enfans; et il s'aperçut avec douleur qu'il avait élevé dans sa maison un ennemi secret, et qui en serait peut-être le destructeur. [633] Pour se tirer de cette inquiétude, il résolut de l'envoyer à la guerre, dans l'espérance que le sort des armes pourrait l'en défaire. Il le mit à la tête d'un corps de troupes qu'il envoyait à Scipion Emilien qui assiégeait alors Numance, en Espagne.

Mais Jugurtha sut tirer différens avantages d'un projet qui n'avait été formé que pour le perdre. Il commença par gagner et par s'attacher le soldat et l'officier qui étaient à ses ordres, par des caresses, des présens, et surtout par des actions d'une valeur surprenante. Les Romains même, si bons juges de cette sorte de mérite, convenaient qu'on ne pouvait pas voir un jeune prince plus courageux, et même plus entendu à son âge dans le métier de la guerre. Cette estime générale lui acquit un grand nombre d'amis; et, parmi eux, il forma des liaisons étroites avec les officiers qui lui parurent avoir le plus de crédit dans le sénat et à Rome. L'habile Africain, qui prévoyait combien le crédit de ces premiers officiers pouvait lui être utile pour son élévation, n'oublia rien pour les mettre

dans ses intérêts. Il les gagna à force de présens; et ces hommes intéressés, pour en tirer de nouveaux, excitaient son ambition. Ils lui insinuaient que, sans s'arrêter à l'ordre de la naissance, il devait après la mort de Micipsa prétendre ouvertement à sa couronne; et que, pourvu qu'il ne manquât pas d'argent, il ne manquerait pas d'amis et de puissans protecteurs dans le sénat, où la plupart des suffrages étaient pour ainsi dire à vendre.

Scipion, instruit de ces cabales, et fâché qu'on corrompît l'esprit de ce jeune prince par des maximes si pernicieuses, le prit en particulier, et l'avertit avec bonté de ne rechercher jamais l'amitié des Romains que par des voies d'honneur et par des actions dignes de son courage et de sa naissance. Il ajouta, pour lui laisser voir qu'il n'ignorait rien de ses desseins les plus secrets, qu'il était toujours dangereux de prétendre acheter de quelques particuliers ce qui appartenait au public; qu'avec autant de valeur qu'il en avait fait paraître, il ne pouvait manquer de couronne; mais que si, par un désir précipité de dominer, il employait d'indignes moyens, il l'avertissait en ami qu'il perdrait même l'argent qu'il emploirait à corrompre les suffrages, et qu'à la fin il se perdrait lui-même. Jugurtha, dont l'esprit souple

et adroit prenait aisément toutes sortes de formes, feignit d'être touché de ces remontrances. Il promit à Scipion d'en profiter ; et, après la fin de la campagne, il prit congé de ce général, qui écrivit en sa faveur au roi de Numidie, qu'il était très-content de ses services, et qu'on ne pouvait montrer plus de courage et de conduite qu'il en avait fait paraître dans toutes les occasions où il avait combattu.

Jugurtha, de retour en Numidie avec tout l'éclat que lui donnait la réputation qu'il avait acquise à l'armée, et l'amitié des Romains, commence à jeter les fondemens de son élévation. Il se fait de nouveaux amis ; il achète des créatures, gagne une partie des ministres, intimide les autres ; et, à force de cabales, il vient à bout de faire insinuer au vieux roi qu'il le doit adopter, afin de donner à ses deux enfans comme un troisième frère qui leur servît de tuteur et de régent à l'état. Le faible vieillard, dont l'esprit était diminué par le nombre des années, l'adopta publiquement. Il se flattait par un si grand bienfait d'avoir gagné celui qu'il n'avait pu perdre. Mais [634] il ne fut pas plus tôt expiré que Jugurtha fit bien voir que la politique ne compte point la reconnaissance au nombre des vertus. L'ambition et son intérêt lui firent tourner contre la maison de Mi-

cipsa cette puissance dont il ne l'avait revêtu que pour en être le protecteur. On avait partagé la Numidie en trois principautés ; et on voyait dans le même royaume, et pour ainsi dire sur le même trône, trois souverains indépendans les uns des autres, quoique tous trois également dans la dépendance et sous la protection des Romains. Jugurtha, qui aspirait à se voir seul maître de la Numidie, résolut de faire périr les deux jeunes princes [635]. Il dresse d'abord des embûches au cadet, qu'il fait poignarder dans son lit; et ce fut la première victime qu'il immola à son ambition.

L'aîné, épouvanté d'un pareil attentat, se sauve avec précipitation dans la province qui faisait son partage ; et quoiqu'il fût peu guerrier, il arme aussitôt tant pour se défendre des entreprises de Jugurtha que pour venger la mort de son frère. Jugurtha de son côté fait des levées de troupes; toute la nation se partage; tout prend parti dans cette guerre civile. Le plus grand nombre des seigneurs numides se déclare pour Adherbal; mais les meilleurs soldats et les principaux officiers s'attachent à Jugurtha. On en vient bientôt aux mains; Adherbal est défait, et la plupart de ses troupes, après la déroute, passent sous les enseignes de son ennemi. Les places les plus fortes ouvrent

leurs portes au victorieux. Adherbal, pour sauver sa vie, est obligé de se déguiser; et ce prince, après avoir erré quelque temps dans ses propres états comme un malheureux proscrit, se sauve enfin sur les terres de la république, d'où il se rend à Rome pour implorer la protection du sénat.

La présence de ce jeune prince, dépouillé de ses états, et la mort de son frère, assassiné par les ordres de l'usurpateur, excitèrent une indignation générale, tant dans le sénat que parmi le peuple. On ne parlait à Rome que de la nécessité de faire passer incessamment une armée en Afrique pour punir Jugurtha. Ce prince, qui avait ses émissaires à Rome, et qui redoutait la puissance et le ressentiment de la république, dépêcha aussitôt des ambassadeurs pour y justifier sa conduite. Il les chargea de riches présens, de sommes immenses, avec ordre de lui acquérir des amis, et d'acheter pour ainsi dire quiconque serait à vendre. Les ambassadeurs numides ne furent pas plus tôt arrivés à Rome, qu'ils répandirent de l'argent de tous côtés. Peu de sénateurs leur résistèrent; la plupart des grands, gagnés secrètement, en gagnèrent d'autres. La corruption devint générale; ces envoyés trouvèrent dans l'avarice de la noblesse un asile assuré pour leur maître;

et toutes les délibérations du sénat se terminèrent à nommer dix commissaires, qui eurent ordre de se rendre en Afrique pour prendre connaissance de ce qui s'y était passé, et pour faire, s'ils le jugeaient à propos, un nouveau partage de l'empire de Micipsa, entre Jugurtha et Adherbal.

Le chef de cette commission fut Opimius, qui s'était acquis beaucoup de considération dans le sénat et parmi les grands de Rome depuis la mort de Caïus et la ruine de son parti. Il ne fut pas plus tôt arrivé en Afrique avec ses collègues que Jugurtha, qui comptait bien plus sur son argent que sur la justice de sa cause, entreprit de le gagner par des présens magnifiques. Ce magistrat, aussi avare que cruel, lui vendit sa foi et son honneur; ses collègues ne furent pas plus incorruptibles. Quand le marché fut fait, Jugurtha fut trouvé innocent; on fit passer Hiempsal pour l'agresseur; et sa mort fut représentée comme une suite de sa témérité. Le partage des états de Micipsa se fit ensuite sur le plan même que proposa Jugurtha; et les commissaires, à la honte du nom romain, lui adjugèrent les plus fortes places et les plus riches provinces, qui servirent également de récompense à son crime et à sa corruption.

Ce prince ambitieux, après le départ des

commissaires, n'ayant plus rien à craindre du côté de Rome, résolut d'envahir à force ouverte les états d'Adherbal. Mais comme il avait intérêt de mettre toujours quelque apparence de justice de son côté, il se contenta d'abord de faire des courses sur la frontière pour tâcher d'exciter le ressentiment d'Adherbal, dans la vue que ces insultes l'engageraient à user de représailles, d'où il pourrait prendre occasion de pousser la guerre avec vigueur et même de la justifier à Rome s'il en était besoin.

Adherbal, qui se connaissait inférieur en forces et même en capacité dans le métier de la guerre, aima mieux dissimuler de petites injures que de s'attirer une guerre ouverte et déclarée [640]. Jugurtha, après l'avoir harcelé quelque temps sans le pouvoir engager à prendre les armes, méprise enfin sa faiblesse; et sans chercher davantage le secours des prétextes, il entre dans ses états à la tête d'une puissante armée, assiége et prend les principales places, et se rend maître de la plupart des provinces.

Après cela, il ne restait d'autre parti à Adherbal que celui d'abandonner une seconde fois ses états, ou il fallait, malgré l'inégalité des forces, se résoudre à les défendre généreusement les armes à la main. Ce jeune prince,

par le conseil de ses ministres, se détermine à opposer la force à la violence. Il assemble ses troupes, fait de nouvelles levées, et met enfin une armée sur pied, mais plus considérable par le nombre que par le courage. Il marche ensuite à l'ennemi pour s'opposer aux progrès de ses armes.

Jugurtha, qui avait ses desseins, laisse camper Adherbal sans l'inquiéter. Il feint même de se défier de ses propres forces pour augmenter sa confiance. Les premiers jours se passent sans combattre; mais à la faveur des ténèbres d'une nuit obscure, Jugurtha s'approche sans bruit du camp d'Adherbal, l'attaque de tous côtés, emporte les retranchemens, et taille en pièces tout ce qui lui fait résistance. Il cherche de tous côtés Adherbal, qu'il voulait faire périr pour terminer tout d'un coup la guerre. Mais ce prince fut assez heureux, dans sa disgrace, pour échapper à la fureur de son ennemi. Il ne vit pas plus tôt son camp forcé, qu'il se jeta dans Cirthe, capitale de ses états, où il s'enferma avec les débris de son armée, d'où il dépêcha des ambassadeurs à Rome pour implorer de nouveau le secours de la republique.

Jugurtha, qui regardait sa mort comme le premier fruit de sa victoire, le suit, arrive devant Cirthe avec toute son armée, investit la

place, la serre de près, et jure de ne pas partir du pied de ses murailles qu'il ne se soit rendu maître et de la ville et de la personne d'Adherbal. Ce malheureux prince, qui se voit à la veille de tomber entre les mains d'un ennemi inexorable, dépêche courriers sur courriers à Rome. Le sénat, obsédé par les partisans de Jugurtha, semble douter du rapport des ambassadeurs, et se contente d'envoyer en Afrique trois jeunes Romains pour reconnaître ce qui s'y passe; et en cas de guerre, ordonne aux deux princes numides de mettre les armes bas. Jugurtha, à leur arrivée, les amuse d'abord par des ambassades continuelles, les séduit ensuite, et les corrompt par des sommes considérables déguisées sous le titre de présens. Ses agens, dans l'audience qu'on leur donna, soutinrent qu'Adherbal avait attaqué à force ouverte et même par des voies indignes et détournées la vie de leur maître, qui n'avait pris les armes que par la nécessité d'une juste défense. Les envoyés, gagnés par ces raisons que l'argent du Numide fit trouver justes, s'en retournèrent à Rome pendant que Jugurtha poussait le siége avec une nouvelle ardeur.

Adherbal, réduit à l'extrémité, écrit de nouveau au sénat; et il conjure les Romains, par les services de Massinissa, son aïeul, de lui

sauver au moins la vie. « Disposez, comme il vous plaira, du royaume de Numidie, leur dit ce faible prince dans sa lettre; mais ne permettez pas que je tombe dans les mains d'un tyran, et du meurtrier de ma maison. »

Les plus honnêtes gens du sénat, et ceux qui n'avaient point été corrompus par l'argent de Jugurtha, voulaient qu'on ne différât pas davantage à faire passer une armée en Afrique pour faire lever le siége de Cirthe et pour punir Jugurtha de n'avoir pas déféré aux premiers ordres qu'on lui avait envoyés; mais ses partisans empêchèrent par leurs brigues que cet avis ne passât, sous prétexte que cet armement engagerait à une dépense inutile. Ils proposèrent seulement d'envoyer en Afrique de nouveaux commissaires pour régler les différens des deux rois; et ce dernier avis l'emporta sur l'honneur et la gloire de la république. Æmilius Scaurus fut mis à la tête de cette commission; il était *prince* du sénat, c'est-à-dire celui que le censeur, lisant publiquement la liste des sénateurs, avait nommé le premier; ce qui dépendait du choix de ce magistrat des mœurs. On ne déférait ordinairement ce titre honorable qu'à un ancien sénateur qui eût déjà été honoré du consulat ou de la censure; et il jouissait toute sa vie de cette prérogative.

Scaurus, illustre par sa naissance, et habile magistrat, mais également ambitieux et avare, avait jusque alors caché ses défauts sous l'apparence des vertus contraires. Quoique l'avarice fût sa passion dominante, il avait su refuser l'or des agens de Jugurtha parce qu'ils le distribuaient trop publiquement. Cette conduite adroite, son âge, sa dignité, ses services, le firent nommer pour chef de cette commission. Il passa aussitôt en Afrique avec ses collègues, et débarqua à Utique, d'où il fit signifier à Jugurtha sa commission et les ordres du sénat de lever incessamment le siége de devant Cirthe.

Jugurtha laisse ses troupes au siége, et vient trouver les commissaires. Il proteste que rien ne lui est plus sacré que les ordres du sénat; mais il représente en même temps qu'Adherbal l'a voulu faire périr; qu'il est venu l'attaquer à la tête d'une armée; que pour lui il n'a pris les armes que pour défendre sa vie et ses états; que les Romains sont trop justes pour lui interdire ce que le droit naturel permet à tous les hommes, et pour lui lier les mains quand on l'attaque. Ce fut avec de pareils discours, ou plutôt avec des sommes considérables, mais répandues secrètement, que le perfide Africain sut éluder l'effet de cette commission. Scaurus et ses collègues n'eurent point de honte de s'en

retourner à Rome sans avoir rien obtenu en faveur d'Adherbal. Le Numide, débarrassé du seul obstacle qu'il redoutait, retourne au siége, le presse, et réduit enfin Adherbal, encore plus par la faim que par la force, à se remettre entre ses mains. Ce malheureux prince n'exigea, pour toute condition, que d'avoir la vie sauve; et du reste, il s'en remit au jugement du sénat. Jugurtha promit tout. Il fut reçu ensuite dans la place; mais il ne s'en vit pas plus tôt le maître, qu'il fit tailler en pièces les soldats numides de la garnison. Il épargna seulement les Italiens, apparemment par respect pour la république; à l'égard d'Adherbal, il le fit mourir dans les plus cruels tourmens [641]. Ce nouvel assassinat su à Rome, et la prévarication honteuse des commissaires, excitèrent une indignation générale [1]. Le peuple surtout criait hautement dans ses assemblées qu'on avait vendu à ce barbare le sang de son frère [2]. Le sénat, craignant qu'à la fin l'impunité ne soulevât le peuple, ordonna, malgré les partisans de Jugurtha, que L. Bestia Calpurnius, qui était alors consul, passerait en Afrique à la tête d'une armée pour faire obéir Jugurtha. Calpurnius avait de la valeur et beaucoup d'ex-

[1] *L. Florus, lib.* III, *c.* I. — [2] *Orosius, lib.* V, *c.* 15.

périence ; mais ces grandes qualités étaient effacées par une sordide avarice; il semblait qu'il ne fît la guerre que comme un métier, et seulement pour gagner de l'argent. Il regarda l'expédition d'Afrique comme une riche moisson; et aucun des moyens de pouvoir s'enrichir ne lui parut honteux.

Mais, comme il n'ignorait pas qu'il avait affaire au peuple romain et à des tribuns qui pourraient un jour lui demander un compte sévère de sa conduite, il eut l'adresse d'engager dans cette expédition Scaurus et quelques sénateurs des plus considérables. Il les demanda pour ses lieutenans sous prétexte d'avoir besoin de personnages aussi consommés dans l'art de la guerre; mais dans le fond il n'avait en vue que de les associer à ses brigandages et de se mettre à couvert sous leur nom et par leur crédit, de toute recherche.

Cependant ce ne fut pas sans beaucoup de surprise et d'inquiétude que Jugurtha apprit des nouvelles de cet armement. Il s'était toujours flatté que le meurtre d'Adherbal ne lui coûterait que de l'argent. Il envoya aussitôt, à Rome, son fils comme un gage de sa fidélité et de sa soumission; et il le fit accompagner par deux ambassadeurs chargés d'une partie de ses trésors, dont ils avaient ordre de lui acheter

encore de nouveaux protecteurs. Mais les crimes de Jugurtha avaient fait trop d'éclat pour que le sénat pût les dissimuler davantage. Au milieu d'une corruption aussi générale, et telle que nous venons de la représenter, on voyait encore de la dignité en ce qui regardait les affaires publiques. On ne pouvait plus même prendre son parti ouvertement sans se déshonorer: aussi, d'un commun avis, il fut ordonné à son fils et à ses ambassadeurs de sortir de l'Italie en dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour remettre le royaume de Numidie et la personne même de Jugurtha, en la disposition de la république. Ce décret leur fut signifié; et ils furent obligés de s'en retourner sans avoir pu entrer dans Rome.

Sitôt que les levées furent prêtes, Calpurnius les fit embarquer à Rhège. Elles passèrent d'Italie en Sicile et de Sicile en Afrique. Le consul n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il attaqua vivement les états de Jugurtha. Ses troupes se répandent dans le pays, mettent tout à feu et à sang. Il forme ensuite des siéges, prend des villes et fait des prisonniers. Pour soutenir sa réputation, ou peut-être pour se faire acheter plus chèrement du roi de Numidie, il pousse la guerre avec vigueur et répand la terreur de ses armes de tous côtés. Le Numide, redoutant les

suites de cette guerre, a recours à ses armes ordinaires. Il fait couler des sommes considérables jusque dans la tente du général romain. Des émissaires secrets font le marché; Scaurus entre dans cette honteuse négociation, et partage avec Calpurnius l'argent de Jugurtha. Pour éblouir le public, on fait un traité solennel : le roi de Numidie se soumet en apparence aux ordres du sénat; il livre ses places, ses chevaux, ses éléphans et des sommes considérables d'argent. Il paraît s'abandonner lui-même à la discrétion des Romains, vient au camp sans gardes, et sans aucune marque de sa dignité : mais il avait pris la précaution de se faire donner des otages [1]; et après que le général des Romains se fut retiré de ses états, il rentra dans ses places. On lui renvoya, pour de l'argent, jusqu'à ses chevaux et ses éléphans; et à la faveur de cette fausse paix, il jouit paisiblement du fruit de son crime et de l'assassinat d'Adherbal. [642] On apprit à Rome avec autant de honte que de douleur cette nouvelle prostitution : tout le monde se plaignait que la majesté du peuple romain avait été violée. Memmius, un des tribuns du peuple, en prit occasion de se déchaîner contre le sénat. « L'in-

[1] *Tit. Liv. ep.* 64.

tégrité, dit-il, a disparu dans cet ordre : on n'y trouve plus de justice; l'argent est le tyran de Rome; et le peuple n'a que trop éprouvé que les grands et la noblesse n'ont point d'autre divinité. Ils trafiquent publiquement de leur foi et de leur honneur. La gloire et les intérêts de l'état sont tombés en commerce. On a trahi la majesté de l'empire; on a vendu la république dans l'armée et dans Rome même. Opimius, l'assassin de Caïus, le meurtrier de trois mille de ses concitoyens, ce tyran de sa patrie, les mains encore souillées du sang du peuple et de ses tribuns, les a remplies de l'or et de l'argent du perfide Jugurtha. Calpurnius et Scaurus ne sont peut-être pas plus innocens. On nous dit que le Numide s'est rendu à la république; qu'il a livré ses places, ses troupes et ses éléphans; éclaircissez cette vérité; faites venir à Rome Jugurtha. S'il est vrai qu'il se soit rendu de bonne foi, il obéira à vos ordres; et s'il n'y obéit pas, vous jugerez aisément que ce qu'on appelle un traité, n'est qu'une collusion de ce prince artificieux avec nos généraux; traité qui n'aura produit pour lui que l'impunité de ses crimes, des richesses honteuses pour ceux qui étaient chargés des ordres du sénat, et un déshonneur éternel pour la république. »

Ce discours réveille toute l'animosité publique.

Opimius est cité devant l'assemblée du peuple. On lui fait son procès; il est banni de Rome par un décret solennel. Le souvenir de ses cruautés, dit Velleïus Paterculus, fit qu'il n'y eut pas un plébéien qui eût pitié de sa disgrace; et il fut obligé, ajoute Plutarque, de passer sa vieillesse dans le déshonneur et dans la honte que lui avaient attirés son avarice et sa corruption.

Cassius, qui était alors préteur, en vertu du même décret du peuple, passa en Afrique pour amener Jugurtha à Rome. Il lui donna pour sa sûreté la foi publique. Mais ce prince avait encore plus de confiance en son argent; et il ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il gagna, par de riches présens, un tribun du peuple, appelé Bebius; il se présenta ensuite devant l'assemblée. Memmius lui reprocha son ingratitude pour la maison de Micipsa, son ambition excessive, sa cruauté, le meurtre de ses deux frères adoptifs, sa désobéissance pour les ordres du sénat et son intelligence secrète avec ceux qui en étaient chargés, encore plus criminelle et plus odieuse à la république.

Le tribun ajouta qu'encore que le peuple n'ignorât pas le nom de ses complices, et le prix de leur prostitution, il voulait cependant en être instruit par sa bouche; qu'il peut tout espérer de la foi et de la clémence des Romains

s'il dit la vérité; mais que s'il la cache ou la déguise, il se perd sans ressource; et là-dessus il le somme de répondre article par article aux différens chefs d'accusation qu'il avait encore moins préparés contre lui que contre les sénateurs et les commissaires qui s'étaient laissé séduire par son argent.

Mais Bebius, venant au secours de Jugurtha, lui défendit de répondre sans en alléguer aucune raison. Tout le monde est surpris de l'impudence de ce tribun. Cependant il persiste obstinément dans son opposition; et le peuple, trahi par un de ses magistrats, voit rompre l'assemblée sans éclaircissement. Justement irrité de cette collusion et de l'opposition de Bebius, il la regarde comme l'effet d'une nouvelle corruption; et on ne parle pas moins que d'arrêter le roi de Numidie et de donner sa couronne à un autre petit-fils de Massinissa, qui, redoutant la cruauté de Jugurtha, s'était réfugié à Rome depuis la mort d'Adherbal.

Jugurtha, alarmé de ces bruits, trouve des assassins qui le défont de ce rival. Mais l'un de ces meurtriers ayant été arrêté, le perfide Africain, convaincu d'une action si noire par la déposition de cet assassin, et peut-être n'ayant plus assez d'argent pour être innocent, reçoit ordre du sénat de sortir incessamment

de Rome. Il partit aussitôt, apparemment dans la crainte d'être arrêté. On dit qu'étant hors des portes de Rome, il s'écria en la regardant : « O ville vénale! tu serais bientôt esclave, s'il se trouvait marchand assez riche pour t'acheter. »

Comme ce prince était venu à Rome sur la foi publique, on le laissa retourner paisiblement dans ses états [643]. Mais il fut bientôt suivi par le consul Albinus, qui avait ordre de lui faire la guerre sans relâche s'il ne remettait sa personne et son royaume au pouvoir du peuple romain. Albinus étant arrivé en Afrique, commença à faire la guerre avec succès ; et il eût bien souhaité de la pouvoir finir avant que son consulat fût expiré. Jugurtha, au contraire, qui n'avait d'espérance que dans le changement des généraux, et qui attendait tout du bénéfice du temps, ne songeait qu'à amuser le consul et à tirer les choses en longueur.

Tantôt il promettait de se rendre; une autrefois il témoignait qu'il quitterait la vie plutôt que la couronne. On le voyait fuir devant les Romains, et peu de jours après, il venait les attaquer jusque dans leur camp. Il y faisait passer ensuite des courriers et des négociateurs; c'étaient tous les jours de nouvelles propositions. Le consul, embarrassé dans cet abîme de négociations dont il ne voyait point

le fond, ne faisait pour ainsi dire ni la guerre ni la paix. Et le temps des comices étant venu, il fut obligé de quitter l'Afrique et de se rendre à Rome pour présider à l'élection de nouveaux consuls; et il partit après avoir donné le commandement de l'armée à Aulus, son lieutenant et son frère.

C'était tout ce que Jugurtha pouvait souhaiter de plus avantageux. On lui laissait à combattre un capitaine sans valeur et sans science militaire, et qui n'avait pour toute considération que la qualité de frère du général. Beaucoup de présomption lui cachait son incapacité, et une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

Au milieu de l'hiver, il tira ses troupes de leurs quartiers pour assiéger Suthul, une des plus fortes places de la Numidie, où Jugurtha tenait une partie de ses trésors. C'était le leurre qui l'y attirait; mais la proie était enfermée dans un château situé sur la croupe d'une montagne, et environné de marais que les pluies et les neiges fondues avaient rendus impraticables.

Aulus, aveuglé par son avarice, ne laisse pas d'en former le siége. Jugurtha, ravi qu'il se fût attaché à une entreprise aussi difficile, lui fait faire différentes propositions comme s'il eût redouté le succès de ses armes. Pour entretenir

sa présomption, il lui envoyait de temps en temps des députés qui lui demandaient la paix avec des termes aussi soumis que s'il eût déjà été maître de toute la Numidie. Il ne laissa pas de faire avancer son armée comme s'il eût voulu tenter de jeter du secours dans la place; mais il avait donné ordre à ses officiers d'affecter une contenance mal assurée.

Aulus, qui se flattait d'avoir répandu la terreur parmi les Numides, marche à eux comme à une victoire certaine. Jugurtha, pour entretenir son erreur et sa confiance, feint de prendre la fuite. Ses troupes s'éloignent avec précipitation. Le général romain les poursuit avec ardeur; et tout ce qu'il craint, c'est que Jugurtha ne lui échappe. Mais l'habile Numide, qui connaissait le pays, l'attire et le conduit insensiblement dans des défilés dont il avait fait occuper les avenues; et Aulus se trouve pris et vaincu pour ainsi dire avant que d'avoir vu l'ennemi.

L'incertitude et la terreur se répandent dans ses troupes. Les Numides chargent les Romains en tête et en queue; on fait tomber sur eux une grêle de flèches. Les uns sont tués; d'autres cherchent une issue et le moyen de s'enfuir. Mais de quelque côté qu'ils tournent ils rencontrent l'ennemi et la mort. Enfin le général romain, avec ses principaux officiers, gagne

le sommet d'une montagne où Jugurtha, qui savait bien qu'il ne pouvait lui échapper, le laisse passer la nuit. Le jour découvre sa disgrace dans toute son étendue. Il voit une partie de ses troupes taillées en pièces, et l'autre assiégée par un ennemi maître du pays et victorieux; il fallut entrer en composition. Jugurtha feint de ne vouloir pas se servir de tous ses avantages. Il donne la vie et la liberté aux Romains; mais à condition qu'ils passeront sous le joug : cérémonie ignominieuse, par laquelle les vainqueurs semblaient attacher une honte éternelle à la disgrace des vaincus. Il exige encore du général et des principaux officiers une promesse solennelle que les Romains ne le troubleraient jamais dans la possession du Royaume du Numidie. Aulus, aussi lâche que présomptueux, souscrit à tout; et on voit un Romain craindre plus la mort que la perte de son honneur.

Le sénat n'eut pas plustôt appris un traité si honteux qu'il le cassa. On rappela Aulus, et Metellus, désigné consul, fut chargé de la guerre de Numidie. C'était un sénateur des premières familles de Rome, grand capitaine, homme de bien, d'une vertu et d'une probité reconnues, qui, quoique d'un parti opposé à celui du peuple, lui

était aussi agréable qu'aux nobles mêmes, dont il était l'ornement et le plus ferme soutien.

Les Romains, faisant réflexion sur ses grandes qualités, et particulièrement sur ce qu'il était incorruptible, ne doutèrent plus de la défaite de Jugurtha, qui ne s'était soutenu jusque alors que par ses artifices et l'avarice des chefs qu'on lui avait opposés. [644] Metellus assemble ses troupes, fait de nouvelles levées, des magasins de vivres, d'armes et de munitions, et il part pour la Numidie, accompagné de Caïus Marius, que le peuple lui avait donné pour un de ses lieutenans.

Marius était né dans un village proche d'Arpinum, de parens pauvres et qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Il avait été élevé dans les travaux rustiques; et ses mœurs étaient aussi féroces que son visage était affreux. C'était un homme d'une grande taille, d'une force de corps extraordinaire, courageux, et soldat avant que d'avoir porté les armes. Il entra de bonne heure dans les armées; et il s'y distingua par des actions d'une rare valeur, et surtout par une pratique exacte de la discipline militaire. Il cherchait dans toutes les occasions des périls dignes de son courage; et les plus longues marches et toutes les fatigues de la guerre

ne coûtaient rien à un homme élevé durement. On remarqua toujours dans sa conduite un extrême éloignement des voluptés; et, depuis son élévation, il ne parut sensible qu'à l'ambition et à la vengeance : passions qui coûtèrent tant de sang à la république. Il passa par tous les degrés de la milice ; et ces différens grades furent toujours la récompense d'autant d'actions où il s'était signalé. Quand il demanda au peuple la charge de tribun dans une légion, la plupart de ses concitoyens ne connaissaient pas son visage; mais son nom n'était ignoré de personne; et, à la faveur d'une réputation si bien établie, il emporta cet emploi sur plusieurs patriciens qu'il avait pour compétiteurs. Metellus, si bon juge de la valeur, le poussa depuis aux premières charges de l'armée; et il parvint par sa protection jusqu'à la dignité de tribun du peuple. Ce fut dans cette place qu'il commença à découvrir son ambition, et la haine violente qu'il portait au parti de la noblesse. Il déclamait incessamment contre le luxe des sénateurs; et, quoiqu'il ne fût pas éloquent, il ne cessait de représenter au peuple, avec une voix forte et tonnante, combien il lui devait être honteux de n'oser confier le commandement des armées et les principales dignités de l'état qu'à des nobles; que ces hommes avares et ambitieux se les

étaient comme appropriées; qu'à la faveur de leur crédit ils se les remettaient de main en main; et que, pendant qu'ils en étaient revêtus, ils y exerçaient impunément toute sorte de brigandages.

Marius, pour déconcerter leurs brigues et leurs liaisons, proposa une nouvelle loi et une nouvelle manière de donner les suffrages dans les élections des magistrats curules. Cotta, qui était alors consul et qui pénétra ses vues, s'opposa à la publication de la loi; et le nouveau tribun fut même cité au sénat pour y rendre compte de sa conduite. Marius s'y présenta; et au lieu de se déconcerter, comme aurait pu faire un homme de si basse naissance et nouveau dans les affaires, il menaça fièrement le consul de le faire arrêter s'il ne levait son opposition. Il se tourna ensuite du côté de Metellus, qui jusqu'alors lui avait servi de patron comme s'il eût voulu l'engager à se déclarer en sa faveur. Mais Metellus, ayant désapprouvé publiquement sa conduite, Marius, sans égard pour un sénateur à qui il devait sa fortune, commanda sur-le-champ à ses officiers de l'arrêter: et il aurait été conduit en prison avec Cotta, si ce consul n'avait levé son opposition. Marius à l'issue du sénat retourna à l'assemblée du peuple où il fit confirmer sa loi. Le peuple, charmé de sa

fermeté, lui donna de grandes louanges ; et il le nomma depuis pour aller en Numidie, en qualité de lieutenant de Metellus. Ce général, qui préférait l'intérêt de sa patrie à un ressentiment particulier, s'en servit avec la confiance que méritaient sa valeur et sa capacité. Cette confiance ne fut point trompée ; et Marius fut considéré dans la suite comme le plus sûr instrument de ses victoires [1]. Metellus, arrivé en Afrique, s'appliqua d'abord à rétablir la discipline militaire dans les troupes qu'Aulus lui remit ; il marcha ensuite contre Jugurtha ; gagna deux batailles contre ce prince ; lui enleva ses principales places [2] ; et, après l'avoir poursuivi de province en province, il le poussa jusqu'à l'extrémité de ses états. Jugurtha, n'ayant plus ni forces à opposer à la puissance de Metellus, ni place où il pût se réfugier, demanda à traiter, et offrit de se soumettre à toutes les conditions qu'il plairait au général des Romains de lui prescrire. Metellus lui ordonna d'abord de payer 200,000 livres [3] d'argent pour les frais de la guerre ; de lui livrer tous ses élé-

[1] *Val. Max. lib.* II, *c.* 7. *art.* 2. *Front. Stratag. lib.* IV, *c.* 1, *art.* 2. *Florus, lib.* III, *c.* 1. — [2] *Oros. lib.* V, *c.* 15 *Sallust.* Bell. Jugurth. *c.* 44. — [3] Quatre cent mille marcs.



phans et une certaine quantité d'armes et de chevaux : ce qu'il exécuta ponctuellement. Le consul demanda ensuite qu'il lui remît les transfuges et les déserteurs. Jugurtha obéit encore, et livra ceux qu'il put faire arrêter. Mais quand il lui fut enfin ordonné de se rendre lui-même à Tisidium, pour y recevoir les ordres qu'on aurait à lui donner, pour lors il commença à balancer; et il passa plusieurs jours, sans se pouvoir déterminer. Le souvenir de ses crimes, la crainte qu'on ne voulût venger la mort des princes Adherbal et Hiempsal, les charmes du pouvoir souverain et l'horreur de tomber du trône dans la servitude, l'engagèrent à tenter encore le sort des armes; et, quoiqu'il se fût dépouillé de ses principales forces, il crut qu'il lui en restait encore assez pour traîner la guerre en longueur, ou du moins pour reculer sa perte de quelque temps. Ainsi il rompt la négociation, assemble de nouvelles troupes, fortifie de petites places qui lui restaient à l'extrémité de son royaume, et tâche de surprendre celles dont les Romains s'étaient rendus maîtres.

[645] Metellus avait mis garnison dans Vacca, une des plus grandes et des plus riches villes de la Numidie; et il en avait donné le gouvernement à Turpilius Silanus, son ami et son

hôte, mais qui n'était pas citoyen romain. Turpilius, homme de bien, sans orgueil et sans avarice, n'oublia rien pour apprivoiser ces barbares et leur faire goûter la douceur de son gouvernement. Tous les habitans se louaient également de sa justice et de sa modération; mais l'amour si naturel de la patrie, l'attachement pour leur souverain et la haine du joug étranger, prévalurent sur l'estime qu'ils avaient pour Turpilius. Les principaux de la ville se laissent gagner par Jugurtha; ils prennent ensuite l'occasion d'une fête publique pour inviter les officiers à manger chez eux. Chacun poignarde son hôte; et à la faveur de ce tumulte, Jugurtha entre dans la ville, et taille en pièces la garnison romaine. Turpilius échappa seul à ce massacre par la reconnaissance des habitans qui le demandèrent à Jugurtha, et qui le firent conduire jusqu'au camp des Romains, où il rendit compte de sa disgrace.

Quoique Metellus fût persuadé qu'il était plus malheureux que criminel, il ne put se dispenser de le faire arrêter. On le mit aussitôt au conseil de guerre. Marius, pour chagriner son général, se rend la partie de Turpilius, l'accuse d'avoir vendu la place, et il pousse cette affaire si vivement, qu'il le fait condamner à mort. Ce ne fut qu'après que Metellus eut repris Vacca,

qu'on fut instruit de l'innocence de Turpilius et de la trahison des habitans. Tout le monde le plaignit; les amis du général romain s'affligeaient avec lui du supplice d'un homme qu'il avait jugé digne de son amitié. Il n'y eut que Marius qui, cherchant à se signaler par une haine déclarée contre son général, se réjouissait publiquement de la mort de Turpilius; et il se vantait insolemment qu'il avait trouvé le secret d'attacher à Metellus un remords et une furie vengeresse qui lui demanderaient incessamment le sang innocent de son hôte et de son ami. Marius, dévoré d'ambition, n'affectait cette haine publique contre un noble des premiers du sénat, que pour acquérir de la considération dans le parti qui lui était opposé. Il ne s'était pas plus tôt vu lieutenant du consul, qu'il aspira à sa place; et pour y parvenir, il n'oubliait rien pour se donner une grande réputation. Il était de toutes les entreprises: il voulait mener tous les partis; et, soit dans les conseils, soit dans les siéges et les batailles, personne ne fit voir ni des vues plus justes, ni plus de courage et de valeur. On admirait en même temps cette tempérance et cette frugalité dont il ne se démentit jamais. Vêtu et nourri comme un simple soldat, on voyait un officier-général manger du même pain qu'on distri-

buait aux légionnaires, coucher à terre ou sur une simple paillasse, et le premier au travail, soit qu'il fallût ouvrir une tranchée ou fortifier le camp.

Cependant, comme le temps de l'élection des consuls approchait, et qu'il aspirait ouvertement à cette grande dignité, il fait publier à Rome par ses émissaires que Metellus prolongeait la guerre pour faire durer son empire et sa domination; que ce patricien, fier de sa haute naissance, avait plus de faste que de véritable mérite; que sa lenteur naturelle, augmentée par l'âge, donnait lieu à un ennemi vigilant et actif de traverser ses marches; qu'on ne verrait point la fin de cette guerre si on ne changeait de général; et que pour lui, si on lui donnait seulement la moitié des troupes qui composaient l'armée de Metellus, il s'engageait dans une seule campagne d'amener à Rome Jugurtha mort ou vif. Les tribuns du peuple, ravis de trouver un homme de ce mérite pour l'opposer dans l'élection aux nobles qui prétendaient au consulat, font des brigues en sa faveur. Les chefs des tribuns sont gagnés sans peine; on s'assure du plus grand nombre des suffrages, et on publie hautement dans Rome que, malgré tout le crédit des grands, le con-

sulat sortira, dans cette élection, de l'ordre des patriciens. Marius, informé de ces favorables dispositions, demande son congé à Metellus pour aller en personne, suivant la loi, demander cette dignité qu'on ne conférait jamais aux absens. Metellus fut surpris et même indigné qu'un homme de si basse naissance eût de si hautes prétentions; et quoique ce général fût plein d'honneur et digne de sa réputation, Salluste prétend qu'il n'était pas exempt de cet orgueil inséparable d'une grande naissance. Ce fut dans cet esprit qu'il répondit à Marius, avec une espèce de raillerie mêlée de mépris : « Qu'il lui conseillait d'attendre, pour demander le consulat, que le jeune Metellus, son fils, fût assez âgé pour pouvoir être son collègue; » ce fils de Metellus n'avait pas encore vingt ans, et servait actuellement dans l'armée de son père; on sait que, dans l'usage ordinaire, il en fallait avoir au moins quarante-trois pour parvenir au consulat. Marius, sans paraître offensé d'une réponse si piquante, sollicite de nouveau son congé, l'obtient, et arrive à Rome avant le jour des comices. Un des tribuns le présente dans la première assemblée. Marius, sous prétexte de rendre compte au peuple de la guerre de Numidie, n'eut point de honte, pour s'éle-

ver, d'abaisser les grandes actions de son général [1]. Il s'attribua l'honneur de tous les bons succès; et, à l'entendre, il semblait que Metellus, si grand capitaine, n'eût contribué aux victoires qu'on avait remportées, que de son nom et de ses auspices. Il mêla à tout cela des traits pleins de malignité : Que Metellus prolongeait la guerre, soit pour faire durer plus long-temps l'honneur du commandement, ou par sa lenteur ordinaire; que dans la manière timide et incertaine dont il conduisait cette guerre, on ne voyait qu'un homme qui songeait moins à la finir et à vaincre, qu'à n'être pas vaincu; que pour lui, qui connaissait le pays et qui se sentait plus actif et plus vigoureux que Metellus, il s'engageait, dans une seule campagne, de prendre Jugurtha vif ou mort, ou de le forcer de sortir de Numidie et de toute l'Afrique. Le peuple, déjà prévenu en sa faveur et charmé de son audace, lui donna de grandes louanges; et Marius les regarda comme des gages du consulat prochain. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouvât de grands obstacles, surtout de la part de la noblesse, qui ne pouvait consentir qu'un homme de si basse naissance remplît la première dignité de la ré-

[1] *Cicer.* Offic. *lib.* III, c. 20.

publique; on l'aurait fait plus volontiers général de l'armée de Numidie; mais comme ces deux emplois étaient inséparables, et que le commandement des armées appartenait de droit aux consuls [646], on fit enfin Marius consul pour le pouvoir faire général de l'armée de Numidie.

Le nouveau consul, enivré de sa grandeur, donna l'essor, pour ainsi dire, à la haine qu'il avait toujours conservée contre le corps de la noblesse. Il l'insultait dans tous ses discours, et il se vantait que la dignité qu'il venait d'obtenir était une victoire que le peuple romain avait remportée sur les grands par son courage et par sa valeur. « Ils méprisent ma naissance, disait-il, et je méprise leur orgueil et leur mollesse. Ils me reprochent ma pauvreté, si recommandable parmi nos ancêtres; et je leur reproche, avec bien plus de justice, leur avarice à laquelle on les voit tous les jours sacrifier leur foi, leur honneur, la gloire et les intérêts de la république. Ils envient la dignité que les suffrages du peuple et des gens de bien m'ont donnée; que n'envient-ils aussi mes travaux guerriers, les périls où je me suis tant de fois exposé, et les blessures que j'ai reçues dans les combats? Je ne suis parvenu au commandement que par une longue obéissance; et ils veu-

lent commander sans avoir obéi, et sans autre mérite que celui de leur naissance. S'ils font des fautes, s'ils se laissent surprendre par les ennemis, le crédit, la cabale de leurs parens, le grand nombre de leurs créatures, couvrent tout. On dissimule, on déguise les pertes qu'ils font, ou on les rejette sur des officiers subalternes. La vérité ne perce jamais ces nuages, que forment l'autorité des grands et la flatterie de leurs esclaves. Pour moi, tous ces secours me manquent; je n'ai point de parens dans les charges; je ne saurais représenter les images, les consulats et les triomphes de mes ancêtres. Mon unique ressource est en moi-même, et je ne puis trouver d'appui que dans mon courage. J'avoue même que le talent de la parole me manque; j'ignore cet art dangereux qui apprend à couvrir sous de belles paroles la honte d'actions remplies de lâcheté. Élevé dès ma plus tendre jeunesse dans un camp, et nourri dans la discipline militaire, je n'ai appris qu'à me servir utilement de mon épée. Voilà mon unique étude, et l'instruction et l'exemple que je donnerai à mes soldats. C'est en pratiquant de pareilles leçons que nous espérons terminer promptement la guerre de Numidie. En ôtant le commandement de l'armée aux grands, vous avez ôté le principal obstacle qui s'opposait à

la victoire. Ce n'est que leur ignorance dans l'art militaire, leur présomption et surtout leur honteuse avarice qui ont fait durer cette guerre si long-temps. »

Marius, ayant augmenté la confiance du peuple par ces discours, lui demanda des recrues pour les légions, et qu'il lui fût permis de tirer des troupes auxiliaires des nations sujettes ou alliées de la république. On lui accorda autant de décrets et de plébiscites qu'il voulut. Le peuple, et surtout le petit peuple, charmé d'avoir un consul de son ordre, courut avec empressement pour se faire enrôler. Tout le monde le veut suivre ; on croit la victoire assurée sous un si grand général, et le nouveau soldat se flatte de revenir bientôt dans sa patrie chargé de butin.

Marius reçoit indifféremment sous ses enseignes tous ceux qui se présentent, ceux même qui n'avaient pas la quantité de bien prescrite par les lois pour être enrôlés dans la milice romaine. Mais ce consul, dévoré d'ambition, et qui cachait de vastes projets, n'était pas fâché de s'attacher ces sortes de gens sans bien et sans aveu, et qui ne pouvaient subsister que par sa protection. Il s'embarqua ensuite avec ses nouvelles levées, et arriva bientôt en Afrique.

Metellus n'apprit qu'avec un violent chagrin qu'on lui eût donné un successeur, surtout dans une conjoncture où la guerre paraissait presque finie, et où il ne restait plus qu'à se rendre maître de places peu importantes. On prétend que cet homme si grand et si sage ne put s'empêcher de verser des larmes aux premières nouvelles qu'il en reçut. Salluste, dont j'ai tiré la plupart de ces événemens, rapporte que cette injure, si sensible à un général, aurait fait moins de peine à Metellus si le choix de la république était tombé sur un autre que sur Marius, qu'il regardait toujours comme sa créature et comme un ingrat qui n'avait décrié sa conduite que pour s'élever sur les ruines de sa réputation. Comme il ne put se résoudre à voir un homme qui lui était si odieux, il chargea Rutilius, un de ses lieutenans, de remettre son armée à Marius, et il partit ensuite pour Rome, où il arriva très-promptement.

Son retour, et le compte qu'il rendit du succès de ses armes, les villes qu'il avait prises, les provinces qu'il avait conquises et les batailles qu'il avait gagnées, tout cela fit tomber et dissipa les mauvais bruits que Marius avait répandus contre lui. On vit renaître l'estime et le respect que le peuple avait pour ce grand

homme. Velléïus Paterculus[1] nous apprend qu'on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe avec le surnom de Numidique; et on remarqua, dit cet historien, que dans le même temps il y avait à Rome plus de douze magistrats de la même maison que Metellus, qui, en moins de douze ans, avaient été élevés aux premières dignités de la république; les uns au consulat, d'autres à la censure, et plusieurs qui avaient ajouté à ces dignités la gloire du triomphe.

Marius étant débarqué sur les côtes d'Afrique, y vit arriver peu après Cornelius Sylla, son questeur, qui lui amena un puissant corps de cavalerie qu'il avait levé chez les Latins. Les questeurs étaient les trésoriers généraux de la république. On les croit aussi anciens que la fondation de Rome. D'autres renvoient leur origine aux consuls, comme nous l'avons déjà dit. Il y en avait deux qui restaient toujours à Rome; et on y en ajouta d'abord deux autres, et ensuite un plus grand nombre, qui accompagnaient ordinairement les généraux à l'armée. Il fallait avoir au moins dix ans de service pour parvenir à cet emploi; et quoique les

[1] *Lib.* II, c. 2.

questeurs n'eussent aucune juridiction dans la ville, ils ne laissaient pas d'avoir des commandemens particuliers à l'armée. D'ailleurs, comme tout semble dépendre de ceux qui ont l'administration des finances, on vit des consulaires briguer cet emploi. Titus Quintius Capitolinus, après trois consulats, ne se crut pas déshonoré par cette charge. Caton l'ancien l'accepta après avoir été honoré du triomphe; enfin, il fut ensuite ordonné par la loi Pompeïa qu'on n'admettrait plus dans la questure que des consulaires; ce qui nous fait voir en quel rang les hommes les plus jaloux de leurs dignités et de leur naissance mettent l'argent et les finances.

Sylla, avant cette loi, y parvint vers sa trente-unième année. Il semblait, dit Velleïus Paterculus, que les destins, en approchant Sylla de Marius, eussent voulu unir ces deux hommes et prévenir les malheurs que leur discorde produisit depuis dans la république. Mais puisque l'un et l'autre vont faire un si grand rôle dans l'histoire, il est bien juste de faire connaître un peu plus particulièrement Sylla, après surtout que nous avons déjà marqué le caractère de Marius.

Lucius Cornelius Sylla, patricien, et d'une

des plus illustres familles de Rome [1], était bien fait, de bonne mine, l'air noble, les manières aisées, pleines de franchise en apparence, et qui semblaient laisser voir à découvert le fond de son cœur. Naturellement insinuant, persuasif, éloquent, il aimait les plaisirs et encore plus la gloire. Son devoir marchait devant tout; il savait se livrer et s'arracher aux voluptés avec la même facilité. Il voulait plaire à tout le monde; modeste dans ses discours s'il était question de parler de lui-même; prodigue de louanges pour les autres, et encore plus d'argent, il en prêtait avec plaisir à ceux qui avaient recours à lui, et prévenait ceux qui en avaient besoin et qui n'osaient lui en emprunter. Il ne le redemandait jamais; et il semblait qu'il voulût acheter l'armée entière. Familier surtout avec les simples soldats, devenant soldat lui-même, il en prenait les manières grossières, buvait avec eux, les raillait, et souffrait avec plaisir d'en être raillé. Mais hors de la table, sérieux, actif, diligent. C'était un Protée, à qui ces différens personnages ne coûtaient rien; et ses vertus et ses défauts étaient également

[1] *Sallust.* Bell. Jugurth. *c.* 96. *Val. Max. lib.* VI, *c.* 9, *art.* 6.

couverts par une profonde dissimulation qui le rendait impénétrable, jusque dans ses plaisirs les plus secrets, aux compagnons mêmes de ses débauches.

Tel était Sylla lorsqu'il arriva en Afrique, et dans l'armée de Marius[1]. Il s'appliqua d'abord à mériter l'estime des gens de guerre par son assiduité à toutes les fonctions militaires : soit qu'il fallût combattre ou se retrancher, on le trouvait partout. Il courait dans les endroits où il y avait le plus de péril avec la même gaîté que ceux qui en reviennent. Une noble émulation lui faisait demander les emplois les plus dangereux; et il ne fut pas long-temps sans acquérir également l'estime du général et des soldats. Marius même lui donna dans la suite un corps de troupes séparé, qu'il commandait en chef. Je n'entrerai dans le détail de cette guerre qu'autant que cela peut servir à lier les différentes parties de mon sujet. Il suffit de remarquer que Jugurtha, avant l'arrivée de Marius en Afrique, poussé à l'extrémité de ses états par Metellus, s'était fait un protecteur et un allié d'un roi voisin, appelé Bocchus. Ce fut contre ces deux princes que Marius eut affaire. Il prit Capsa, grande ville et fort peuplée; il

[1] *Plut. in* Sylla.



se rendit maître ensuite de cette forteresse devant laquelle Aulus Albinus avait échoué [1]. On en vint bientôt aux mains. Les deux rois, à la faveur d'une marche dérobée, surprennent les Romains, les attaquent de nuit, portent partout la terreur, tuent beaucoup de monde, et auraient remporté une victoire complète si les ténèbres leur avaient permis de connaître tout leur avantage et d'en profiter [2]. Marius eut bientôt sa revanche ; et presque avant qu'on eût su à Rome l'échec qu'il avait reçu dans la première occasion, on y apprit qu'il avait défait les deux rois dans deux batailles décisives, et qu'il les avait mis l'un et l'autre hors d'état de tenir la campagne.

Bocchus, ayant éprouvé dans ces deux combats la valeur et la fortune des Romains, ne jugea pas à propos de hasarder sa couronne pour défendre celle de son allié : il résolut de faire sa paix, et il envoya des ambassadeurs jusqu'à Rome pour la demander.

Ces ambassadeurs, étant admis dans le sénat, dirent que le roi leur maître avait été surpris par les artifices de Jugurtha ; qu'il se repentait d'un pareil engagement, et qu'il demandait

[1] *Orosius, lib.* v, *c.* 15. — [2] *Plut. in* Mario. *Sall.* Bell. Jugurth. *c.* 97 *et seq. Oros. Eutr. Flor.*

l'alliance et l'amitié des Romains. On leur répondit en ces termes :

« Le sénat et le peuple romain n'oublient ni les services ni les injures : puisque Bocchus se repent de sa faute, ils lui en accordent le pardon ; et pour ce qui est de la paix et de leur alliance, il les obtiendra quand il les aura méritées. » Bocchus, embarrassé d'une pareille réponse, fit demander secrètement à Marius de lui envoyer son questeur. Sylla le fut trouver : on traita de différens moyens qui pouvaient servir à établir la paix : « Vous n'en avez point d'autre, dit Sylla à Bocchus, que de nous livrer Jugurtha. Par là vour réparerez l'imprudence et les malheurs de votre premier engagement; et ce sera le prix de notre alliance et de notre amitié. » Bocchus se récria d'abord contre cette proposition; et il représenta à Sylla qu'une pareille infidélité envers un prince à qui il avait donné sa foi attacherait une honte éternelle à sa mémoire. Ce fut le sujet de différentes conférences qui se tirent entre ce roi et le questeur des Romains. Mais Sylla, qui était pressant et éloquent, revint si souvent à la charge, et il sut si bien lui représenter qu'il n'y avait qu'un grand service qui pût balancer le tort qu'il avait eu de se déclarer contre les Romains, qu'il le détermina enfin à lui livrer

Jugurtha. Ce prince fut trahi et arrêté sous prétexte d'une conférence que Bocchus lui avait demandée : on le chargea de chaînes ; on le livra à Sylla, qui le remit ensuite à Marius, son général ; et, par la captivité de ce malheureux prince, la guerre de Numidie fut finie [647.]

Une aussi heureuse nouvelle ne pouvait venir à Rome plus à propos. On venait d'y apprendre qu'une multitude prodigieuse de barbares, sortis du nord, s'avançaient du côté du midi, et menaçaient toute l'Italie. On résolut de leur opposer Marius, qui jouissait actuellement de cette faveur et de ces applaudissemens que donne une victoire récente. [649] On le nomma consul pour la seconde fois, contre la disposition des lois, qui ne permettaient pas d'élire un absent pour consul, et qui exigeaient même dix ans d'intervalle entre deux consulats. On ajouta à ces graces si pleines de distinction le gouvernement de la Gaule Narbonnoise ; et on lui décerna en même temps les honneurs du triomphe. Jugurtha, chargé de chaînes, en fit le principal ornement. Il était traîné comme un esclave à la suite du char de Marius. Ce prince, après cette cérémonie, fut conduit en prison ; et on le condamna à y mourir de faim. Le bourreau lui déchira sa robe royale, le dépouilla

de tous ses habits, et le poussa ensuite dans le fond d'une basse-fosse, qui lui devait servir de tombeau. On rapporte qu'en y entrant tout nu, il s'écria : « O Hercule, que vos étuves sont froides ! » faisant allusion aux bains de ce dieu, qu'on disait être froids. Ce prince, luttant contre la faim, vécut encore six jours ; et le désir inutile de prolonger sa vie servit de supplice à un roi qui avait toujours compté pour rien la mort de ses proches et des premiers de sa cour, qu'il avait sacrifiés à sa fortune et à son ambition.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

Marius délivre les Gaules et l'Italie de trois cent mille barbares, connus sous le nom de Teutons et de Cimbres, qui avaient déjà ravagé une grande étendue de pays, et défait plusieurs généraux romains. Jaloux de la réputation et du crédit de Metellus, il songe à le perdre. Il s'unit avec Saturninus et Glaucia, et vient à bout de le faire exiler. Ces deux hommes, les plus scélérats de la république, sont assommés à coups de pierres et de bâtons. Metellus est rappelé. Habileté de Sylla dans le métier de la guerre. La jalousie qu'en conçoit Marius lui fait regarder Sylla comme son ennemi. Rome se partage entre ces deux guerriers. Prête à se déchirer par une guerre civile, elle se réunit contre des peuples d'Italie ligués ensemble pour se faire accorder par la force des armes la qualité et les priviléges de citoyens Romains. Sylla préféré à Marius pour aller faire la guerre à Mithridate. Suites funestes de cette préférence. Détail de la guerre civile dont elle fut cause. Mort de Marius.

Le jour du triomphe de Marius [649], le peuple fit éclater sa joie non-seulement par rapport à l'intérêt public, mais encore par la raison que le consulat de ce plébéien étant son ouvrage, il se regardait comme auteur de sa victoire, et associé à son triomphe. Les tribuns, dans leurs harangues continuelles, en prenaient

lieu d'insulter aux patriciens et à tous les nobles. Ils leur demandaient fièrement quel capitaine et quel général de leur corps était comparable à ce plébéien ; et s'ils prétendaient encore que la valeur, le courage et la capacité dans le commandement des armées, ne se dussent trouver que dans la noblesse d'origine. Les patriciens, au contraire pour diminuer la gloire de Marius, publiaient que tout l'honneur de cette guerre était dû à Metellus, qui, après deux grandes victoires, avait poussé Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses états; et que Marius serait encore en Afrique, si Sylla, autre patricien, ne s'était pas rendu maître de la personne du roi de Numidie. Sylla même, encore plus jaloux de la gloire de Marius que celui-ci ne l'avait été des conquêtes de Metellus, fit graver sur une pierre l'histoire de cet événement pour en perpétuer la mémoire. On y voyait de quelle manière Bocchus lui livrait Jugurtha; et, pour chagriner Marius, il se servit toujours de cette pierre pour cachet: circonstance peu considérable dans l'histoire, si elle n'avait pas donné lieu aux dissensions qui éclatèrent depuis entre ces deux grands hommes, et auxquelles le sénat et le peuple prirent tant de part.

Mais cette concurrence et cet esprit de parti

furent suspendus au bruit de l'approche de ces barbares dont nous venons de parler. Plus de trois cent mille hommes, connus sous le nom de Teutons et de Cimbres, et sortis de la Chersonèse Cimbrique, s'étaient unis pour chercher de nouvelles terres et un climat plus doux et plus tempéré. Ces barbares, suivis d'une foule innombrable de vieillards, de femmes, et d'enfans, se jetèrent dans les Gaules, où ils firent de grands ravages. Les Cimbres taillèrent en pièces l'armée commandée par M. Junius Silanus, et un autre corps qui était aux ordres de M. Aurelius Scaurus, lieutenant de Cn. Mallius, alors consul; et ce consul et Q. Servilius Cépion, peu de jours après eurent un pareil sort, et perdirent dans deux grandes batailles plus de quatre-vingt mille hommes. Ces barbares se séparèrent ensuite; les Teutons restèrent dans les Gaules, d'où ils se disposaient à passer en Italie; et les Cimbres prirent la route de l'Allemagne pour s'y rendre de leur côté. Tant de pertes, le nombre et la férocité de ces barbares, épouvantèrent les Romains. L'envie disparut; les deux partis qui partageaient Rome se réunirent; tout le monde, comme de concert, chargea Marius du soin de cette guerre. [650] On lui décerna de suite un second et un troisième consulat, qu'il employa à lever de grandes

armées et à fortifier les détroits et les passages de l'Italie [1]. Il revint à Rome pour présider à l'élection des nouveaux consuls; il déclara qu'après trois consulats, il ne concourrait plus pour cette dignité, et qu'il la refuserait même quand on la lui offrirait. Mais ceux qui connaissaient à quel point il était dévoré d'ambition, se moquaient de cette fausse modestie; et on regarda comme une comédie le rôle qu'il fit jouer en même temps à un certain Saturninus, sa créature et tribun du peuple, qui l'appelait publiquement traître et méchant de refuser de servir sa patrie, et qui exhortait le peuple à le forcer de prendre le commandement de l'armée.

L'artifice était trop grossier pour échapper à la pénétration de gens aussi éclairés que les Romains. Mais comme on n'avait point alors de capitaine plus habile, et que Metellus était trop âgé pour se charger de la conduite d'une guerre où il ne fallait pas moins d'activité que de valeur, Marius fut élu consul pour la quatrième fois; [651] et on lui donna pour collègue Catulus Luctatius, personnage qui ne lui était pas égal à la vérité dans la science militaire, mais qui le surpassait par sa modestie, sa probité, et la douceur de ses mœurs.

[1] *Put. in* Mario. *p.* 251.

Les deux consuls partagèrent les légions. Marius avec une partie fut au-devant des Teutons, qu'il rencontra en Provence, et qu'il défit proche la ville d'Aix[1]. On prétend que le combat dura deux jours entiers; que cent cinquante mille Teutons y périrent; et que, par une défaite si générale, cette nation barbare fut presque éteinte. Les Cimbres, plus heureux d'abord, avaient franchi les Alpes, et pénétré jusque dans la Gaule cisalpine. Catulus les attendait aux bords de l'Athesis[2]; mais comme il n'avait que vingt mille hommes à opposer à une armée innombrable, la consternation s'empara de l'esprit de ses soldats; plusieurs s'enfuirent avant que d'avoir vu l'ennemi; et le général romain fut obligé, pour sauver le reste, d'abandonner les bords de la rivière, et de se camper dans des défilés où il ne pût être forcé. [652] Marius, à l'entrée de son cinquième consulat, vint à son secours avec son armée victorieuse. Les deux généraux ayant joint leurs forces[3], donnèrent bataille aux Cimbres dans les plaines de Verceil. Ces barbares furent défaits; et les Romains remportèrent une victoire

[1] *Plut. in* Mario. *Orosius, lib.* v, *c.* 16. *Florus. lib.* III, *c.* 3. *Tit. Liv. lib. Epit. lib.* LXVIII. *Vell. Pat. lib.* II. *c.* 12. — [2] L'Adige. — [3] *Plut. in* Mario et Sylla. *Orosius, lib.* v, *c.* 15. *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 12.

si complète, que, si on en croit leurs historiens, il y eut cent vingt mille Cimbres qui demeurèrent sur le champ de bataille, sans compter soixante mille prisonniers.

Marius et Catulus triomphèrent conjointement de la défaite de ces barbares ; et Marius, insatiable d'honneurs, brigua un sixième consulat avec autant d'ardeur qu'il avait fait le premier. [653] On prétend même qu'il l'acheta par de l'argent que ses émissaires répandirent secrètement parmi ceux qui avaient le plus de crédit dans les tribus[1], et qu'il se servit en même temps de cet indigne moyen pour faire donner l'exclusion à Metellus, que ses vertus, son expérience et les vœux de tous les gens de bien appelaient au gouvernement de la république. On lui préféra Valerius Flaccus, qui fut moins le collègue que l'esclave de Marius.

Cet homme si grand par sa valeur, et qui avait été si utile à sa patrie pendant la guerre, en devint le tyran durant la paix. Dans ce haut point de gloire où ses victoires l'avaient élevé, la présence seule de Metellus, plus estimable que lui par ses vertus, lui était insupportable. Non content de l'avoir exclu du consulat, il employa les plus bas et les plus indignes arti-

[1] *Plut. in* Mario, *p.* 293.

fices pour le faire bannir de Rome. Il s'allia pour cela avec deux sénateurs appelés l'un Glaucia, et l'autre Saturninus, tous deux ennemis déclarés de Metellus, les plus méchans hommes qu'il y eût dans la république, et que ce grave sénateur aurait chassés du sénat pendant sa censure sans l'opposition de son collègue [1], auprès duquel ils avaient trouvé du crédit.

Ces trois hommes unirent leurs ressentimens et leurs cabales. Marius était consul, Glaucia préteur, et Saturninus, qui avait déjà été tribun du peuple, briguait une seconde fois cette dignité, afin de pouvoir tourner contre Metellus le pouvoir qui y était attaché. Mais le jour de l'élection étant arrivé, Nonius, un des compétiteurs de Saturninus, représenta au peuple avec des couleurs si vives les différens crimes dont il était noirci, que ce peuple, en qui il se trouvait encore quelque reste de l'ancienne probité de ses ancêtres, eut honte de mettre un si méchant homme à sa tête. On lui refusa toutes les voix, et Nonius fut élu en sa place. Cette préférence lui coûta la vie. Saturninus le fit poignarder à l'issue de l'assemblée [2];

[1] *App. Alex.* de Bell. civili, *lib.* 1, *c.* 28. — [2] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 28.

et Glaucia, avec lequel il avait concerté cet assassinat, ayant convoqué le lendemain de grand matin une nouvelle assemblée, ses partisans nommèrent tumultuairement Saturninus pour tribun avant que la plus grande partie du peuple eût pu se rendre sur la place.

Ces trois hommes, maîtres alors du gouvernement, travaillèrent à perdre Metellus. Pour y parvenir, Saturninus, en qualité de tribun du peuple, renouvela l'ancienne querelle du partage des terres; mais afin de ranimer une action qui paraissait éteinte, il en changea l'objet. Comme Marius et Catulus, par la défaite des Cimbres, avaient repris des terres dont ces barbares s'étaient emparés dans la Gaule cisalpine, il proposa de les partager entre les plus pauvres citoyens qui habitaient la campagne, la plupart gens sans aveu dont Marius s'était servi à la guerre, et qui lui étaient entièrement dévoués. Il ajouta à cette proposition que si le peuple l'avait pour agréable, le sénat serait obligé de l'approuver dans cinq jours; que chaque sénateur en ferait un serment solennel dans le temple de Saturne, et que ceux qui refuseraient de le prêter seraient exclus du sénat et condamnés à une amende de vingt talens. On indiqua ensuite le jour de l'assemblée. Marius fit avertir secrètement les partisans qu'il

avait à la campagne de s'y trouver en plus grand nombre qu'ils pourraient; et il y en accourut de différens endroits de l'Italie. Saturninus se flattait, à la faveur de leur nombre, de faire passer sa loi. Mais les habitans de la ville, jaloux de la préférence que l'on voulait donner à ceux de la campagne, s'y opposèrent hautement. Cette assemblée tumultueuse se partagea en deux partis; les bourgeois se trouvant les plus faibles, crièrent, pour faire rompre l'assemblée, qu'on avait entendu tonner, ce qui, selon les lois et les principes de la religion, obligeait de suspendre ce jour-là toutes délibérations. Mais ces paysans, mêlés d'anciens soldats, la plupart gens de main, sans s'arrêter à cette observation superstitieuse, chargèrent les bourgeois à coups de pierres et de bâtons, les chassèrent de la place et firent ensuite recevoir la loi.

Marius, qui conduisait secrètement tous les ressorts de cette cabale, convoqua le sénat, en qualité de consul, pour délibérer sur le serment prescrit par la loi, et qu'on voulait exiger impérieusement de tous les sénateurs. Comme il connaissait Metellus pour un homme droit et ferme dans ses résolutions, il feignit, pour le faire donner dans le piége, de détester une loi si injuste, qui n'avait pour but, disait-il, que

de renouveler les anciennes séditions. Il ajouta que pour lui il ne prêterait jamais un pareil serment, si préjudiciable au repos de la république. Metellus, comme il l'avait bien prévu, ne manqua pas de se déclarer de son sentiment; et son avis fut suivi par tout le sénat.

Marius, ayant tiré une pareille déclaration d'un homme incapable de varier, convoqua le sénat le cinquième jour prescrit par la loi pour prêter serment; et alors il se montra plus à découvert. Il dit qu'il avait fait de sérieuses réflexions sur cette grande affaire; qu'infailliblement on exciterait une dangereuse sédition si on persistait absolument à rejeter le serment proposé; qu'on avait tout à craindre de la fureur et du ressentiment de cette foule de gens grossiers et emportés; mais que pour les éblouir et les renvoyer hors de Rome, il croyait qu'on pouvait se tirer d'embarras à la faveur d'un serment conçu en termes équivoques; qu'il était d'avis qu'on jurât d'observer la loi, mais avec cette restriction *s'il y avait loi*. Il ajouta qu'après que ces habitans de la campagne seraient retirés, il serait aisé, dans une autre assemblée moins tumultueuse, de faire voir au peuple de la ville qu'on ne pouvait regarder comme loi la proposition d'un tribun, qui n'avait été reçue

que par des séditieux et dans des circonstances qui rendaient nuls tous les actes de ce jour.

Le fourbe ayant ainsi déguisé son manque de parole, sort du sénat suivi de sa cabale, court au temple de Saturne, et prête un serment pur et simple. Ses partisans en firent autant; et la plupart des autres sénateurs, les uns gagnés, et les autres par la crainte de l'exil, suivirent son exemple. Metellus seul persista courageusement dans son premier avis. C'était aussi sur sa fermeté que ses ennemis avaient principalement compté pour exécuter le dessein qu'ils avaient de le perdre. Saturninus, voyant qu'il n'avait point prêté le serment dans le temps prescrit par la loi, envoya un huissier pour le faire sortir du sénat. Mais les autres tribuns du peuple, qui n'étaient point de cette cabale et qui révéraient la vertu de Metellus, s'opposèrent unanimement à l'insulte qu'on voulait faire à ce grand homme.

Saturninus irrité de l'obstacle qu'il trouvait à ses desseins, fait revenir à Rome ces habitans de la campagne dont nous avons parlé. Il convoque l'assemblée, monte à la tribune aux harangues; et après s'être déchaîné contre Metellus, il déclare à cette populace qu'ils ne devaient point s'attendre au partage des terres ni à l'exécution de la loi, tant que Marius serait

dans Rome. Sur les remontrances de ce séditieux tribun, l'assemblée condamna Metellus à un exil si, dans le jour même, il ne prêtait le serment porté par la loi. Les grands de Rome, tout le sénat, et même les plus honnêtes gens parmi le peuple, voulaient s'opposer à un plébiscite si injuste. Plusieurs même, par attachement pour la personne de Metellus, s'armèrent secrètement sous leurs longues robes et sous leurs habits de ville. Mais ce sage sénateur, qui aimait véritablement sa patrie, après les avoir remerciés tendrement de l'affection qu'ils lui faisaient paraître, leur déclara qu'il ne souffrirait jamais qu'à son occasion il y eût une goutte de sang répandue; et on prétend qu'après s'être résolu de subir son exil, il dit à ses amis particuliers, pour justifier le parti qu'il prenait, qu'ou bien le calme se rétablirait dans la république, et qu'alors il ne doutait point qu'on ne le rappelât; ou que si le gouvernement demeurait entre les mains de gens comme Saturninus, rien ne pouvait lui être plus avantageux que de demeurer éloigné de Rome. Il partit ensuite pour son exil; sa vertu et sa haute réputation lui firent des concitoyens dans tous les lieux où il passa; il ne se trouva étranger en aucun endroit; et ayant fixé son séjour dans l'île de Rhodes, il y jouit dans un

doux repos de cet empire naturel que la vertu donne sans le secours des dignités.

La république, par la retraite de Metellus, demeura en proie à Saturninus. Marius, pour reconnaître les services qu'il lui avait rendus dans cette affaire, souffrait qu'il exerçât dans Rome une tyrannie déclarée. Il n'y avait plus de liberté dans les élections; et la violence décidait de tout. Ce tribun furieux, toujours escorté d'une troupe d'assassins qui lui servaient de satellites [654], se fit continuer dans le tribunat pour la troisième fois, et fit nommer pour un de ses collègues un esclave fugitif, appelé L. Equilius Firmanus, qui se disait fils de Tiberius Gracchus. Enfin, il en vint à ce point de violence que, voulant élever au consulat Glaucia, le complice de tous ses crimes, il fit tuer à coups de bâton par P. Mettius, un de ses satellites, Memmius, illustre patricien, qui se trouva compétiteur de Glaucia.

Cet assassinat fit prendre les armes aux plus honnêtes gens; le peuple même se joignit au sénat; la place publique était comme un champ de bataille, où l'on répandait impunément le sang des citoyens. Saturninus, Glaucia, C. Saufeius, alors questeur, et leurs partisans, ne se trouvant pas les plus forts, se saisirent du Capitole. Le sénat, par un décret public, les dé-

clara ennemis de la patrie, et ordonna à Marius de les poursuivre. Il fut obligé d'armer; mais ce fut avec une lenteur qui fit bien voir que ce n'était pas sans répugnance qu'il exécutait les ordres du sénat.

Le peuple, qui n'ignorait ni son penchant ni ses liaisons secrètes, ennuyé des longueurs qu'il affectait, et souffrant impatiemment ces scélérats dans l'endroit le plus fort de la ville, coupa les tuyaux qui portaient de l'eau dans le Capitole, et réduisit bientôt ces séditieux à mourir de soif. La plupart, plutôt que de se rendre, voulaient mettre le feu au Capitole dans l'espérance de s'échapper à la faveur de la confusion et du tumulte que produisent ordinairement ces sortes d'accidens; mais Saturninus et Glaucia, qui comptaient sur leurs liaisons avec Marius, se remirent entre ses mains. Il les fit enfermer dans le palais comme s'il eût voulu leur faire faire leur procès dans les formes. Mais cette maison leur servait plutôt d'asile que de prison; et il y avait mis des gardes moins pour les empêcher de s'enfuir que pour les défendre contre les entreprises de leurs ennemis.

Ces précautions n'empêchèrent point le peuple en fureur de se faire justice lui-même : une partie chasse les gardes et entoure la maison



où ils étaient enfermés; d'autres montent sur le toit, le découvrent; et, à coups de tuiles et de pierres, ils assomment Saturninus, Glaucia, Saufeius et cette troupe de scélérats qui y avaient été renfermés avec eux [1]. Leur mort fut comme le signal du rappel de Metellus. Ses parens, ses amis, ou pour mieux dire le sénat entier, le demandèrent au peuple dans une assemblée publique. Tous les suffrages lui furent favorables; et il n'y eut qu'un seul tribun du peuple, appelé Furius, qui osât s'opposer aux vœux de tous ses concitoyens.

Ce tribun n'était que le fils d'un affranchi; mais comme il était revêtu d'une dignité qui donnait droit d'opposition, les amis de Metellus firent tout ce qu'ils purent pour l'obliger à lever celle qu'il avait formée. Le fils même de Metellus se jeta à ses pieds au milieu de l'assemblée, et le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre son père; ce qui lui fit donner depuis le nom de Metellus *le Pieux ;* mais le tribun inexorable rejeta sa prière avec dureté. Heureusement C. Canuleïus fut élu tribun du peuple l'année suivante. Ce magistrat plébéien, qui révérait le grand mérite de Metellus, ne se

[1] *App. Alex.* de Bell. civili, *lib.* 1, *c.* 33. *Cicero*, pro Rabirio.

contenta pas de lever l'opposition, mais il attaqua, lui-même Furius, et se rendit sur-le-champ son accusateur. Il représenta au peuple, avec beaucoup d'éloquence, son inhumanité et l'abus qu'il avait fait des priviléges de sa charge; il disait que, pour satisfaire sa passion particulière, il avait privé la ville et la patrie d'un des meilleurs citoyens de la république; enfin il sut rendre son collègue si odieux[1], que le peuple, sans vouloir entendre l'accusé dans ses défenses le mit en pièces sur-le-champ: [655] et le tribunat, cette magistrature sacrée qui n'avait été établie que pour la défense et la conservation des citoyens, fut violé dans la personne d'un tribun pour avoir voulu porter trop loin son autorité pendant son tribunat.

Le rappel de Metellus ne trouvant plus d'obstacle, il revint à Rome. Toute la ville sortit audevant de lui; et son retour fut un véritable triomphe. La journée entière ne suffit pas pour recevoir les complimens du sénat et les applaudissemens du peuple; tout le monde crut voir rentrer avec lui la justice, la paix et la liberté. Il n'y eut que le seul Marius qui, toujours jaloux de sa gloire et ne pouvant empêcher ni souffrir son retour, sortit de Rome et s'embar-

[1] *App. Alex.* de Bell. civili, *lib.* 1, *c.* 33.

qua sous prétexte d'aller en Asie faire certains sacrifices qu'il avait voués, à ce qu'il disait, à la mère des dieux pendant la guerre des Teutons et des Cimbres. Outre la présence de Metellus, qu'il fuyait et qui semblait lui faire un reproche continuel de son ingratitude, il y avait encore un motif secret qui l'avait obligé de s'éloigner de Rome et de passer en Asie. Marius, grand capitaine mais d'une humeur farouche, et accoutumé à cette autorité absolue que donne le commandement des armées, languissait au milieu de la paix; et il n'avait pas même les talens nécessaires pour se faire valoir dans une république où l'éloquence donnait tant de part au gouvernement.

La guerre lui était nécessaire pour renouveler son crédit. Si on en croit Plutarque, le dessein secret de son voyage était de l'allumer dans l'Asie, et surtout d'engager les Romains à la déclarer à Mithridate, le plus puissant roi de l'Orient, qu'on soupçonnait de faire des ligues et d'armer contre les Romains. Marius aurait été ravi qu'il eût fait éclater ses desseins dans la vue d'avoir le commandement de cette guerre, d'obtenir de nouveaux triomphes et de remplir sa maison des richesses de l'Orient.

On prétend qu'étant passé à la cour de ce prince, et lui ayant fait différentes propositions

pour tâcher de pénétrer ses desseins, comme Mithridate ne lui rendait pas une réponse assez précise [1] : « Il faut, Mithridate, lui dit-il, ou que tu fasses en sorte de te rendre plus puissant que les Romains, ou que tu subisses la loi du plus fort. » Le roi de Pont, le plus fier de tous les princes de son temps, et accoutumé à ce langage servile qu'on parle dans le palais des rois, parut surpris du discours hardi de ce républicain. Mais, comme il n'était pas moins bon politique que grand capitaine, et que toutes ses forces n'étaient pas encore sur pied, il dissimula son mécontentement et renvoya Marius comblé de présens.

Ce Romain, après avoir parcouru une partie de l'Asie, revint à Rome où il trouva peu d'amis et encore moins de considération. Ses manières dures et impérieuses ne convenaient point dans un état libre, où tous les citoyens se croyaient égaux, et où les plus grands ne faisaient des créatures et ne les conservaient que par des caresses et des bienfaits. Il eut le sort des plus grands capitaines qui vieillissent dans une longue paix; on oublia jusqu'à ses victoires; et on ne le regardait au plus, dit Plutarque, que comme ces vieilles armes couvertes de rouille

[1] *Plut. in* Mario

dont on ne croit pas avoir jamais besoin. D'ailleurs il s'était élevé d'autres capitaines plus jeunes et qui s'étaient emparés de la faveur du public; et, parmi ceux du parti de la noblesse qui étaient les plus distingués, Sylla, dont nous avons déjà parlé, tenait le premier rang.

On a vu par quelle adresse ce patricien avait mis fin tout d'un coup à la guerre de Numidie, en obligeant Bocchus de lui livrer Jugurtha. Ce fut avec la même habileté que, pendant que les Romains étaient aux prises avec les Cimbres et les Teutons, il engagea les Marses [1], l'une des plus puissantes nations de l'Italie, à se déclarer en faveur des Romains. Personne, après Marius, n'eut tant de part à la défaite des Cimbres, et il fit même prisonnier un de ces rois barbares.

Marius jaloux de toute espèce de mérite, mais encore plus de la réputation que donnaient les armes, obligea Sylla à force de mauvais traitemens de se retirer. Catulus, qui connaissait sa capacité et sa valeur, lui offrit dans son armée l'emploi qu'il avait dans celle de Marius; il y ajouta une confiance parfaite. Sylla, vif, actif et plein de courage, le soulageait dans

[1] Peuples de l'Italie, voisins des Samnites, et qui occupaient cette partie du royaume de Naples, qu'on appelle l'Abruzze Ultérieure.

toutes les fonctions de général; et comme Catulus était âgé et pesant, tout roulait sur Sylla : marches, campemens, la conduite des partis, et jusqu'au soin des vivres, il se mêlait de tout; et pendant que les troupes de Marius manquaient de provisions, il y en avait une si grande abondance dans le camp de Catulus que ses soldats en donnaient libéralement à ceux de son collègue. On dit que Marius en conçut une furieuse jalousie contre Sylla; qu'il regarda cette libéralité comme une manière indirecte de séduire ses soldats; et que ce fut un des motifs qui firent naître entre eux cette haine dont les suites furent si funestes à la république. Elle commença à éclater au sujet de quelques figures de la victoire et de certaines images d'or que Bocchus consacra dans le Capitole. Ces images représentaient la manière dont il avait remis Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius voulut faire enlever ces monumens qui semblaient rapporter à son questeur, qui n'était qu'un officier subalterne, toute la gloire d'un événement qui s'était passé sous son consulat. Sylla de son côté s'y opposa avec une fermeté invincible : on fut prêt à en venir aux armes, dans un temps où tout se décidait à Rome par la force et la violence. Chacun prit parti selon ses intérêts et ses engagemens. Rome entière se

partagea; et un si petit sujet, soutenu de part et d'autre par deux hommes fiers, hautains et qui se haïssaient, fit renaître cette antipathie entre la noblesse et le peuple presque aussi ancienne que la fondation de la république. On cabale; il se forme des factions; chacun s'assure de ses amis et de ses créatures. Enfin la ville était dans cette agitation qui précède ordinairement les guerres civiles, lorsque la mort de Livius Drusus donna lieu à la guerre *sociale* qui suspendit ces divisions domestiques.

Peut-être qu'il ne sera pas inutile de démêler ici de quelle manière cette guerre étrangère prit son origine dans Rome même, et se répandit ensuite dans toute l'Italie. La république romaine observait différentes formes de gouvernement à l'égard des différens peuples qui lui étaient soumis. Les citoyens romains, soit qu'ils habitassent dans Rome ou qu'ils demeurassent à la campagne, inscrits dans le rôle des tribus, donnaient leur nom aux censeurs, celui de leurs enfans, de leurs esclaves et le dénombrement de leurs biens, sur quoi on réglait le tribut qu'ils devaient payer. C'étaient les citoyens seuls qui composaient ces légions invincibles qui rendirent Rome la maîtresse du monde; ils élisaient leurs capitaines et leurs magistrats; ils décidaient eux-mêmes de la guerre et de la

paix; et le droit de suffrages les rendait participans de la souveraineté de l'état. Les peuples du Latium ou du pays latin s'étaient donnés à la république ou avaient été subjugués par la force des armes; ils payaient les tributs qui leur étaient imposés, et fournissaient dans des temps de guerre le nombre de cavalerie et d'infanterie qui leur était prescrit. Du reste, quoiqu'ils fissent en quelque manière partie de la république et qu'ils en supportassent les charges, ils n'étaient point admis aux dignités et ils n'avaient pas même le droit de suffrage. Il est vrai que dans des temps difficiles, pour les attacher plus étroitement aux intérêts de la république, on s'était quelquefois relâché là-dessus comme on en usa dans la seconde guerre punique; de peur que ces différens peuples, qui tous unis ensemble faisaient la principale force de la république, ne se laissassent séduire par Annibal, aussi adroit à ménager ces sortes de défections et de révoltes que redoutable les armes à la main; mais quand le péril fut passé, les Romains n'oublièrent rien pour faire regarder ces concessions comme des graces passagères et qui ne fondaient point de droit. Du reste, chaque peuple du Latium était gouverné par un de ses citoyens, élu à la pluralité des voix, qui, sous le titre de préteur, leur admi-

nistrait la justice; et ce préteur après être sorti de charge était censé citoyen romain : cette fonction lui servait de titre de noblesse; et ce privilége distinguait ce canton des autres pays, qu'on appelait les provinces de la république où on envoyait de Rome un préteur pour rendre justice et un questeur pour lever les tributs.

Il y avait long-temps, comme nous l'avons déjà dit, que ces peuples voisins de Rome demandaient la qualité de citoyens romains. Ils représentaient qu'ils payaient des tributs considérables; que dans la guerre leur pays seul fournissait une fois plus de troupes que Rome et son territoire; que la république devait en partie à leur valeur ce haut degré de puissance où elle était parvenue, et qu'il était juste qu'ils eussent part aux honneurs d'un état dont ils avaient étendu l'empire par leurs armes. Nous venons de voir de quelle manière Caïus Gracchus périt pour avoir voulu procurer aux Latins ce droit de citoyens romains. Le sénat et les grands s'y opposèrent sous prétexte qu'il n'était pas juste qu'on leur donnât pour égaux et pour concitoyens des sujets de la république. Mais le véritable motif de leur opposition venait de ce qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on rendît le parti du peuple plus fort en le rendant plus nombreux par cette association. La mort de

Caïus n'épouvanta point Drusus parce qu'il se flatta de réussir en prenant une autre route et en cherchant à se rendre médiateur entre ces différens partis : dessein louable à la vérité, mais également au-dessus de son habileté et de son crédit. [662] Ce fut pour se rendre agréable aux uns et aux autres qu'il proposa pendant son second tribunat de rendre au sénat la connaissance des crimes de concussion, attribuée aux corps des chevaliers; de dédommager ce second ordre en donnant entrée dans le sénat à trois cents chevaliers [1]; et à la faveur de ces deux lois qu'il proposait, il tâcha en même temps de faire passer celles de Caïus Gracchus touchant le partage des terres et le droit de cité en faveur des Latins.

Mais il trouva les sénateurs et les chevaliers également opposés à ces propositions. Le sénat parut offensé qu'un tribun entreprît de faire entrer dans une compagnie aussi auguste que le sénat trois cents chevaliers qui se rendraient maîtres de toutes les délibérations; et ceux de l'ordre des chevaliers, qui pouvaient appréhender de n'être pas élevés à la dignité de sé-

[1] *Tit. Liv. Epit. lib.* LXX, LXXI, *App. Alex.* de Bell. civili, *lib.* I, *c.* 35. *Orosius, lib.* V, *c.* 18. *Aurel. Victor* de viris illustribus, *c.* 66. *Cicero* pro Cluentio.

nateurs, ne voulaient point consentir qu'on privât leur corps d'une juridiction et d'un tribunal qui leur donnait une grande considération dans Rome : de sorte que ces deux ordres, quoique dans des intérêts opposés, s'accordèrent à rejeter les lois de Drusus. Il trouva encore plus d'opposition dans celles de Caïus, qu'il voulait renouveler. Le nom seul des lois agraires souleva tous ceux qui possédaient les terres de conquêtes; et les grands de Rome, accoutumés à cet empire qu'ils exerçaient sur les peuples soumis à la république, ne purent pardonner à Drusus de vouloir leur donner pour concitoyens des gens qu'ils regardaient comme leurs sujets. Des intérêts aussi opposés firent naître des contestations continuelles dans toutes les assemblées; et comme tout s'y décidait alors moins par les règles de l'équité, que par la force et la puissance de chaque parti, une foule de Latins étaient accourus à Rome pour soutenir leur protecteur; mais il ne put échapper à la fureur de ses ennemis. Pressé d'une multitude de peuple qui entourait son tribunal, qu'il avait fait placer dans sa maison et dans une galerie obscure, il fut blessé au côté d'un coup de couteau que le meurtrier laissa dans la plaie et dont il mourut. Il ne fut pas possible de démêler l'auteur du meurtre parce qu'il se perdit

dans la foule [1]; mais Quintius Varius, tribun du peuple, s'en rendit suspect par une loi qu'il proposa depuis la mort de Drusus. Cette loi déclarait criminels et ennemis de l'état tous ceux qui renouvelleraient la proposition d'accorder le privilége de citoyens aux étrangers et aux peuples d'Italie sujets de la république.

La mort de Drusus [2], assassiné dans son tribunal pour avoir voulu procurer à ces peuples le droit de bourgeoisie, fit naître la guerre qu'on appela *sociale* ou des *alliés*. Ces peuples outrés de se voir exclus de leurs prétentions par la mort de leur protecteur, résolurent d'en obtenir l'effet les armes à la main. Les villes principales s'envoyèrent d'abord des députations secrètes pour se communiquer leur ressentiment commun. Elles signèrent ensuite une ligue et se donnèrent réciproquement des otages. Chaque canton fit provision d'armes et de chevaux; on enrôla des soldats; on en nomma les chefs. T. Afranius, P. Ventidius, M. Egnatius et Vetius Cato, tous capitaines de réputation, devaient commander différens corps. Mais avant que de faire aucun acte d'hostilités, ils envoyèrent des députés à Rome pour demander

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* I, *c.* 37. — [2] *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 15. *Plin. lib.* II, *n.* 83.

de la part de tous les peuples d'Italie, alliés ou dépendans de la république, d'être reçus au nombre des citoyens romains.

Le sénat, également instruit de leurs prétentions et de leurs forces, refusa avec hauteur d'entendre leurs députés; et on leur fit dire qu'ils n'auraient point d'audience jusqu'à ce que ceux qui les avaient envoyés eussent renoncé à la confédération qu'ils venaient de signer; et on les congédia avec cette réponse.

Les alliés, au retour de leurs ambassadeurs, prirent en même temps les armes de tous côtés. On vit tout d'un coup au milieu de l'Italie une armée de cent mille hommes tous conjurés contre Rome; et ce qui rendait ces troupes redoutables, c'est qu'elles étaient commandées par d'excellens chefs, et qui avaient été élevés dans les armées et dans la discipline des Romains.

Le sénat arma de son côté avec une extrême diligence, et mit sur pied un plus grand nombre de légions qu'à l'ordinaire. Sextus Julius César et P. Rutilius Lupus, tous deux consuls cette année [663], marchèrent en campagne et commandèrent chacun une armée. On leur donna pour lieutenans Caïus Marius, Cn. Pompeius, Cornelius Sylla et Licinius Crassus qui passaient pour les plus grands capitaines de la républi-

que, et dont la plupart avaient commandé des armées en qualité de consuls et de généraux. Mais l'amour de la patrie faisait que ceux même qui avaient commandé en chef une année, ne dédaignaient point de servir la suivante dans la même armée en qualité de lieutenans. On donna à ceux-ci le titre de proconsuls; et quoique toujours soumis aux ordres des deux consuls, ils commandaient séparément à cause des différens endroits où l'on fut obligé de faire la guerre.

Jamais la république n'avait eu tant d'armées différentes en même temps dans l'Italie. De peur de surprise, on mit des gardes aux portes de Rome, pendant une guerre dans laquelle les soldats des deux partis étaient habillés de la même manière, parlaient la même langue et se connaissaient les uns les autres; en sorte qu'il était difficile de distinguer le citoyen de l'ennemi. Il y eut des combats sanglans, des batailles et des prises de villes. La fortune passa plus d'une fois dans l'un et l'autre parti, qui s'affaiblirent réciproquement sans rien relâcher de leur animosité et de leur fureur. [664] Enfin le sénat s'apercevant que la république ne remportait pas même de victoires qui ne lui fussent funestes, et qu'en faisant périr les alliés elle perdait autant de soldats qui com-

posaient auparavant ses armées, ce corps si sage se relâcha de sa première fermeté; mais il ne céda que peu à peu pour conserver toujours la dignité du nom romain, et même pour jeter de la division entre les alliés. On n'accorda d'abord ce droit et ce privilége de citoyen, qui faisait le sujet de la guerre, qu'aux peuples voisins de Rome, ou qui n'avaient point pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Cette conduite ralentit l'ardeur des ennemis; les alliés, dans une défiance réciproque, se pressèrent de faire chacun leur traité en particulier; et les Romains de leur côté trouvèrent plus de grandeur à se relâcher en faveur des ennemis divisés et affaiblis, que de céder au corps entier de la ligue lors même qu'elle était dans sa plus grande vigueur [1]. Enfin tous ces peuples obtinrent successivement le droit de bourgeoisie romaine, à l'exception des Lucaniens et des Samnites leurs voisins, peuples féroces et courageux, jaloux et ennemis de la grandeur de Rome, et qui soutinrent encore quelque temps la guerre, mais plus par leur animosité que par leur force.

Quoique le sénat eût accordé ce droit de

[1] *App. Alex.* de Bell. civili, *lib.* I, *c.* 49. *Vell. Pat lib.* II, *c.* 16.

bourgeoisie aux voisins de Rome, il le réduisit presque à rien par la forme qu'il donna au traité; et au lieu de distribuer cette foule de peuples, dont on faisait de nouveaux citoyens, dans les trente-cinq tribus anciennes, où ils auraient été maîtres de la plupart des délibérations par leur grand nombre, le sénat eut l'adresse de les ranger de leur consentement sous huit tribus nouvelles. Comme elles se trouvèrent par leur institution les dernières à opiner, il était inutile de compter leurs suffrages quand les anciennes étaient de concert; et le droit de bourgeoisie, qui avait coûté tant de sang aux alliés, ne devint presque, à leur égard, qu'un vain titre sans fonction et sans autorité.

Ils ne furent pas long-temps sans s'apercevoir qu'on ne les avait placés tous ensemble dans les huit dernières tribus que pour rendre leurs suffrages inutiles.

Cependant le sénat, par cette politique, se flattait d'avoir rétabli le calme dans l'Italie ; et il songeait à porter ses armes en Orient, lorsque la jalousie entre les grands fit succéder la guerre civile à la guerre sociale. Marius, âgé de plus de soixante-dix ans, n'avait pas soutenu dans cette dernière guerre cette haute réputation qu'il avait acquise dans celle des Teutons et des Cimbres, soit par la pesanteur qu'amènent les

années, soit que la fortune ne lui eût pas fourni d'occasion de se signaler; il s'était même presque toujours tenu sur la défensive. Sylla, au contraire, vif, actif, impétueux, avait gagné de grandes batailles, pris des villes considérables; [665] et il s'était distingué dans cette guerre par de si glorieux succès, que le consulat fut la première récompense de ses services. On lui décerna ensuite le gouvernement de l'Asie Mineure, avec la commission de faire la guerre à Mithridate, le plus puissant prince de l'Orient, grand capitaine, mais injuste, cruel, sanguinaire, comme la plupart des conquérans, et dont l'empire n'était presque composé que des états qu'il avait usurpés sur ses voisins. Ses forces étaient proportionnées à ses desseins et à son ambition. On comptait dans ses armées jusqu'à deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille chevaux, un nombre infini de chariots armés, et ses ports renfermaient plus de quatre cents vaisseaux de guerre. D'habiles généraux étaient à la tête de ces corps différens; mais il en était toujours le premier général; et quand il ne les commandait pas en personne, lui seul en réglait les opérations. Il s'était emparé de la Cappadoce et de la Bithynie, qu'il avait conquises sur Ariobarzane et sur Nicomède, qui en étaient

les souverains, et les alliés du peuple romain. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, Athènes, la plupart des îles Cyclades, avaient subi le même sort; et le sénat lui ayant fait dire qu'il eût à retirer ses armes de toutes ces provinces, qui étaient sous la protection de la république, ce prince [1], pour faire voir qu'il n'en redoutait ni la puissance ni le ressentiment, fit égorger en un jour marqué cent cinquante mille Romains, la plupart marchands qui, à la faveur de la paix, négociaient et s'étaient établis dans l'Orient et dans les principales villes de la Grèce. Il menaçait Rome même et toute l'Italie de l'effort de ses armes quand le soin de cette guerre échut à Sylla. Marius dont l'ambition était toujours vive, et qui, comme nous avons vu, aspirait à ce commandement, regarda cette préférence comme une injustice. Il semblait que tous les emplois de la république lui appartinssent. Il résolut d'enlever à Sylla celui de faire la guerre à Mithridate [2]. Il mit dans ses intérêts un tribun du peuple, appelé P. Sulpitius, grand ennemi de Sylla, homme éloquent, vif, entreprenant, d'ailleurs considéré à Rome par des biens immenses, par un grand nombre

[1] *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 18.—[2] *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 18. *Plut.* vie de Sylla, *p.* 456.

de cliens, et encore plus craint par le mal qu'il pouvait faire et par le crédit que lui donnait sa charge.

Ces deux hommes, unis par la haine commune qu'ils avaient l'un et l'autre contre Sylla et contre le corps de la noblesse, convinrent, avant que de se déclarer, de grossir leur faction. Pour y réussir, Sulpitius, qui avait reconnu combien les alliés étaient mécontens de se voir placés dans les huit dernières tribus de la république, proposa en leur faveur de supprimer ces huit tribus, et de distribuer ensuite tous ces peuples de l'Italie dont elles étaient composées, dans les trente-cinq anciennes tribus. Il se flattait, par leur grand nombre, de se rendre maître de toutes les délibérations publiques. Les anciens citoyens, éclairés par le sénat, n'eurent pas de peine à s'apercevoir que, si on mêlait parmi eux les nouveaux, des étrangers, qui venaient d'être admis par grace au rang des citoyens, ruineraient insensiblement le crédit des auteurs du bienfait. Ces considérations les déterminèrent à s'opposer à la publication de la loi. Le tribun de son côté, soutenu de ces nouveaux citoyens qu'il avait fait venir exprès à Rome, voulait la faire recevoir par la force. Les deux partis en vinrent aux mains; il y eut dans ce tumulte un grand nombre de citoyens

tués de part et d'autre. La nuit qui survint dissipa l'assemblée sans qu'il y eût rien d'arrêté.

Les consuls, pour reculer le temps d'une nouvelle convocation [1], ordonnèrent sous différens prétextes des fêtes solennelles, pendant lesquelles il était défendu de vaquer à aucune affaire. Sulpitius, sans avoir égard à ces fêtes, convoqua une nouvelle assemblée. Il s'y rendit à la tête de six cents hommes de son parti qui avaient des armes sous leur robe, espèce de satellites dont il se faisait accompagner partout, et qu'il appelait *anti-sénat*. Il fit sommer les deux consuls de se rendre à l'assemblée, et d'y révoquer sur-le-champ les vacances qu'ils avaient ordonnées, afin que le peuple pût donner ses suffrages au sujet de l'abrogation des huit dernières tribus, qu'il avait proposées dans la dernière assemblée.

Ce discours excita un grand tumulte entre les anciens et les nouveaux citoyens [2]. Les partisans du tribun mirent l'épée à la main, et chargèrent la multitude; le peuple s'enfuit; et le fils de Q. Pompeïus, qui était gendre de Sylla, fut tué en voulant secourir son père. Pompeïus se cacha dans la foule; Sylla, pour-

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 55, 56. — [2] *Plut. in* Mario, *p.* 308 et Sylla 457.

suivi par ses ennemis, se jeta dans la maison même de Marius, dont il trouva la porte ouverte. Marius, quoique naturellement cruel et vindicatif, ne voulut point faire tuer un homme à qui sa maison venait de servir d'asile; il lui sauva la vie. Mais il fut obligé, pour la conserver, de revenir sur la place et de déclarer qu'il révoquait l'institution des fêtes. Il se retira ensuite de cette assemblée; et ne trouvant plus pour lui de sûreté dans Rome, où le parti contraire prévalait, il en sortit sur-le-champ, et se rendit en diligence à la tête des troupes qu'il avait commandées pendant la guerre Sociale, et qui devaient marcher sous ses ordres en Orient, contre Mithridate.

Les fêtes étant révoquées, et les deux consuls en fuite, Sulpitius, maître de Rome, fit recevoir sans peine la loi qui avait été cause du tumulte; et par la même loi, il ôta à Sylla le commandement de l'armée qui devait marcher en Asie contre Mithridate [1], dont il fit décerner la commission par le peuple à Marius.

Ce général envoya aussitôt des officiers de son parti pour en prendre le commandement en attendant qu'il y fût arrivé. Mais Sylla les avait prévenus, comme nous l'avons dit; il

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 56.

avait mis tous les soldats dans ses intérêts par l'espérance de les enrichir des dépouilles de l'Orient; en sorte qu'au lieu de recevoir les ordres de Marius[1], ils assommèrent ses officiers, et ils conjurèrent Sylla de les mener contre les ennemis qu'il avait à Rome, avant même que de passer en Asie. Marius, irrité de la mort de ses officiers, usa de représailles, fit tuer plusieurs amis de Sylla, et piller leurs maisons, ce qui obligea les autres de sortir de la ville avec précipitation et de chercher un asile dans le camp de Sylla. Ces massacres déterminèrent ce dernier à marcher droit à Rome. Il était à la tête de six légions dont les soldats, animés de son esprit, ne respiraient que la vengeance et le pillage. Mais plusieurs officiers, ne pouvant se résoudre à tourner leurs armes contre leur patrie, quittèrent le service; en sorte qu'on ne voyait sur le chemin de Rome que gens qui fuyaient de la ville au camp pour échapper à la cruauté de Marius, et d'autres qui passaient du camp dans Rome pour n'être pas obligés de prendre parti dans cette guerre civile. Cependant Sylla avançait toujours, et il fut rencontré sur le chemin par Q. Pompeïus, son collègue au consulat, qui se joignit à lui.

[1] *Plut. in* Sylla.

Marius et Sulpitius, qui n'avaient point d'armée à lui opposer, interposèrent l'autorité des magistrats, et lui envoyèrent Brutus et Servilius, tous deux préteurs, et leurs partisans, qui défendirent à Sylla avec hauteur de continuer sa marche. Les soldats, irrités de la fierté avec laquelle ces deux préteurs avaient parlé à leur général, rompirent les faisceaux et les haches que les licteurs portaient devant ces magistrats [1]. Ils se jetèrent sur eux, déchirèrent leur robe de pourpre, et ils les auraient tués si Sylla ne s'y fût opposé.

Le désordre dans lequel ces deux magistrats rentrèrent dans Rome fit comprendre qu'on avait perdu tout respect pour les lois, et que la force et la violence allaient décider de tout. Marius et Sulpitius qui ne se trouvaient pas en état de résister à un ennemi puissant et irrité, lui dépêchèrent, sous le nom du sénat, de nouveaux députés pour tâcher de retarder sa marche. Ces députés prièrent les deux consuls de suspendre leur colère et leur ressentiment et de ne point souffrir que leur armée s'approchât de Rome de plus de cinq milles [2]; et ils leur représentèrent que, pendant que leurs troupes

[1] *Plut.* vie de Sylla, *p.* 458. — [2] Cinq milles ou quarante stades, ou deux lieues françaises.

s'y reposeraient, le sénat espérait de trouver les moyens de concilier leurs intérêts [1] et de leur donner une entière satisfaction.

Les deux consuls, qui reconnurent qu'on ne cherchait qu'à les amuser pour donner le temps à Marius de lever des troupes, feignirent, pour tromper les députés, de se rendre à leurs propositions. Sylla en leur présence commanda à ses officiers de marquer un camp et de distribuer les logemens dans l'endroit où il se trouvait. Mais ces envoyés ne furent pas plus tôt partis, qu'il les fit suivre par sa cavalerie : il se mit ensuite en marche avec toute son armée, et parut aux portes de Rome quand ses ennemis le croyaient encore dans son camp.

Ses troupes entrèrent dans la ville l'épée à la main, et comme elles auraient fait dans une place ennemie et prise d'assaut. Marius et Sulpitius, quoique surpris, s'opposèrent à leur passage avec un gros de leurs partisans qui s'étaient réunis auprès d'eux ; et le peuple, qui craignait le pillage, se déclara en leur faveur, et lançait des traits et des pierres du haut des maisons sur les soldats de Sylla. Mais ce général ayant menacé de les brûler [2], et ayant paru un flam-

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 57. — [2] *Plut. in* Sylla.

beau à la main, le peuple cessa ce genre d'hostilité et demeura spectateur du combat entre les deux partis. Marius et Sulpitius l'appelèrent vainement à leur secours; ils promirent même inutilement la liberté aux esclaves qui prendraient les armes en leur faveur; personne ne branla; et les troupes de Sylla, avançant toujours, les poussèrent jusqu'au temple de la déesse Tellus, d'où ils furent obligés de s'enfuir et de sortir de Rome. Sylla, s'en voyant maître, mit des corps-de-garde dans toutes les places de la ville pour empêcher le désordre. Il fit même punir sévèrement quelques soldats qui s'étaient jetés dans des maisons pour les piller; et il passa toute la nuit à visiter lui-même les différens quartiers pour contenir le soldat toujours insolent dans la victoire, et pour empêcher que les citoyens ne fussent outragés.

Les deux consuls ayant employé toute la nuit à pourvoir à la sûreté publique, songèrent le lendemain à faire autoriser une conduite si extraordinaire par de nouvelles lois, et à se revêtir au moins des apparences de la justice, qui ne manquent guère à ceux qui ont la force de leur côté. Pour y parvenir, ils formèrent le dessein de relever l'autorité du sénat que les tribuns du peuple avaient fort affaiblie par ce nombre infini de lois nouvelles faites en faveur du peu-

ple, et dont la plupart n'avaient été promulguées que par des séditieux les armes à la main.

Ils convoquèrent dans cette vue une assemblée du peuple romain [1]. Sylla naturellement éloquent déplora, en des termes également vifs et touchans, les malheurs de la république. Il représenta à l'assemblée que les dissensions qui agitaient depuis si long-temps la ville et l'état ne provenaient que de l'esprit inquiet et séditieux des tribuns qui, pour se faire valoir, n'oubliaient rien pour exciter la haine du peuple contre le sénat; que ces magistrats populaires, qui n'avaient été établis dans leur origine que pour empêcher qu'on ne fît violence à aucun citoyen romain, s'étaient emparés insensiblement, et sous différens prétextes, du gouvernement entier de la république; que par de nouvelles lois, inconnues à leurs ancêtres, ils avaient trouvé le secret d'anéantir l'autorité des consuls et la dignité du sénat; que pour faire tolérer ces usurpations, qu'ils revêtaient du nom respectable de lois, ils avaient aboli dans les élections des magistrats l'usage établi de tout temps de recueillir les suffrages par centuries; et qu'ils avaient substitué à cette

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* I, *c.* 59.

ancienne forme celle de faire donner les voix par tribus, surtout dans l'élection des tribuns du peuple; que par ce changement, dans lequel les suffrages des nobles et des personnes riches étaient confondus avec ceux des pauvres, au lieu de les compter par centuries, le petit peuple se trouvait maître des élections, et que son choix tombait toujours plutôt sur les plus séditieux que sur les gens de bien; que pour détruire des abus si pernicieux au repos de la république, il était d'avis que désormais personne, de quelque condition qu'il fût, ne pût proposer au peuple aucune loi qui n'eût été auparavant approuvée par le sénat; enfin, que dans les élections on ne recueillît plus les suffrages que par classes, espèce de rôles dans lesquels tous les citoyens étaient divisés par centuries selon leurs facultés, mais dont la première classe, composée des plus riches, renfermait seule plus de centuries que toutes les autres classes ensemble : ce qui rendait cette première classe, quand toutes ses centuries étaient d'accord, arbitre de toutes les délibérations. Sylla ajouta qu'il fallait interdire aux tribuns ces harangues continuelles qui étaient autant de trompettes de sédition; et que pour mettre des bornes à l'ambition effrénée de ces magistrats plébéiens, il était à propos de déclarer par une loi solen-

nelle que tout citoyen qui aurait exercé le tribunat serait incapable dans la suite de toute autre magistrature.

Ces propositions, de la part d'un homme qui était à la tête de six légions, et maître de Rome, devinrent aussitôt des lois : personne n'osa s'y opposer ; tout plia sous son autorité; et Rome, sous son consulat, prit comme une nouvelle face.

Quand il eut établi solidement son autorité, il songea à venger ses injures particulières. Nous avons dit que Marius, de concert avec le tribun Sulpitius, s'était fait décerner le commandement de l'armée destinée contre Mithridate. Sylla fit casser ce décret, et en même temps il fit annuler la dernière loi promulguée par Sulpitius, qui admettait les alliés dans les trente-cinq tribus anciennes. Tout ce qui s'était passé fut attribué à la force et à la violence; et celui-même qui s'en plaignait, tenait, pour ainsi dire, actuellement le poignard sur la gorge à ses concitoyens. On accusa ensuite C. Marius, le jeune Marius son fils, douze sénateurs des principaux de leur parti et le tribun Sulpitius d'être les auteurs de la dernière sédition. Ils étaient absens, et ils avaient pour partie celui qui commandait dans Rome avec une autorité absolue : ainsi leur procès fut bientôt fait [1].

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 20.

Ils furent déclarés ennemis du peuple romain; on mit leurs têtes à prix; on leur interdit le feu et l'eau, c'est-à-dire tous les secours de la société; et on publia à son de trompe à Rome et dans toutes les provinces dépendantes de la république, le décret du sénat qui ordonnait qu'on eût à les poursuivre aux dépens du public, et qu'on les fît mourir sitôt qu'ils auraient été arrêtés. Sylla dépêcha en même temps des troupes de tous côtés pour les faire périr. Marius échappa à leur poursuite; mais le tribun Sulpitius fut trouvé par des cavaliers de Sylla, caché dans les marais du Laurentium. On lui coupa la tête qui fut apportée à Rome et attachée au *Rostrum*, ou tribune aux harangues. Ce spectacle affreux fut un présage de tout le sang que l'ambition et la haine de Marius et de Sylla firent répandre dans la suite à Rome et dans tout l'empire romain.

Le peuple ne vit qu'avec une secrète indignation la tête d'un de ses magistrats attachée sur son propre tribunal; et le sénat même, quoique ravi de voir le parti du peuple abaissé, ne laissa pas de murmurer de la proscription de C. Marius et de ses partisans. La plus grande partie des sénateurs, jaloux de l'honneur et de la dignité de leur compagnie, ne pouvaient souffrir qu'on eût proscrit leurs collègues, comme

on aurait fait des brigands et des scélérats. Quelques-uns reprochaient secrètement à Sylla qu'il voulait faire périr un homme plus généreux que lui; et que si Marius, quand il se réfugia dans sa maison, l'eût livré à ceux qui le poursuivaient, il se serait vu par sa mort maître absolu du gouvernement. Ces discours, répétés depuis en différentes manières dans les compagnies, donnaient de l'éloignement à tout le monde pour la personne de Sylla. Il en fit l'expérience dans l'élection de quelques magistrats, où la qualité de ses créatures [1] fut, à l'égard du peuple, un titre d'exclusion. Sylla au lieu de s'en fâcher affecta de s'en faire un nouveau mérite. Il dit à ses amis que le peu d'égards que le peuple avait eus pour sa recommandation, était une preuve que sous son consulat Rome jouissait d'une entière liberté; et, pour soutenir toujours le même caractère aux yeux du public, il laissa élire pour l'un des consuls de l'année suivante, Cinna de la même maison que lui, mais d'un parti contraire, et qui le fit repentir dans la suite de cette feinte modération, aussi opposée à son humeur qu'à ses intérêts.

Cornelius Cinna, quoique d'une maison pa-

[1] Nonnius, neveu de Sylla, et Servius.

tricienne, s'était attaché au parti du peuple, où il espérait trouver plus de considération que dans celui de la noblesse, rempli de grands capitaines et d'habiles magistrats. C'était un homme sans mœurs et sans réflexion, précipité dans ses desseins : cependant tout téméraire et inconsidéré qu'il était dans ses engagemens, il les soutenait avec un courage et une grandeur d'ame dignes d'un meilleur citoyen. Il ne fut pas plus tôt entré dans l'exercice de sa magistrature, qu'il se vanta insolemment de faire abolir toutes les lois de Sylla : il l'attaqua même indirectement; et pour essayer ses forces et la disposition du peuple, il hasarda une de ses créatures [1] qui osa se déclarer accusateur de Sylla. Mais ce grand homme, méprisant également et la bassesse de l'accusateur et la légèreté de celui qui le faisait agir, sans daigner seulement répondre à l'accusation, laissa là le procès et les juges, et partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

Il se flattait que son parti serait toujours assez puissant pour tenir en respect le nouveau consul, homme peu estimé et d'ailleurs haï pour son humeur hautaine et violente. Mais la suite lui fit voir que dans les dissensions domestiques

[1] Virginius, tribun du peuple.

et les guerres civiles, il ne faut jamais se trop fier à ses meilleurs amis, ni mépriser le moindre de ses ennemis. Cinna n'avait pas à la vérité un assez puissant parti pour introduire un nouveau changement dans le gouvernement de l'état; mais il eut des amis plus habiles que lui qui lui firent comprendre que, pour se soutenir contre Sylla, il devait faire rappeler Marius, et opposer à Sylla ce grand capitaine si fameux par ses victoires. Il fallait pour cela faire casser l'arrêt de la proscription; mais cette cassation d'un arrêt si solennel paraissait presque impossible par rapport au puissant parti que Sylla avait laissé dans Rome. Cinna, pour en balancer le crédit, et pour s'assurer du plus grand nombre des suffrages, entreprit de gagner les alliés.

[666] Nous avons dit avec quelle adresse le sénat les avait comme relégués dans les huit dernières tribus, afin que leurs suffrages ne fussent jamais comptés; et on a vu que par un dessein contraire Marius et Sulpitius les avaient incorporés dans les trente-cinq premières tribus; mais que Sylla avait depuis fait abroger cette loi. Cinna résolut de la faire revivre. Pour y réussir il leur fit dire secrètement de se rendre à Rome le premier jour d'assemblée; d'y venir en plus grand nombre qu'ils pourraient, et d'apporter des épées sous leurs robes. Tout cela

fut exécuté selon son projet; et le jour de l'assemblée la place publique fut remplie d'un si grand nombre de ces alliés, que les habitans mêmes de Rome eurent bien de la peine à en approcher. Cinna monta lui-même à la tribune; et, par un discours étudié, il représenta à l'assemblée que les Latins et les Italiens étant de même nation que les Romains, parlant le même langage, vivant sous des lois à peu près semblables, et exposant tous les jours leur vie pour soutenir la gloire et les intérêts de la république, il était juste de ne former qu'un corps et qu'une seule république des différens peuples de l'Italie; que pour rendre cette union parfaite il fallait supprimer les huit dernières tribus, et placer dans les anciennes les nouveaux citoyens[1] selon que le sort en déciderait; que c'était le seul moyen d'entretenir la paix et l'union entre les différens ordres de l'état, d'en augmenter les forces et de les rendre redoutables aux ennemis du nom romain.

Ce discours du consul fut reçu avec de grands applaudissemens de la part des alliés. Il demandèrent à haute voix et avec de grands cris qu'on prît les suffrages pour faire recevoir cette

[1] *Vell. Pat. lib.* II, c. XX. *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* I, c. LXIV.

loi. Mais les anciens citoyens, indignés de voir un patricien et un consul faire le personnage séditieux d'un tribun du peuple, s'opposèrent hautement à la réception de cette nouvelle loi. « Qu'il suffise à ces étrangers, disaient-ils, d'être associés au nom romain, d'en avoir les droits et les priviléges, et de se voir aujourd'hui, de sujets, devenus citoyens de Rome, sans prétendre encore se mêler, malgré nous, dans nos tribus pour y donner la loi par le nombre de leurs suffrages. »

L'opposition de sentimens et de partis fit naître des disputes qui dégénérèrent bientôt en invectives et en injures. Pour lors les alliés, tirant leurs épées qu'ils portaient sous leurs robes, chargèrent les anciens citoyens et les obligèrent de quitter la place et de s'enfuir; la plupart coururent en porter leurs plaintes au sénat; et ils s'adressèrent à Octavius, collègue de Cinna au consulat, ami et partisan déclaré de Sylla. Ce consul, qui avait prévu les desseins de son collègue, sous prétexte de maintenir la paix dans la ville, tenait auprès de lui un nombre considérable de ses partisans tous bien armés. Il n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait dans la place, qu'il y courut à la tête des créatures de Sylla; il écarte le peuple, qui lui fait place, tant par respect pour sa dignité

que par la crainte de ce grand nombre de gens armés dont il était accompagné. Octavius, sans égard pour personne, charge les Latins, les pousse, écarte la multitude et la met en fuite. Les habitans de Rome prennent les armes, attaquent les alliés dispersés dans les rues, les poursuivent l'épée dans les reins, et les forcent enfin de sortir de Rome.

Cinna, s'en voyant abandonné, court toute la ville pour rallier ses partisans, et il invite même jusqu'aux esclaves de se joindre à lui par l'espérance de la liberté qu'il promet à ceux qui prendront les armes en sa faveur. Le premier magistrat de la république, et celui qui était proposé pour y maintenir la paix, n'oublie rien pour exciter une sédition; mais personne ne branla; et après des efforts impuissans, il fut obligé de céder au parti contraire. Il sortit de Rome, et fut rejoindre cette foule d'Italiens qu'il y avait fait venir; il parcourut successivement la plupart de leurs villes; il fut à Tibur, à Preneste, à Nole; et dans tous les lieux où il passa, il exhortait le peuple à prendre les armes pour se venger des Romains. Il était secondé par C. Milonius, par C. Marius Gratidianus, et surtout par Quintus Sertorius, excellent capitaine, qui s'était joint à ce parti pour se venger de celui de Sylla, qui lui avait

donné l'exclusion dans une élection pour le tribunat. Ces sénateurs, par leurs intrigues, excitèrent le ressentiment des alliés; la guerre fut résolue dans la plupart des villes; l'embrasement devint bientôt général, et Cinna, à la tête de ce nouveau parti, commença à faire des levées de troupes et d'argent. Le sénat, instruit de ses mauvais desseins, lui fit son procès. Il fut déclaré déchu du titre de citoyen et de la dignité de consul; et on substitua en sa place Lucius Merula, prêtre de Jupiter, et un des plus hommes de bien de la république.

Cinna n'apprit sa condamnation qu'avec une nouvelle fureur. Son esprit, naturellement fier et emporté, ne formait que des projets funestes contre ses ennemis; mais comme il avait besoin de forces pour se soutenir, il résolut de faire entrer dans son parti un corps de troupes romaines qui campait alors proche de Capoue.

Il se rendit en diligence au camp, et avant qu'on y eût appris les nouvelles de sa déposition, il s'adressa d'abord à quelques tribuns militaires, qu'il eut l'adresse de gagner et de mettre dans ses intérêts. Ces officiers, de concert avec lui, convoquent l'assemblée. Les soldats furent d'abord surpris d'y voir paraître le consul sans licteurs, sans faisceaux et sans aucune marque de sa dignité. Cinna prenant alors

la parole : « Vous voyez en ma personne, leur dit-il, un exemple bien extraordinaire de la tyrannie du sénat. Vous m'aviez fait consul, le peuple romain m'avait conféré cette dignité par ses suffrages, et le sénat vient de m'en priver sans m'entendre et sans même avoir consulté le peuple. Après un pareil attentat, que pouvez-vous espérer de votre liberté, de vos droits et de vos suffrages? Ce sont cependant ces mêmes suffrages dont j'avais voulu augmenter le nombre pour soutenir votre autorité, qui m'ont attiré une si cruelle injure. Si j'avais été moins attaché aux intérêts du peuple, je serais encore à la tête du sénat, et vous me verriez dans votre tribunal avec toutes les marques de ma dignité; au lieu que je ne m'y présente qu'en suppliant et comme un malheureux proscrit, sans patrie, sans maison, sans dieux pénates, forcé d'errer à l'aventure ou de me cacher dans un pays où j'ai droit de commander. »

En même temps il déchire sa robe comme un homme pénétré de la plus vive douleur; il atteste les dieux vengeurs de l'injustice, et se jette à terre prêt à se percer de son épée, et comme s'il n'eût pas voulu survivre à sa disgrace [1]. Les soldats, émus d'un spectacle si

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 66.

touchant, le relèvent et le rapportent sur son tribunal. Chacun l'exhorte à prendre courage; on lui rend les faisceaux, on lui donne des licteurs, et l'armée, gagnée par ses principaux officiers, le reconnaît pour consul et pour son général, et lui prête serment de fidélité.

Cinna, qu'on avait jusque alors méprisé à Rome, devint redoutable; et on regarda cette désertion de toute l'armée comme le commencement d'une guerre civile. Les deux consuls, Octavius et Merula, firent aussitôt de nouvelles levées par ordre du sénat; on tira des troupes des alliés qui n'étaient point entrés dans le parti de Cinna, et on rappela en même temps Cn. Pompeïus, père du grand Pompée. Il commandait alors un corps de troupes sur les côtes de la mer Ionienne, et il vint camper devant la porte Collatine pour couvrir Rome. Mais la république tira peu de secours de ce général, qui se ménagea toujours avec tant d'adresse entre les deux partis depuis l'éloignement de Sylla, qu'on ne sut jamais lequel il favorisait. Peut-être même qu'il cherchait à s'élever sur les ruines de l'un et de l'autre; ce qui, par la suite, le rendit également odieux aux deux factions.

Cependant le parti de Cinna se fortifiait tous

les jours; plusieurs sénateurs accoururent dans son camp, et on apprit en même temps que Caïus Marius, avec son fils, était en chemin pour s'y rendre. Ce fameux chef de parti était alors comme relégué dans l'île de Cercinne, sur les côtes d'Afrique, où il s'était réfugié avec son fils et quelques sénateurs romains qui s'étaient attachés à sa fortune.

Nous avons vu que Sylla l'avait poussé hors de Rome, et, qu'après sa fuite, il avait été proscrit et sa tête mise à prix. Caïus Marius, âgé de plus de soixante-dix ans, après six consulats, qu'il avait exercés avec autant d'autorité que de gloire, se vit réduit à se sauver de Rome à pied, et sans avoir ni ami ni domestique qui l'accompagnât dans sa fuite. Après avoir fait quelque chemin dans un état si déplorable, il fut obligé, pour éviter les gens de Sylla qui le poursuivaient, de se jeter dans un marais où il passa toute la nuit enseveli et enfoncé dans la bourbe jusqu'au cou; il en sortit au point du jour pour tâcher de gagner les bords de la mer, dans l'espérance de trouver quelque vaisseau qui lui faciliterait sa sortie de l'Italie. Mais ayant été reconnu par des gens de Minturne, on l'arrêta; il fut conduit dans cette ville la corde au cou, tout nu, et couvert de boue.

Le magistrat, pour obéir aux ordres du sénat, lui envoya aussitôt un esclave public, Cimbre de nation, pour le faire mourir.

Marius voyant entrer cet esclave dans sa prison, et jugeant de son dessein par une épée nue qu'il avait à la main, lui cria d'une voix forte : « Barbare, as-tu bien la hardiesse d'assassiner Caïus Marius?[1] » L'esclave, épouvanté du nom seul d'un homme si redoutable aux Cimbres, jette son épée, et sort de la prison tout ému, et en criant : « Il m'est impossible de tuer Marius. » Les magistrats de Minturne regardèrent la peur et le trouble de cet esclave comme un mouvement du ciel, qui veillait à la conservation de ce grand homme; et, touchés d'un sentiment de religion, ils lui rendirent la liberté. « Qu'il aille, dirent-ils, errant où ses destinées le conduisent, et que partout ailleurs il subisse le décret du sénat Nous supplions seulement les dieux qu'ils nous pardonnent, si une autorité supérieure nous contraint de chasser de notre ville celui qui a sauvé autrefois toute l'Italie de l'incursion des barbares. » Ceux de Minturne lui fournirent même un vaisseau qui le porta d'abord dans

[1] *Plut. in* Mario. *App.Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 61. *Vell. Pat. lib.* II, c. 19.

l'île d'AEnaria, où il trouva un sénateur de ses partisans, appelé Grenius, et quelques autres proscrits de ses amis, qui lui apprirent que son fils s'était réfugié à la cour de Mandrestal[1], roi de Numidie, ce qui détermina Marius à passer en Afrique. Il fut obligé par la tempête, d'autres disent pour faire de l'eau, de relâcher sur les côtes de Sicile, et il y trouva de nouveaux périls. A peine était-il débarqué qu'un questeur romain, qui commandait dans le pays, et qui par hasard se trouva au même endroit, voulut l'arrêter. On en vint aux mains, et Marius n'échappa de ce péril qu'après avoir perdu seize hommes de ceux qui l'accompagnaient, et qui firent ferme sur le bord de la mer pendant qu'il se rembarquait. Il arriva ensuite en Afrique après quelques jours de navigation, et mit pied à terre proche de Carthage. Sextilius commandait dans cette province en qualité de préteur; et comme Marius ne l'avait jamais désobligé, il se flatta qu'il voudrait bien ignorer l'endroit de sa retraite, et qu'il trouverait enfin un asile où il pourrait se rétablir tranquillement des fatigues de la mer.

Mais à peine avait-il passé quelques jours sur ce rivage, qu'il vit arriver un licteur qui lui

[1] Plutarque le nomme Hyempsal.

signifia un ordre du préteur de sortir de son gouvernement, avec menace de le poursuivre comme un ennemi du peuple romain s'il y restait plus long-temps. Marius, pénétré de douleur et de colère de ne pouvoir pas trouver un coin de terre où il pût être en sûreté après s'être vu pour ainsi dire maître du monde entier, gardait un morne silence en regardant fièrement ce licteur; mais en étant pressé de lui donner réponse : « Rapporte à ton maître, lui dit-il, que tu as vu C. Marius banni de son pays, assis sur les ruines de Carthage; » comme si, par la comparaison de ses disgraces avec la chute du puissant empire des Carthaginois, il eût voulu instruire le préteur de l'instabilité des plus grandes fortunes.

Il se rembarqua ensuite, malgré la rigueur de la saison, et il passa une partie de l'hiver dans son vaisseau, à errer dans ces mers en attendant le retour d'un de ses gens qu'il avait envoyé en Numidie, au jeune Marius son fils, afin qu'il lui procurât une retraite dans le pays de Mandrestal. Mais il fut bien surpris lorsqu'il le vit arriver lui-même, et qu'il apprit qu'il s'était heureusement échappé d'un asile qui était devenu sa prison. Ce prince barbare l'avait reçu d'abord avec les égards que tous les rois avaient pour les Romains, et qui étaient dus

surtout au grand nom de Marius, si fameux dans la Numidie; mais ayant appris sa disgrace, il résolut de retenir son fils comme un otage que la fortune lui avait envoyé, et de s'en faire un mérite en faveur du parti qui prévaudrait. Et quoiqu'il gardât toujours, en apparence, les mêmes égards et les mêmes mesures d'honnêteté, le jeune Marius n'avait pas été long-temps sans s'apercevoir qu'il n'était plus libre, et que c'était moins pour lui faire honneur que pour l'observer que Mandrestal le faisait accompagner, partout où il portait ses pas, d'un grand nombre de seigneurs numides qui ne le perdaient jamais de vue.

Heureusement le jeune Romain avait su plaire à une des femmes du roi[1]. L'amour, déguisé en pitié, rendit cette princesse sensible à ses malheurs; et malgré son inclination secrète, elle fut assez généreuse pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il vint joindre son père, comme nous l'avons dit; et Marius, ayant appris les mouvemens de Rome par un envoyé de Cinna, résolut de se rendre dans son armée pour tâcher de relever son parti. Il s'embarqua de nouveau, et après quelques jours de navigation, il aborda sur les côtes d'Étrurie, d'où il

[1] *Plut. in* Mario.

envoya offrir ses services à Cinna, comme un simple citoyen à son consul.

Cinna, apprenant cette grande nouvelle, en fit part à Quintius Sertorius, un de ses lieutenans, et lui demanda son avis. Sertorius, grand capitaine, mais sage et modéré, et qui redoutait l'humeur farouche et vindicative de Marius, ne fut point d'avis qu'on le reçût dans l'armée[1]. Il représenta à Cinna qu'il était assez puissant pour triompher seul de tous ses ennemis; que Marius ne serait pas plus tôt à la tête de l'armée, qu'il rappellerait à lui toute l'autorité, qu'il lui enlèverait la gloire des heureux succès, et d'ailleurs que c'était un homme sur la foi duquel il n'était pas toujours sûr de se reposer. Cinna convint de la solidité de toutes ces raisons : « Mais le moyen, dit-il, de renvoyer un homme que j'ai invité moi-même à se rendre dans mon armée, et à unir ses ressentimens aux miens contre nos ennemis communs? » « Puisque c'est vous qui l'avez appelé, lui répondit Sertorius, la délibération est inutile; il ne vous reste d'autre parti à prendre, après vous être joints, que de veiller autant sur sa conduite que sur les entreprises et les desseins de vos ennemis déclarés. »

[1] *Plut. in* Sertorio, *tom.* v, *p.* 400.

Cinna après cette conférence secrète écrivit à Marius pour l'inviter de nouveau à se rendre dans son armée : il le traitait de proconsul dans sa lettre; et il lui envoya des licteurs et tous les ornemens de cette dignité. Marius se rendit au camp de Cinna, mais il renvoya les licteurs et les autres marques de distinction, comme peu convenables à sa fortune. Il affectait au contraire de ne porter qu'une méchante robe; ses cheveux et sa barbe étaient négligés; il marchait lentement et comme un homme abattu par tant de disgraces; mais au travers de cette triste contenance qu'il affectait, on démêlait quelque chose de si fier sur son visage, qu'il excitait plutôt de la frayeur que de la compassion.

On ne sut pas plus tôt à Rome que Marius était revenu en Italie dans le dessein d'y faire la guerre, qu'il sortit de cette ville plus de cinq cents citoyens qui se rendirent auprès de lui. Il parcourut ensuite toute l'Italie, et alla de ville en ville publiant qu'il ne prenait les armes que pour faire recevoir leurs citoyens dans le corps de la république et dans les anciennes tribus. Les peuples, flattés de cette espérance, lui donnèrent des troupes et de l'argent. Un grand nombre de soldats romains, qui avaient servi autrefois sous lui, vinrent lui offrir leurs

services. Pour grossir ces troupes encore davantage, il fit publier, à son de trompe, qu'il accorderait la liberté à tous les esclaves qui le viendraient trouver; il en accourut un grand nombre à qui il fit donner des armes; et il choisit les mieux faits pour lui servir de gardes.

Cinna et Marius se trouvant un assez grand nombre de troupes pour pouvoir assiéger Rome, en approchèrent sans trouver aucun obstacle. Cinna et Carbon, un de ses lieutenans, se campèrent sur les bords du Tibre, Sertorius au-dessus, et Marius du côté de la mer : leur dessein était d'empêcher qu'on ne fît entrer des vivres dans la place. Cn. Pompeïus avait à la vérité un corps considérable de troupes qui pouvait en faciliter l'entrée; mais la conduite de ce général était si équivoque, ses démarches si concertées, et ses desseins si cachés, qu'on ne pouvait pas compter sur son secours. Il fut tué quelque temps après dans un orage par un coup de tonnerre; et on remarqua que la joie de sa mort avait été égale dans la ville et dans le camp ennemi. Le consul Octavius fut obligé de prendre sa place. Personne ne doutait de sa probité et de la droiture de ses intentions; mais c'était un mauvais soldat qui succédait à un grand capitaine; c'était même plutôt un bon citoyen qu'un homme capable du gouverne-

ment; attaché, jusqu'au scrupule, à une timide observation des lois, et ignorant cette grande maxime : Qu'il faut se mettre au-dessus des lois même, quand il s'agit du salut de la patrie. On le vit refuser le secours des esclaves qui étaient en grand nombre dans Rome; et il répondit sèchement à ses officiers, qui le pressaient de les armer pour la défense de la ville, qu'il n'accorderait jamais à des esclaves le droit de bourgeoisie, dont il avait été d'avis qu'on privât Caïus Marius, et que ce serait violer les lois pour la défense desquelles il avait pris les armes.

Cependant Cinna et Marius serraient de près la ville de Rome; et l'armée même d'Octavius se trouvait comme assiégée. On ne pouvait point rappeler Sylla, trop éloigné et occupé dans le fond de l'Asie contre Mithridate. Ainsi il ne restait de ressource au sénat que dans un corps de troupes, commandé par Cecilius Metellus, fils du Numidique, qui faisait actuellement la guerre aux Samnites, peuples courageux, ennemis de tout temps du nom romain, et qui soutenaient opiniâtrément les restes de la ligue sociale dont nous venons de parler.

Le sénat, qui connaissait la valeur et la capacité de ce général, lui envoya ordre de terminer cette guerre aux conditions les plus honorables

qu'il pourrait; de ramener incessamment son armée au secours de sa patrie; et même, en cas qu'il ne pût faire la paix, de laisser ses troupes sous les ordres de ses lieutenans et de venir servir auprès du consul [1]. Metellus, en conséquence de cet ordre, fit faire quelques propositions aux généraux ennemis. Mais, comme dans le traité il voulait toujours soutenir la dignité du nom romain, Marius intervint pendant que la négociation traînait, et il fit offrir aux Samnites des conditions si avantageuses, qu'ils se déclarèrent en sa faveur; en sorte que Metellus, perdant l'espérance de la paix, laissa ses troupes sous le commandement de ses lieutenans et se rendit au camp d'Octavius.

Les soldats de ce consul, qui le méprisaient autant qu'ils estimaient Metellus, demandèrent ce dernier avec de grands cris pour leur général; et ils déclarèrent hautement que quand ils auraient un si brave homme à leur tête, ils sauraient bien repousser tous les efforts des ennemis et sauver Rome et la république. Mais Metellus, aussi modeste que brave, rejeta avec indignation ces louanges séditieuses. Il reprocha aux soldats leur peu de discipline; et il leur parla avec tant de hauteur, que la plupart,

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 68.

piqués de ses reproches, se jetèrent dans l'armée de Marius. Ce qui fait voir que dans les guerres civiles les chefs de parti ne peuvent trop ménager des soldats, que leur exemple rend mutins, et qui ne croient pas combattre contre leur patrie quand ils ne servent que dans des troupes de leur nation.

Marius, pour augmenter le désordre, fit crier, proche des murailles de Rome, qu'il donnerait la liberté à tous les esclaves qui viendraient prendre parti dans ses troupes : ce qui en attirait tous les jours un grand nombre. Le peuple, d'ailleurs, qui veut toujours avoir du pain, de quelque côté qu'il vienne, se plaignait hautement que le sénat, pour ses intérêts particuliers, entretenait une guerre qui exposait leurs femmes et leurs enfans à mourir de faim. La plupart même des sénateurs qui avaient paru d'abord les plus zélés, ne conservaient plus qu'une froide bienséance pour le parti. Et comme la fidélité est rare dans les guerres civiles, par les mutuelles liaisons qui se trouvent entre les gens de différens partis, on ne voyait que transfuges et que négociateurs secrets qui passaient de la ville dans le camp pour y faire des traités particuliers.

Le sénat, voyant que son parti et son autorité diminuaient tous les jours, et craignant un

soulèvement général, crut devoir entrer en négociation. On envoya des députés à Cinna pour lui faire quelques propositions de paix [1]. Cinna, avant que de leur donner audience, leur fit demander s'ils avaient ordre de le reconnaître pour un des consuls de la république, ou s'ils ne prétendaient traiter avec lui que comme avec une personne privée. Les députés n'ayant rien dans leurs instructions touchant une proposition si délicate, retournèrent dans la ville prendre de nouveaux ordres. Le sénat embarrassé de la question de Cinna, ne savait quel parti prendre. Il n'y avait pas d'apparence de déposer un aussi homme de bien que Merula, qui d'ailleurs avait été élevé à cette dignité sans l'avoir recherchée. D'un autre côté, le peuple pressé de la faim demandait du pain avec de grands cris; et il était à craindre qu'il n'introduisît l'ennemi dans la ville. Merula sut par sa générosité tirer le sénat d'embarras : il renonça au consulat; et, par sa démission, le sénat, libre de ses derniers engagemens, envoya de nouveaux députés à Cinna comme au consul du peuple romain. Cinna les reçut dans son tribunal avec tout l'appareil du premier magistrat de la république. Les envoyés l'invitèrent, de la part du sénat, de rentrer dans Rome et

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 69.

dans les fonctions de sa dignité; et ils ne lui demandèrent pour toutes conditions que de vouloir bien épargner le sang de ses concitoyens, et de faire serment qu'il n'en ferait mourir aucun que suivant les lois, et conformément aux règles ordinaires de la justice. Cinna refusa de faire ce serment; mais il protesta qu'il ne donnerait jamais son consentement à la mort d'aucun citoyen. Il fit même dire au consul Octavius qu'il ne ferait pas mal de s'abstenir de paraître en public jusqu'à ce que le calme fût rétabli dans la ville. Marius était debout à côté du tribunal de Cinna. Il ne parla point aux envoyés; mais son silence, une mine farouche et des yeux étincelans de colère, leur firent comprendre que cet homme, furieux dans ses vengeances, ne respirait que le sang et le carnage.

Metellus, voyant les affaires de Rome désespérées, ne voulut pas y entrer. Il aima mieux se bannir de sa patrie, que de reconnaître l'autorité de Cinna; et il se retira sur les côtes de la Ligurie. Octavius, au contraire, protesta qu'étant consul il ne sortirait point de la ville : il se plaça dans son tribunal avec ses habits consulaires, environné de ses licteurs; et là, il résolut d'attendre ce qu'il plairait aux ennemis d'ordonner de son sort.

Cinna et Marius se présentèrent aux portes de Rome à la tête de leurs troupes. Cinna entra le premier accompagné de ses gardes; mais Marius s'arrêta à la porte; et comme ses amis l'invitaient d'entrer, il leur dit qu'ayant été banni par un décret public, il en fallait un autre qui autorisât son retour. Cet homme cruel et farouche feignait de respecter encore les lois; il fallut pour le contenter assembler le peuple dans la place. Mais à peine deux ou trois tribus eurent-elles donné leurs suffrages, que, trouvant la cérémonie trop longue, et impatient de satisfaire son humeur cruelle, il laissa tomber le masque, et se jeta dans la ville avec une troupe de satellites qui massacrèrent sur-le-champ ceux qu'il leur avait prescrit. Caïus et Lucius Julius, Serranus, P. Lentulus, C. Numitorius, M. Bebius Crassus, tous sénateurs illustres, furent égorgés dans les rues et immolés les premiers à la vengeance de Marius. Il fit porter leurs têtes sur la tribune aux harangues; et comme s'il eût voulu étendre sa vengeance au-delà même de la mort, il ordonna qu'on laissât ces cadavres mutilés dans les rues, pour être dévorés par les chiens.

Des deux consuls, Octavius fut tué dans son tribunal, contre la parole de Cinna; et Merula, sachant qu'il était proscrit, se fit couper les

veines pour ne pas laisser à son ennemi le cruel plaisir d'ordonner du genre de son supplice. Mais comme il était prêtre de Jupiter, et que, par les lois de la religion, il était défendu aux personnes revêtues de ce caractère de mourir avec la mitre sur la tête, on trouva après sa mort un écrit dans lequel il témoignait qu'avant de se donner la mort, il avait eu la précaution de déposer cet ornement sacré, pour ne le pas profaner, disait-il, par l'effusion de son sang. On égorgea ensuite Marc-Antoine dont la retraite avait été découverte par les satellites de Marius. C'était un sénateur d'une illustre maison plébéienne, et qui se prétendait descendue d'un Anthon, fils d'Hercule ; mais plus illustrée par ce sénateur, qui avait été consul et censeur, et qui passait pour le plus célèbre orateur de son temps. Quintius Catulus, autre consulaire, et illustre par la victoire des Cimbres, qui lui était commune avec ce tyran, ayant appris qu'il l'avait proscrit, s'enferma dans une chambre où il se fit étouffer par la vapeur du charbon qu'il y avait fait allumer. Rome voyait périr tous les jours ses plus illustres citoyens, que les satellites de Marius massacraient impitoyablement. Cette troupe furieuse d'esclaves, qu'il avait faits les ministres de ses vengeances, égorgeaient les chefs

de famille, pillaient les maisons, violaient les femmes et enlevaient les enfans. Au moindre signe que leur faisait Marius, ils poignardaient ceux qui se présentaient devant lui; ils avaient même ordre de tuer sur-le-champ tous ceux à qui il ne rendrait pas le salut; de sorte que ses propres officiers et ses amis même ne l'abordaient jamais qu'en tremblant et toujours incertains de leur destinée.

Au milieu de tant de sang répandu, Marius se plaignait que la principale victime lui était échappée, et qu'il manquait à sa vengeance de n'en pouvoir étendre les effets sur la personne de Sylla. Mais ce général était trop éloigné et même trop puissant pour avoir rien à craindre de la cruauté de son ennemi. Le tyran, pour soulager son ressentiment, tâcha de le frapper par les endroits les plus sensibles. Il fit chercher avec soin Metella, sa femme, fille de Metellus le numidique, et ses enfans, pour les faire mourir. Ce ne fut que par un bonheur extraordinaire qu'ils échappèrent à la fureur de ce barbare. Les principaux amis de Sylla les firent sortir de Rome et les conduisirent jusque dans son camp. Marius, outré de leur fuite, étendit sa vengeance jusque sur les choses les plus insensibles. Il fit raser la maison de son ennemi, confisquer ses biens; et pendant

que Sylla ajoutait de grandes provinces et des royaumes entiers à la domination des Romains, il n'eut point de honte de le faire déclarer ennemi de la république. Le sénat, qui savait ajuster sa jurisprudence et ses arrêts à la volonté de ceux qui dominaient, n'eut point de peine à le trouver criminel. Il cassa toutes les lois qu'il avait fait recevoir pendant son consulat, tout près d'en faire autant des ordonnances de Marius si le parti contraire pouvait prévaloir. Cinna et Marius se firent déférer [667] en même temps le consulat pour l'année suivante, afin de se fortifier de l'autorité de cette souveraine magistrature contre le ressentiment et les forces de Sylla dont ils redoutaient le retour en Italie.

En effet, sa femme, ses enfans [1], ses amis, et tous les proscrits qui s'étaient réfugiés dans son camp, le sollicitaient tous les jours de tourner ses armes contre ses propres ennemis, et de délivrer sa patrie des tyrans qui l'opprimaient depuis si long-temps. Mais Sylla, supérieur à ses ressentimens particuliers, crut qu'il était plus honnête de combattre les ennemis de l'état que de ruiner les affaires de la république par une vengeance précipitée ; et il

[1] *Plut. in* Sylla, *p.* 495.

résolut d'achever de vaincre l'ennemi étranger avant que d'attaquer le domestique.

Cependant il écrivit une grande lettre au sénat[1], dans laquelle il représentait vivement ses services et les injures qu'il avait reçues, et il la finissait par des plaintes mêlées de menaces : « Vous savez, pères conscripts, leur disait-il, tous les travaux que nous avons essuyés en différens climats pour le service de la république. Questeur en Numidie, tribun militaire dans la guerre des Cimbres, pro-préteur dans la guerre des alliés, et proconsul contre Mithridate, vos armes ont toujours été heureuses entre mes mains. J'ai vaincu en plusieurs batailles les lieutenans de ce redoutable ennemi des Romains. J'ai chassé ses garnisons de la Grèce, et j'espère le réduire bientôt dans les anciennes bornes de son royaume de Pont.» Il ajoutait que, pour récompense de ses services, le sénat, à l'instigation de ses ennemis, avait mis sa tête à prix; qu'on avait fait mourir ses amis, forcé sa femme et ses enfans de s'enfuir de Rome pour sauver leur vie, démoli sa maison, confisqué ses biens, et cassé les lois qui avaient été promulguées sous son consulat; mais qu'il espérait se rendre dans peu de temps

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 77.

à Rome à la tête d'une armée puissante et victorieuse, et qu'alors il se vengerait hautement des injures particulières et publiques.

Cette lettre et les nouvelles qui venaient tous les jours de l'armée de Sylla, que ce général se disposait à tourner ses armes contre les deux consuls, leur donnaient beaucoup d'inquiétudes. Marius, accablé d'années, et le corps épuisé par les fatigues de la guerre, craignait d'être obligé de se remettre en campagne, surtout quand il envisageait qu'il aurait à combattre contre un ennemi puissant, grand capitaine, toujours heureux, encore dans la force de l'âge, vif, actif, diligent, et qui l'avait déjà chassé une fois de Rome.

Il repassait dans son esprit ses anciennes disgraces, sa fuite, son exil, les périls qu'il avait courus tant sur terre que sur mer; et il craignait de se voir exposé encore, à son âge, aux mêmes dangers. Ces tristes réflexions ne l'abandonnaient point, et il en perdit même le sommeil. Ce fut pour se le procurer et pour se débarrasser de ces idées funestes, qu'il se jeta dans la débauche de la table; il cherchait à noyer ses inquiétudes dans le vin, et il ne trouvait de repos que quand il n'avait plus de raison. Ce nouveau genre de vie et les excès qu'il fit, lui causèrent une pleurésie dont il mourut

le dix-septième jour de son septième consulat. Un historien[1] semble insinuer qu'il avança lui-même la fin de ses jours, quoiqu'il n'en marque point la manière. Il rapporte seulement que Marius se promenant un soir après souper avec ses amis, les entretint long-temps des principaux événemens de sa vie; et qu'après avoir rapporté tout ce qu'il avait éprouvé de l'une et l'autre fortune, il avait ajouté qu'il ne croyait pas qu'il fût d'un homme de bon sens à son âge, de se confier davantage à une divinité si inconstante; qu'en finissant ce discours, il embrassa tous ceux qui étaient présens avec un attendrissement qui ne lui était pas ordinaire; et qu'ensuite il se mit au lit, où il mourut peu de jours après.

[1] *Piso in Plut.*

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

Après la mort de Marius, C. Marius son fils s'unit étroitement avec Cinna et Valerius Flaccus. Ce dernier ayant été créé consul passe en Asie à la tête d'une armée contre Mithridate, sous prétexte que la guerre que lui faisait Sylla, était sans l'aveu du sénat. Fimbria, lieutenant de Valerius Flaccus, tue son général. Sylla fait la paix avec Mithridate, et marche contre Fimbria, qui, abandonné de ses soldats, se passe son épée au travers du corps. Sylla retourne en Italie où il trouve des forces très-supérieures aux siennes, commandées par d'habiles officiers, à la tête desquels étaient L. Corn. Scipion et C. Junius Norbanus, les consuls de cette année. La ruse et l'argent le rendent maître de l'armée de Scipion, et il triomphe de celle de Norbanus par sa valeur. Le jeune Marius est élu consul. Il présente la bataille à Sylla et la perd. Il s'enferme dans Preneste où son ennemi l'assiége. Après la défaite de son parti, Preneste est enfin obligé d'ouvrir ses portes aux victorieux. Marius tâche de se sauver par des conduits souterrains, avec un jeune Samnite qui commandait les troupes de sa nation dans la place; mais, ayant trouvé toutes les issues fermées, ces deux chefs se donnent mutuellement la mort. Sylla, dictateur perpétuel, se défait de ses ennemis par de cruelles proscriptions. Il abdique le pouvoir souverain, et meurt simple particulier. M. Emilius Lepidus, qui, pendant la vie de Sylla, avait été atta-

ché au parti de la noblesse, devient le chef de celui du peuple après la mort du dictateur. Ayant eu le gouvernemeut de la Gaule Cisalpine au sortir de son consulat, il y lève une armée, avec laquelle il vient camper aux portes de Rome, où il est défait par Catulus. Il se retire en Sardaigne et y meurt. Pompée est envoyé en Espagne, où, après quelques mauvais succès contre Sertorius, il a la gloire de mettre fin à la guerre, en faisant couper la tête à Perpenna. Des esclaves, commandés par Spartacus, remportent plusieurs victoires contre les légions romaines. Ils sont défaits par Crassus, et leur chef est tué. Guerre des pirates terminée par Pompée.

[667] La plupart des habitans de Rome crurent recevoir la vie une seconde fois en apprenant la mort de Marius. Mais leur joie fut de peu de durée, et ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Le jeune Marius hérita de sa cruauté comme de son pouvoir, et il célébra les obsèques de son père par la mort de plusieurs sénateurs qui avaient échappé aux premières fureurs de la proscription. Ce jeune homme s'unit étroitement avec Cinna, et ils associèrent dans leur faction Valerius Flaccus, créature de Marius. Ils le firent même nommer pour lui succéder au consulat; et ce nouveau magistrat, pour gagner les bonnes graces de la multitude, proposa une loi qui déclarait les débiteurs quittes de leurs

dettes en payant à leurs créanciers la quatrième partie du principal. Ils délibérèrent ensuite sur les moyens d'empêcher le retour de Sylla ; et ils convinrent pour cela d'envoyer une armée en Asie contre Mithridate, sous prétexte que la guerre que lui faisait Sylla était sans l'aveu de la république, et que l'autorité de ce général, proscrit par arrêt du sénat, n'était pas légitime. Cinna fit comprendre à Valerius qu'il était de leur intérêt qu'il se chargeât de cette entreprise, et il le flatta que les soldats de leur ennemi, voyant un consul dans la province, passeraient bientôt sous ses enseignes, ou du moins que son armée tiendrait en respect celle de Sylla, et retarderait sa marche si, en sa présence, il entreprenait de passer en Italie.

Valerius partit de Rome avec deux légions. C'était un homme d'un caractère hautain et violent ; fier de sa nouvelle dignité, cruel dans ses châtimens à l'égard du simple soldat ; odieux aux officiers, qu'il traitait avec trop de hauteur, et incapable de reconnaissance parce qu'il attribuait la complaisance qu'on avait pour lui à la seule crainte de sa puissance et de son ressentiment. Comme Cinna n'était pas persuadé de sa capacité, on lui avait donné pour conseil et pour lieutenant un sénateur appelé Fimbria, aussi estimé dans les troupes

par sa valeur, que Valerius en était haï par sa dureté. Ces deux chefs ne furent pas longtemps sans se brouiller. Le lieutenant, persuadé de l'incapacité de son général, ne faisait pas assez d'attention à sa dignité; et le consul, sans égard pour le mérite d'un officier d'aussi grande considération que Fimbria, voulait tourner la subordination militaire en une obéissance servile. L'aigreur et l'animosité succédèrent à ces dispositions; et à peine furent-ils arrivés en Asie, que leur mécontentement éclata au sujet d'un logement que le questeur de l'armée et Fimbria se disputèrent[1]. Le consul saisit avec plaisir cette occasion de mortifier son lieutenant, et décida en faveur du questeur. Fimbria, outré de cette préférence, le menaça publiquement de quitter le service. Valerius, pour lui faire sentir qu'il pouvait se passer de lui, donna sur-le-champ son emploi à un autre. Ce second affront porta le ressentiment de Fimbria jusqu'à la fureur; les soldats, qui l'aimaient, s'intéressèrent à son injure; tout le camp se souleva. Valerius, au lieu d'opposer sa présence et son autorité aux mutins, s'enfuit lâchement; et ce général, déserteur de sa propre armée, se jeta dans une ville voisine, et se cacha au fond

[1] *App. Alex.* de Bell. contrà Mithridat. c. 52.

d'un puits. Fimbria, emporté par sa passion, le poursuit, entre dans la place, découvre le lieu de sa retraite, l'en fait tirer, et tue de sa main son consul et son général [1]. Pour se faire un rempart contre le ressentiment de Cinna, il se fait prêter serment par toute l'armée, persuadé qu'il serait toujours innocent tant qu'il serait à la tête des légions, et que la crainte seule qu'il ne se jetât dans le parti de Sylla ferait dissimuler sa faute.

Comme il était soldat et capitaine, il remporta de grands avantages sur Mithridate et sur ses lieutenans. Il s'attacha particulièrement à ce prince qu'il força, après une victoire, d'abandonner Pergame [2], ville de la Troade, et de se retirer dans Pitane, place forte où il pouvait avoir du secours par mer. Fimbria ne laissa pas de l'y assiéger; mais comme il n'avait point de flotte pour en fermer le port, il écrivit à Lucullus, qui commandait celle de Sylla, de s'avancer et de vouloir contribuer, nonobstant la différence des partis, à la prise du plus grand ennemi des Romains. Sa perte était infaillible, si ce lieutenant de Sylla eût voulu agir de concert avec Fimbria; mais quelque honneur que

[1] *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 24. — [2] *App. Alex.* de Bell. contra Mithridat. *c.* 52.

lui eût fait la prise d'un si grand roi, Lucullus ne crut pas devoir rien entreprendre sans la participation et les ordres de son général. Peut-être même qu'il se fit un juste scrupule d'entretenir la moindre relation avec un homme qui venait d'assassiner un consul. Ainsi Mithridate, ayant la mer libre, se tira de cette place et continua la guerre avec différens succès contre Fimbria et contre Sylla, quoiqu'il fût déjà entré en quelque espèce de négociation avec le dernier au sujet de la paix.

Celui-ci, en moins de trois ans, avait repris toutes les villes de la Grèce; défait, en deux batailles rangées, proche de Chéronée et d'Orchomène, Taxiles, Archelaüs et Dorilas, généraux de Mithridate, qui commandaient dans la Béotie une armée composée de plus de cent mille hommes, et il avait triomphé de ces forces redoutables sans avoir plus de quinze mille hommes, et sans pouvoir tirer aucun secours de Rome, où le parti de Marius dominait. Mais comme la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre, ses victoires amenèrent dans son camp les richesses et l'abondance. Son armée se grossit; on accourait de toutes parts pour combattre sous ses enseignes; et l'Asie lui fournit des sommes immenses. Sylla avec ce secours et à la tête d'une

armée victorieuse, aurait poussé loin ses conquêtes, si l'inquiétude de ce qui se passait à Rome, et le désir de relever son parti, n'eût balancé dans son esprit les avantages qu'il se pouvait promettre de la continuation de la guerre. Il était cependant bien résolu de ne point quitter l'Asie qu'il n'eût réduit son ennemi par la force des armes ou par un traité dans les anciennes bornes de ses états. Pendant qu'il était dans cette agitation, Mithridate qui n'avait pas de son côté des inquiétudes moins violentes, et qui craignait qu'un aussi grand capitaine et aussi heureux dans toutes ses entreprises, ne le chassât entièrement de l'Asie, envoya des ordres secrets à Archelaüs, un de ses généraux, de tâcher de faire la paix à quelque prix que ce fût.

Archelaüs en fit jeter quelques propos à Sylla par un marchand [1] qui, à la faveur du commerce, allait librement de l'un à l'autre camp. La négociation se noua insensiblement; et les deux généraux, après quelques préliminaires, se trouvèrent dans un endroit dont ils étaient convenus. Archelaüs, qui n'ignorait pas de quelle importance il était à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses inté-

[1] *Plut. in* Sylla, *tom.* IV, *p.* 495.

rêts avec ceux de Mithridate, et que son maître lui fournirait de l'argent, des troupes et des vaisseaux pour faire la guerre à Cinna et à Marius.

Sylla, sans paraître d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivait sous un prince impérieux et cruel. Il lui proposa de prendre le titre de roi dans son gouvernement; et il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié et d'ami du peuple romain, s'il voulait lui livrer la flotte de Mithridate, dont il avait le commandement [1]. Archelaüs rejeta avec indignation une pareille proposition, et témoigna même au général des Romains, combien il se sentait offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur et de dignité qui était si naturel aux Romains [2] : « Si n'étant qu'un esclave, lui dit-il, et tout au plus l'officier d'un roi barbare, tu regardes comme une lâcheté de quitter le service de ton maître, comment as-tu été assez hardi pour proposer d'abandonner les intérêts de la république à un Romain tel que Sylla? Crois-tu que les choses soient égales entre nous?

[1] *App. Alex.* de Bell. contra Mithridat. c. 55. — [2] *Plut. in* Sylla.

As-tu oublié mes victoires? Ne te souviens-tu plus que tu es ce même Archelaüs que j'ai défait dans deux batailles, et que j'ai forcé dans la dernière d'aller se cacher dans les marais d'Orchomène? »

Archelaüs, déconcerté par une réponse si fière, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, et donna la loi en victorieux. Il lui dit que si Mithridate voulait obtenir la paix, il fallait que ce prince abandonnât l'Asie mineure et la Paphlagonie; qu'il rendît la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il payât aux Romains deux mille talens pour les frais de la guerre, et leur remît soixante-dix galères. Sylla, à ces conditions, s'obligea de son côté de faire confirmer à Mithridate par le sénat la possession des états qui lui resteraient, et de le faire déclarer ami et allié du peuple romain. Le traité ayant été arrêté à ces conditions, les articles en furent envoyés à Mithridate. Ce prince les renvoya aussitôt par des ambassadeurs qui dirent à Sylla que le roi leur maître y souscrivait volontiers, à l'exception de la Paphlagonie qu'il voulait retenir, et de ses galères dont il ne pouvait se défaire. Sylla leur répondit fièrement : « [1] Mithridate, à ce que vous dites,

[1] *Plut. in* Sylla.

veut retenir la Paphlagonie, et refuse de me remettre ses galères, à moi qui devais prétendre qu'il se jetât à mes pieds si je lui laissais seulement la main dont il a tué tant de citoyens romains! Mais peut-être tiendra-t-il un autre langage, si je le puis joindre. » Les ambassadeurs, consternés de cette réponse, gardaient le silence. Mais Archelaüs, en lui prenant la main, le pria d'adoucir son courroux. Il lui demanda seulement le temps de pouvoir se rendre auprès du roi son maître; et il l'assura qu'il en rapporterait la ratification du traité qu'il avait signé avec lui, ou qu'il se tuerait lui-même en sa présence.

Archelaüs, sur la parole de Sylla, fit une extrême diligence; et ayant joint Mithridate, il sut lui représenter si vivement les forces de son ennemi, et les périls auxquels il s'exposait en continuant la guerre contre un si grand capitaine, que son maître, quoique toujours ennemi mortel des Romains, comprit qu'il était de son intérêt de surseoir, au moins pour quelque temps, l'exécution de ses desseins; d'attendre que quelque nouvelle conjoncture le débarrassât de Sylla, et le mît en état de reprendre les armes avec plus de succès. Dans cette vue, il renvoya Archelaüs à Sylla, pour l'assurer qu'il lui porterait lui-même la ratification en-

tière du traité, et qu'il souhaitait seulement le pouvoir entretenir avant qu'il retournât en Italie. Mithridate demandait cette entrevue parce qu'en faisant la paix avec Sylla, il ne se trouvait pas délivré de la guerre que Fimbria lui faisait; et qu'il voulait concerter avec lui, de quelle manière il en devait user avec cet aventurier, qui ne reconnaissait pas les ordres de Sylla.

Sylla étant demeuré d'accord de l'entrevue, elle se fit à Dardane, ville de la Troade. Mithridate, en abordant le général romain, lui présenta la main en signe d'amitié. Sylla avant que de répondre à cette démarche d'honnêteté, lui demanda s'il acceptait la paix aux conditions dont Archelaüs était convenu. Mithridate, surpris de la hauteur et de la fierté du général romain, après avoir dit quelque chose pour justifier sa prise d'armes, déclara qu'il ratifiait le traité dans toutes ses parties. Alors Sylla l'embrassa et lui présenta Ariobarzane et Nicomède, dont il avait ménagé le rétablissement par le traité de paix. Il l'assura en même temps qu'il allait mettre Fimbria hors d'état de lui donner aucune inquiétude. Ils se séparèrent ensuite après s'être donné réciproquement des marques extérieures d'estime et d'amitié si peu solides entre les grands et surtout entre des ennemis nouvellement réconciliés.

Quelque avantageux que fût ce traité pour les Romains, et surtout pour Sylla, on ne laissa pas d'en murmurer dans son camp. Les soldats qui n'avaient pas le même intérêt que leur général de repasser en Italie, se plaignaient qu'il n'achevât pas de vaincre un ennemi qui n'était plus en état de lui résister. Sylla pour justifier sa conduite leur fit comprendre que, s'il eût rejeté les propositions de paix, Mithridate, à son refus, n'aurait pas manqué de traiter avec Fimbria; et que si ces deux ennemis avaient joint leurs forces, ils l'auraient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hasarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre et commandées par deux grands capitaines qui auraient pu, en un seul jour, lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Sylla marcha ensuite droit à Fimbria, et fit marquer son camp fort près du sien. Il l'envoya aussitôt sommer de lui remettre, comme à un proconsul, le commandement d'une armée, dont il ne s'était emparé que par un crime, sans l'aveu du sénat et le consentement du peuple romain. Fimbria lui fit dire que son autorité n'était pas plus légitime, et que personne n'ignorait les décrets rendus à Rome contre lui. Les deux généraux se fortifièrent ensuite chacun dans leur camp. Mais, comme

les soldats des deux partis étaient de la même nation, et la plupart de la même ville, au lieu de se charger quand ils se rencontraient au fourrage, ils se saluaient humainement. Il y en eut même quelques-uns du camp de Fimbria qui, à l'insu de leurs officiers, passèrent secrètement dans celui de Sylla pour aller voir leurs parens et leurs amis. Ce commerce clandestin devint à la fin pernicieux à Fimbria. Les soldats de Sylla, instruits par leur général, gagnèrent par des libéralités secrètes ceux de Fimbria. Ces soldats de retour en corrompirent d'autres; plusieurs s'échappèrent à la faveur de la nuit et passèrent dans le camp ennemi. La désertion devint presque générale; les traîtres, ne craignant plus ni la honte ni le châtiment, levèrent leurs enseignes, et s'allèrent rendre par troupes à Sylla. Fimbria, se voyant trahi et abandonné par la plus grande partie de son armée, fit demander une entrevue à Sylla. Mais ce général revêtu de la dignité de proconsul, ne trouvant point qu'il lui convînt de se mettre, en quelque sorte, d'égalité avec un aventurier, se contenta d'y envoyer en sa place un officier appelé Rutilius. Fimbria se plaignit d'abord amèrement que Sylla eût refusé à un de ses concitoyens la conférence qu'il venait d'accorder à un roi barbare; et après avoir dit quel-

que chose pour se justifier au sujet de la mort du consul Valerius, il demanda à Rutilius ce qu'il pouvait espérer de Sylla. L'officier lui répondit que Sylla lui ordonnait, en qualité de proconsul, de sortir à l'instant d'une province dont il avait le gouvernement. Il ajouta, avec une froideur mêlée de mépris, qu'on lui permettait de gagner le bord de la mer pour s'embarquer. Fimbria, jugeant bien par une reponse si dure que sa perte était résolue, lui repartit brusquement qu'il savait un chemin plus court; et en même temps il revint à Pergame où, étant entré dans le temple d'Esculape, il se passa son épée au travers du corps. Mais le coup ne s'étant pas trouvé mortel, il se fit achever par un de ses esclaves, qui se tua ensuite sur le corps de son maître. Le reste de ses troupes prit parti dans l'armée de Sylla; et ce général, après avoir laissé le soin à Lucullus de lever de l'argent, et le commandement des troupes à Murena, fit prendre le chemin de l'Italie à son armée.

[670.] Au bruit de sa marche Cinna et Carbon, tous deux consuls, le jeune Marius et les autres chefs de ce parti, lèvent des troupes et enrôlent les légions; appellent à leur secours les Samnites, et forment différens corps d'armée pour s'opposer à leur ennemi com-

mun. Cinna avait résolu de le prévenir, d'aller au devant de son armée, et de porter la guerre en Dalmatie. Il fit passer d'abord quelques troupes; mais le reste ayant refusé de s'embarquer, il s'éleva une sédition dans son camp. Dans ce tumulte, un soldat des plus mutins, et qu'il voulait faire arrêter, lui passa son épée au travers du corps et le tua. Carbon, se voyant privé de son collègue, pour demeurer seul maître du gouvernement, différa sous différens prétextes l'élection de son successeur. Ainsi il resta seul dans cette dignité jusqu'à la fin de l'année, que Lucius Scipion et Norbanus lui succédèrent.

Cependant Sylla continuait son chemin; et, après de longues marches et différens embarquemens, il se rendit à Durazzo, d'autres disent à Patras, où il trouva une flotte qui devait porter ses troupes en Italie: mais avant que de s'y embarquer il assembla son armée. Après avoir loué le courage et la valeur que les soldats avaient fait paraître pendant toute la guerre, il leur laissa entrevoir quelque légère appréhension qu'ils ne se débandassent sitôt qu'ils se verraient dans leur patrie. Ses soldats, touchés d'une crainte qui semblait blesser l'affection qu'ils avaient pour leur général, firent un nouveau serment de demeurer sous leurs

enseignes tant que la guerre civile durerait. Ils l'assurèrent même qu'ils ne violeraient jamais la discipline militaire; et chacun lui offrit pour gage de sa foi ce qu'il avait gagné d'argent dans la guerre de Mithridate.

Sylla ne voulut point recevoir leur argent; il les remercia, et leur fit espérer de magnifiques récompenses. Il débarqua ensuite à Brindes, sans trouver aucun obstacle de la part de ses ennemis. L'armée s'y reposa quelques jours pour se rétablir des fatigues de la mer, et reprit sa marche pour aller chercher les ennemis [1]. Metellus-le-Pieux, qui, sous le consulat d'Octavius, s'était retiré dans la Ligurie pendant la tyrannie du vieux Marius, vint joindre Sylla à la tête d'un gros corps de troupes qu'il leva facilement, par l'estime générale qu'il avait acquise dans les armées. Il les commandait en qualité de proconsul suivant l'usage de ce temps-là, qui laissait ce titre à ceux qui n'étaient point rentrés dans Rome, depuis qu'ils en avaient été revêtus.

Sylla, qui n'avait pas une dignité supérieure, le reçut comme son collègue, quoique par la supériorité de ses forces et l'éclat de ses victoires il retînt toujours la principale autorité.

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 80.

Marcus Crassus, de la maison Licinia, proscrit par Marius et Cinna, s'était déjà rendu auprès de lui. Sylla, en entrant en Italie, lui donna commission d'aller dans le pays des Marses pour y faire de nouvelles levées. Mais comme il fallait passer au travers de différens quartiers de l'armée ennemie, il demanda une escorte. Ce général, qui voulait accoutumer ses officiers à des entreprises hardies, lui répondit fièrement[1] : « Je te donne pour garde ton père, ton frère, tes parens et tes amis, qui ont été massacrés par nos tyrans, et dont je veux venger la mort. » Crassus, touché de ce discours, partit sur-le-champ, passa au travers de différens corps de l'armée ennemie, leva un grand nombre de troupes par son crédit et ses amis, vint rejoindre Sylla, et partagea depuis avec lui tous les périls et toute la gloire de cette guerre.

Mais de tous les secours que reçut Sylla en entrant en Italie, aucun ne lui fit tant de plaisir que celui que lui amena Cn. Pompeïus[2], connu sous le nom du Grand-Pompée. Il n'avait pas encore vingt-trois ans : cependant, sans aucune autorité publique, il leva une armée dans le *Picenum* (Marche d'Ancône), où son père avait un grand nombre de cliens et

[1] *Plut. in* M. Crasso. — [2] *Vell. Pat. lib.* II, c. 29.

d'amis, et fit déclarer la plupart des villes de ce canton en faveur de Sylla [1]. Son armée était composée de trois légions; Brutus, un des chefs du parti contraire, se trouva à son passage. Les deux armées en vinrent aux mains; la cavalerie de Brutus, composée de Gaulois, chargea la première. Pompée lui opposa la sienne; et, s'avançant lui-même à la tête de son escadron, il tua d'un coup de javelot le Gaulois qui commandait cette cavalerie étrangère. Il se jeta ensuite l'épée à la main dans ces escadrons étonnés de la mort de leur chef, et qui se renversèrent sur leur infanterie. Ils y portèrent leur propre crainte et le désordre; ce fut moins dans la suite un combat qu'une déroute : il fut impossible à Brutus, quelque effort qu'il fît, de les rallier; et Pompée, après en avoir taillé en pièces une partie et dissipé l'autre, s'ouvrit un passage, et joignit enfin Sylla, malgré deux autres corps qui prétendaient s'y opposer.

Ce général, voyant arriver ce jeune Romain à la tête d'une armée victorieuse, descendit de cheval pour lui faire plus d'honneur, et l'embrassa tendrement. On fut surpris que Sylla, le plus fier des Romains, donnât à ce jeune homme, qui n'avait point encore d'entrée dans le sénat,

[1] *Plut. in* Pompeio.

le titre d'*imperator*, dont on honorait en ces temps-là les généraux de la république, après qu'ils avaient remporté une victoire. Mais Sylla, sans s'embarrasser ni des lois, ni des règles de la discipline militaire, crut que, dans la conjoncture où il se trouvait, c'était acheter encore à bon marché un homme de cette importance, et qui ne lui coûtait pour ainsi dire qu'un vain titre d'honneur; en effet, jamais secours ne lui avait été plus nécessaire. Il n'avait pas ramené de l'Asie plus de trente mille hommes; et ses ennemis avaient quatre cent cinquante Enseignes[1] de gens de pied, distribués en différens corps d'armée, sans compter la cavalerie; tout cela commandé par quinze officiers généraux, à la tête desquels étaient L. Cornelius Scipion et C. Junius Norbanus, qui avaient la principale autorité en qualité de consuls de cette année. Ces armées même grossissaient à tous momens, par la crainte qu'on avait du ressentiment de Sylla. On ne doutait point qu'il ne se vengeât cruellement et qu'il ne répandît beaucoup de sang s'il pouvait se rendre maître de Rome. Quoiqu'il y eût toujours deux partis dans la ville, celui du sénat et le parti du peuple, la crainte du dehors, et un intérêt commun, qui

[1] Deux cent mille hommes.

est le plus sûr lien de la concorde, les unissaient alors tous contre une puissance redoutable. Il en faut excepter les amis et les partisans de Sylla qui, pour éviter la cruauté du jeune Marius, cherchaient un asile dans le camp de son ennemi.

Sylla, aussi habile dans l'intrigue et dans les négociations secrètes que grand capitaine, se voyant environné de tant de corps différens, joignit la ruse à la valeur. L. Scipion, l'un des consuls, était campé assez près de lui; il lui fit parler d'accommodement; et, pour l'y déterminer, ses agens lui représentèrent avec beaucoup d'art que Sylla était sensiblement touché des malheurs auxquels la république allait être exposée par une guerre civile, quel qu'en fût le succès pour l'un ou pour l'autre parti; et qu'il demandait seulement, pour pouvoir mettre les armes bas avec honneur, qu'on lui rendît ses biens et le titre des dignités dont on l'avait injustement dépouillé.

Scipion, qui désirait la paix de bonne foi, séduit par des propositions si spécieuses, en parut content, et ne demanda que le temps nécessaire pour en faire part à Norbanus, son collègue, qui commandait un autre corps d'armée. Il se fit pendant ce temps-là une suspension d'armes entre les deux camps. Les soldats de



Sylla, à la faveur de cette trève, se glissèrent dans celui de Scipion. Sous prétexte de visiter leurs amis, ils en corrompirent plusieurs à prix d'argent. Sylla les avait dressés à ce manége, comme nous venons de le voir au sujet de Fimbria : ce qui faisait dire à Carbon qu'il avait à combattre en Sylla un renard et un lion ; mais que le lion lui donnait bien moins de peine que le renard.

Sylla, étant assuré d'un grand nombre des soldats de Scipion, se présenta devant le camp ennemi à la tête de vingt cohortes. Les soldats de garde, au lieu de le charger, le saluèrent comme leur général, et l'introduisirent dans le camp [1]. Il s'en rendit maître sans tirer l'épée : et tout cela fut exécuté si promptement que Scipion n'en apprit la nouvelle que par les soldats même de Sylla qui l'arrêtèrent dans sa tente, avec son fils, et qui les amenèrent à leur général. Sylla ne souffrit point qu'on leur fît aucun outrage. Il employa au contraire tous ses soins pour gagner le consul et l'obliger à prendre son parti ; mais, l'ayant trouvé inébranlable, il lui rendit généreusement la liberté, et lui permit de se retirer à condition qu'il ne commanderait plus les armées contre lui.

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 85. *Plut. in* Sylla.

L'adresse lui ayant si bien réussi, il crut qu'il aurait le même succès contre Norbanus, l'autre consul. Il lui envoya des députés pour demander une conférence; mais Norbanus, instruit par la disgrace de son collègue, retint ces députés et marcha droit au camp de Sylla dans le dessein de le surprendre. Sylla, à l'approche des ennemis, n'eut pas le temps de ranger ses troupes en bataille. Ses soldats néanmoins ne s'épouvantèrent point; et quoiqu'ils ne prissent pour ainsi dire l'ordre que de leur courage, ils se battirent avec tant de résolution que Norbanus, après avoir perdu plus de sept mille hommes, fut obligé de faire une retraite précipitée et peu différente d'une fuite. Il se jeta dans Capoue avec les débris du corps qu'il commandait, dans la vue de défendre cette place, si Sylla entreprenait d'en former le siége.

Le reste de la campagne fut employé de part et d'autre en des négociations secrètes. Chaque parti tâchait de débaucher les alliés de l'autre. Sylla, grand maître dans cet art, fit passer des sommes considérables jusqu'au pied des Alpes, pour y gagner les Gaulois cisalpins; et ses agens lui en amenèrent un puissant secours. Ses ennemis de leur côté portèrent la guerre en Espagne. Sertorius, par sa valeur, se rendit maître d'une partie de ces grandes provinces,

qui servirent depuis d'asile et de retraite à ceux de son parti. Le jeune Marius renouvela en même temps son alliance avec les Samnites, qui se déclarèrent tout de nouveau en sa faveur. Ces peuples mirent quarante mille hommes sur pied, et ils en donnèrent le commandement à Pontius Telesinus, le premier capitaine de leur nation, et qui avait acquis beaucoup de gloire dans la guerre Sociale. Un si puissant secours était moins l'effet de leur attachement au parti de Marius, qu'une suite de leur ancienne jalousie de l'agrandissement de la république; trop faibles contre toutes les forces réunies des Romains, ils ne se déclarèrent pour un parti que pour pouvoir les perdre tous les deux plus facilement, ou du moins pour affaiblir un état voisin, devenu trop puissant et trop redoutable.

[671] On procéda ensuite dans Rome à l'élection des consuls. Papirius Carbon fut élu pour la troisième fois, et on lui donna pour collègue le jeune Marius, neveu, d'autres disent fils adoptif du grand Marius; et quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans, on crut le devoir élever à cette suprême dignité, malgré l'usage et les lois, pour mettre un grand nom à la tête du parti, et pour maintenir toujours, par le souvenir de son père, le peuple dans ses intérêts.

Les armées se mirent en campagne sitôt que le printemps fut venu. Marius, à la tête de quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla. Ce général, qui avait de secrètes intelligences dans l'armée ennemie, accepta le défi; on se battit de part et d'autre avec beaucoup de courage. Le soldat, dans l'une et l'autre armée, voulait vaincre ou périr; et la fortune ne s'était point encore déclarée pour aucun parti, lorsque quelques escadrons de l'armée de Marius et cinq cohortes de son aile gauche, qui avaient été gagnés par l'argent de Sylla, y mirent du désordre par une fuite concertée avec le général. Leur exemple en entraîna beaucoup d'autres; la terreur se répandit dans toute l'armée; ce fut moins dans la suite un combat qu'une déroute. Il y eut plusieurs cohortes taillées en pièces. Le grand nom de C. Marius le père n'obscurcit point la gloire de son fils. Ce jeune homme fit voir dans la bataille toute la capacité d'un vieux général et le courage déterminé d'un jeune officier. Il rallia plusieurs fois ses troupes, revint à la charge, et ne se retira que des derniers du combat. Enfin, après avoir vu que tout était péri par les armes ou dissipé par la fuite [1], il se jeta dans Préneste,

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 87.

place forte qui s'était déclarée pour son parti.

C'était la plus grande faute qu'il pouvait faire, surtout ayant encore plusieurs armées à ses ordres, et qui tenaient la campagne. Sylla, qui se flattait de mettre fin à la guerre par la prise du général, investit aussitôt cette ville; on y fit des lignes fortifiées de redoutes; et la circonvallation étant achevée, il laissa le soin de ce blocus à Lucretius Ofella, un de ses lieutenans, qu'il avait eu l'adresse de détacher du parti de Marius. Sylla mit des corps avancés dans tous les défilés par où on pouvait arriver à Préneste, et il fit camper son armée de manière qu'elle couvrait également le blocus et ces différens postes.

Il marcha ensuite avec un détachement vers Rome. Les partisans de Marius, consternés de sa défaite, avaient abandonné la ville. Sylla y entra sans résistance; les habitans, désolés par la famine et par tous les maux qui suivent la guerre civile, lui ouvrirent leurs portes. Sylla s'étant rendu maître de la place, assembla le peuple, se plaignit qu'il se fût laissé séduire à la malice de ses ennemis; et après avoir fait vendre les biens des partisans de Marius, il retourna à son armée pour tâcher, par la prise de ce chef, de mettre fin à la guerre civile. Marius, au désespoir de s'être enfermé dans Pré-

neste, et livré pour ainsi dire entre les mains de son ennemi, attribua la cause de ses disgraces à une intelligence secrète que Sylla entretenait dans son parti. Il envoya un ordre à Brutus, préteur de Rome, de se défaire de ceux qui lui étaient suspects; et le préteur, en conséquence de cette cruelle proscription, fit poignarder à l'issue du sénat L. Domitius, Mutius Scevola, grand pontife et jurisconsulte excellent, et P. Antistius[1]. On fut surpris de voir C. Carbon, frère ou cousin du consul, enveloppé dans cette proscription. Il y a de l'apparence que Marius n'aurait point donné cet ordre, et que Brutus n'aurait osé l'exécuter sans la participation du consul même; du moins n'en fit-il paraître aucun ressentiment, tant il est vrai que dans la fureur des guerres civiles les nœuds que forment la nature sont des liens trop faibles pour réunir ceux que l'ambition et l'intérêt ont séparés!

En effet, la mort de C. Carbon, massacré par ordre de Marius, et pour ainsi dire aux yeux de son frère, n'empêcha point ce consul d'employer tous ses soins pour faire lever le siége de Préneste. Ce blocus devint alors le principal objet de la guerre. Carbon, voulant

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 88.

jeter du secours dans la place, se battit un jour entier contre l'armée de Sylla sans pouvoir venir à bout de son dessein. Pendant qu'ils étaient aux mains, Marcius, antre général du parti de Marius, à la tête de huit légions, entreprit d'un autre côté de forcer les défilés; mais il trouva en son chemin Pompée qui le repoussa et tailla en pièces une partie de ses troupes. Metellus eut le même avantage, peu après, contre Carbon et Norbanus; ces deux généraux ayant joint leurs forces et fait une marche forcée pour le surprendre, arrivèrent le soir proche de son camp, qu'ils attaquèrent brusquement. Mais Metellus, qui passait avec justice pour un des plus grands capitaines de ce siècle, leur fit voir qu'on ne surprend jamais un habile général; il avait placé son camp dans un endroit environné de vignes fort épaisses et qui lui servaient comme de palissades. Carbon et Norbanus attaquèrent ce camp avec plus d'impétuosité que d'ordre; leurs soldats, embarrassés dans ces vignes, ne pouvaient former leurs bataillons, qui arrivaient en désordre au pied du retranchement. Les soldats de Metellus, du haut de ces retranchemens, en tuèrent un grand nombre à coups de traits; et les voyant ébranlés, ils firent une sortie où il en périt encore beaucoup. La nuit, qui survint, couvrit la

honte de ceux qui fuyaient; et il y en eut jusqu'à six mille qui, ne pouvant se débarrasser de ces vignes, se rendirent à Metellus.

Sur le bruit de cette défaite, une autre légion, qui était proche du camp de Metellus, prit le même parti malgré Albinovanus, qui la commandait, et qui revint seul joindre Norbanus; mais il ne persista pas long-temps dans cette fidélité. Comme s'il ne fût revenu que pour trahir son général d'une manière encore plus infâme, il pria [1] quelque temps après Norbanus de manger chez lui, avec ses lieutenans C. Apustius et Flavius Fimbria, frère de celui qui s'était tué en Asie; il invita à ce festin les principaux officiers du même parti; et au milieu du repas, il les fit égorger tous, à l'exception du général, que quelques affaires avaient empêché de s'y trouver. Après une action si noire, l'assassin fut se rendre à Sylla avec les complices de son crime. Norbanus, désespéré de tant de mauvais succès, et ne sachant plus à qui se fier, se jeta dans une barque qui le porta à Rhodes. Sylla l'envoya redemander aussitôt aux Rhodiens; et pendant que les magistrats délibéraient sur une affaire si délicate, Norbanus, dans la crainte d'être

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 91.

livré à son ennemi, se tua au milieu de la place.

Carbon n'eut pas un sort plus heureux; il tenta encore plusieurs fois de dégager Marius de Préneste, et il l'entreprit toujours inutilement. Lucullus, un des lieutenans de Sylla, et qui était revenu de l'Asie, défit proche de Plaisance une partie de son armée; et Pompée tailla en pièces proche de Clusium vingt mille hommes qui lui restaient du débris de tant de combats. Le consul, ne se trouvant plus assez de forces pour tenir la campagne, abandonna l'Italie et s'embarqua pour passer en Afrique. Mais après avoir erré long-temps sur la mer, il tomba depuis entre les mains de Pompée, qui, pour couper les racines de la guerre civile, le fit mourir. Il ne restait de ce grand nombre de chefs qui avaient embrassé le parti de Marius, que Carinas, Martius et Damasippus, qui étaient encore à la tête de quatre légions. Ces Romains, obstinés à continuer la guerre, se joignirent à Telesinus, général des Samnites; ils résolurent, de concert, de faire un dernier effort, et de périr ou de faire lever le siége de Préneste. Telesinus s'avança fièrement pour tâcher d'enfoncer les lignes; il avait dans son armée plus de soixante mille hommes, tous Samnites et ennemis jurés du nom romain, ou

soldats romains, et qui ne pouvaient espérer de salut que par la défaite du parti contraire. Sylla, à la tête d'une armée victorieuse, s'avança pour les rencontrer; et il envoya ordre à Pompée, qui commandait un autre corps d'armée, de suivre Telesinus, et de le prendre en queue pendant qu'il l'attaquerait de front. Mais dans les mouvemens que faisaient ces deux généraux, Telesinus, plus habile que l'un et l'autre, leur donna le change; et par une contre-marche qu'il fit toute la nuit, il s'avança du côté de Rome, qu'il savait être sans défense. Son armée, dans l'espérance du pillage de cette grande ville, fit ce chemin avec tant d'ardeur, qu'on en vit paraître la tête le lendemain sur les montagnes voisines de Rome.

Jamais surprise ne fut égale à celle de ses habitans; ils se voyaient à la veille d'être la proie d'une armée étrangère qui, sous prétexte qu'on avait reçu Sylla dans la place, ne manquerait pas de venger le changement de parti, quoique également forcé des deux côtés, par le meurtre et le pillage des malheureux citoyens. On ferme aussitôt les portes de la ville; les hommes prennent les armes et bordent les murailles de machines et de gens de traits pendant que les femmes, tout en pleurs, courent dans les temples pour invoquer le secours des

dieux [1]. La peur et le tumulte augmentent à mesure que Telesinus approche de la ville; c'était un autre Annibal aux portes de Rome, et il s'en croyait déjà maître. Pour lors il lève le masque; il ne dissimule plus cette haine implacable qu'il portait aux Romains; aussi ennemi de Marius que de Sylla, son dessein était de détruire Rome et d'ensevelir sous ses ruines le dernier de ses habitans. Il allait de rang en rang pour encourager ses soldats : « Il faut abattre, leur criait-il, la forêt où se retirent ces loups ravissans. Portez le fer et le feu de tous côtés, n'épargnez rien; jamais les hommes ne seront libres, tant qu'il y aura des Romains en vie. » Ses troupes, animées par ce discours, s'avancent avec fureur. Ce qu'il y avait de jeunesse dans Rome fit une sortie sous les ordres d'Appius Claudius, moins pour empêcher les approches à une armée si redoutable que pour différer la perte de la ville et donner le temps à Sylla de venir à son secours. Les Romains se battirent comme des gens qui combattaient pour la défense de leur patrie, à la vue de leurs concitoyens, de leurs femmes et de leurs enfans. Appius fut tué dans ce combat; et il n'y avait pas d'apparence, vu l'inégalité des forces,

[1] *Plut. in* Sylla.

que ceux qu'il commandait pussent espérer un autre sort, lorsqu'on vit entrer dans Rome sept cents chevaux auxquels Sylla avait ordonné d'aller à toute bride se jeter dans la ville. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils sortirent par une autre porte et qu'ils se joignirent à ceux qui combattaient contre les premières troupes de l'armée des Samnites.

Sylla s'avançait avec toute la diligence que lui pouvait permettre son infanterie; et il était au désespoir quand il pensait que Rome, qu'il envisageait comme le prix de ses victoires, était en péril de tomber en des mains étrangères. Enfin il arriva sur le midi, et campa proche le temple de Vénus [1]. A peine eut-il donné le temps à ses soldats de se reposer un moment, qu'il leur fit reprendre les armes et régla l'ordre de la bataille; il donna le commandement de l'aile droite à M. Crassus; pour lui, il se mit à la tête de la gauche. La plupart de ses principaux officiers voulaient l'obliger à remettre la bataille au jour suivant; ils lui représentèrent qu'il y allait de toute sa fortune dans cette occasion; que ses troupes, fatiguées par une marche précipitée, avaient besoin de repos, surtout ayant à combattre contre les Samnites et

[1] *App. Alex. lib.* 1, *c.* 93. *Plut. in* Sylla.



les Lucaniens, peuples belliqueux, contre lesquels les Romains n'avaient jamais eu d'avantage qui ne leur eût coûté beaucoup de sang. Mais Sylla, emporté par son courage, fit sonner la charge, et marcha aux ennemis. On se battit de part et d'autre avec une égale fureur; le combat fut long-temps opiniâtre, surtout à l'aile gauche où il commandait; les Samnites ne se démentirent point de leur ancienne valeur; ils poussèrent ses troupes et les mirent en désordre. Plusieurs cohortes et des légions entières, ne pouvant soutenir leurs efforts, prennent ouvertement la fuite. Sylla y accourt pour les rallier; il se jette l'épée à la main audevant des fuyards pour les arrêter; mais le soldat effrayé ne connaît plus de commandement; chacun, pour mettre sa vie à couvert, tâche de se jeter dans Rome. Les habitans, craignant que les vainqueurs n'entrassent avec les vaincus, fermèrent la porte de ce côté-là et laissèrent tomber la herse qui, par sa chute, écrasa plusieurs sénateurs de l'armée de Sylla. On dit que ce général, dans un si grand péril, tira de son sein une médaille ou une petite statue d'Apollon qu'il y portait; et comme le péril et la crainte réveillent les sentimens de religion, on prétend qu'il lui adressa ces paroles comme à sa divinité tutélaire : « O toi, qui

as fait sortir Cornelius Sylla victorieux de tant de batailles, ne l'as-tu conduit par des victoires continuelles jusqu'aux portes de sa patrie, que pour l'y faire périr plus honteusement? » Il rallia ensuite ceux de ses soldats qui n'avaient pu se jeter dans la ville. Ces troupes, quoique effrayées, mais forcées par la nécessité, firent face aux ennemis. Le combat recommença avec une nouvelle fureur; il n'y eut que la nuit qui le fit cesser. Sylla, désespéré de ce mauvais succès, et sans savoir ce qui s'était passé à son aile droite, se retira dans son camp.

La nuit était fort avancée lorsque Crassus lui envoya dire qu'il avait vaincu les ennemis, et qu'il les avait poursuivis jusqu'à Antenne, où la nuit l'avait forcé de camper. Sylla s'y rendit à la pointe du jour; et, après avoir donné à son lieutenant et à ses troupes toutes les louanges que méritait un si grand service, il fut visiter le champ de bataille qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts. On démêla parmi les autres le corps de Telesinus qui conservait encore les traits de ce grand courage et de l'animosité qu'il avait fait paraître dans la bataille. On prit huit mille prisonniers que Sylla fit tuer sur-le-champ à coups de traits [1]. Martius et

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 93.



Carinas, ayant été arrêtés dans la suite, eurent la tête coupée; et Sylla les envoya à Lucrétius comme des preuves de sa victoire, et avec ordre de les faire porter autour des murailles de Préneste. Les habitans et la garnison, ayant appris cette défaite, la fuite de Norbanus et de Carbon, et se voyant sans vivres et sans ressource, ouvrirent leurs portes. Marius tâcha de s'échapper par des conduits souterrains avec un jeune Samnite, frère de Telesinus [1]; mais ayant trouvé toutes les issues qui se rendaient dans la campagne occupées par les soldats de Sylla, ces deux chefs se donnèrent mutuellement la mort pour ne point tomber vivans entre les mains de leur ennemi. Sylla fit égorger les habitans et ne pardonna qu'aux femmes et aux enfans. Ceux de la ville de Norbe, qui, après un long siége et une défense opiniâtre, se voyaient à la veille d'éprouver un pareil sort, mirent le feu à leurs maisons et se tuèrent ensuite les uns les autres, tant pour priver le soldat du butin, que pour ne pas laisser à Sylla le pouvoir de disposer de leur vie. La prise de cette place mit fin à la guerre civile; et Sylla victorieux de tant d'ennemis différens, entra dans Rome à la tête de ses troupes : heureux

[1] *Vell. Pat. lib.* II, *c.* 27.

s'il eût conservé dans la paix la gloire qu'il venait d'acquérir dans la guerre, ou qu'il eût cessé de vivre en même temps qu'il acheva de vaincre !

Les lieutenans de Sylla se rendirent maîtres de toutes les villes de l'Italie, et mirent de puissantes garnisons dans les places qui s'étaient déclarées pour le parti de Marius. Ce qui restait de troupes du débris de tant d'armées qu'on avait opposées à Sylla, lui envoyèrent des députés pour en obtenir quartier; il leur fit dire qu'il donnerait la vie à ceux qui s'en rendraient dignes par la mort de leurs compagnons : espèce toute nouvelle de proscription qui obligea ces malheureux à tourner leurs armes les uns contre les autres. Il en périt un grand nombre; six mille qui échappèrent à ce massacre se rendirent à Rome. Sylla les fit enfermer dans l'Hippodrome, et convoqua en même temps le sénat dans le temple de Bellone, qui était voisin [1]. Comme il était naturellement éloquent, il ne parla qu'en termes magnifiques de la grandeur de ses exploits. Pendant que tout le sénat était attentif à sa harangue, ses troupes par son ordre se jetèrent dans l'Hippodrome et égorgèrent ces six mille hommes dont

[1] *Plut. in* Sylla.

nous venons de parler. Le sénat, qui n'était pas instruit de ses ordres, étonné des cris de ces malheureux qu'on massacrait, parut consterné et crut qu'il avait abandonné la ville entière au pillage de ses soldats; mais Sylla, sans s'émouvoir et sans changer de couleur, lui dit froidement de ne pas s'inquiéter de ce qui se passait au-dehors, et que ce n'était que quelques misérables qu'on punissait par son ordre. C'est ainsi qu'il parlait des troupes du parti contraire; et on rapporte que, dans l'assemblée suivante du peuple, il déclara d'un ton fier et superbe qu'il traiterait de la même manière tous ses ennemis, et qu'il ne pardonnerait à aucun de quelque condition qu'il fût : et peu après il fit afficher dans la place publique les noms de quarante sénateurs et de seize cents chevaliers qu'il proscrivait.

Deux jours après il proscrivit encore quarante autres sénateurs et un nombre infini des plus riches citoyens de Rome. Il déclara infâmes et déchus du droit de bourgeoisie les fils et les petits-fils des proscrits; il ordonna, par un édit public, que ceux qui auraient sauvé un proscrit ou qui l'auraient retiré dans leur maison seraient proscrits en sa place; il mit à prix la tête des proscrits; et il fixa chaque meurtre à deux talens. Les esclaves qui avaient assassiné leurs

maîtres recevaient cette récompense de leur trahison; et à la honte de l'humanité on vit des enfans dénaturés, les mains encore sanglantes, la demander pour la mort de leurs propres pères qu'ils avoient massacrés. Lucius Catilina, qui pour s'emparer du bien de son frère l'avait fait mourir, pria Sylla, auquel il était attaché, de mettre ce frère, qu'il avait tué depuis longtemps, au nombre des proscrits afin de couvrir par là l'énormité de son crime. Sylla lui ayant accordé sa demande, Catilina pour lui en marquer sa reconnaissance, alla tuer au même moment Marcus Marius, parent du grand Marius, et lui en apporta la tête dans la place publique. Comme il avait encore les mains souillées du sang de ce malheureux, il entra dans le temple d'Apollon qui était proche de la place [1], et les lava dans l'eau lustrale de ce temple, comme pour ajouter l'impiété et le sacrilége au meurtre et à l'assassinat.

Cette cruelle proscription n'enveloppa pas seulement ceux du parti contraire; Sylla, à qui la mort d'un homme ne coûtait rien, permit à ses amis et à ses officiers de se venger impunément de leurs ennemis particuliers. Les grands biens devinrent un crime; et quiconque passait

[1] *Plut. in* Sylla.

pour riche n'était point innocent. Quintius Aurelius, citoyen paisible, qui avait toujours vécu dans une heureuse obscurité, sans être connu ni de Marius ni de Sylla, apercevant avec étonnement son nom dans ces tables fatales, où l'on écrivait ceux des proscrits, s'écria avec douleur : « Malheureux que je suis! c'est ma belle maison d'Albe qui me fait mourir; » et à deux pas de là il fut assassiné par un meurtrier qui s'était chargé de le tuer. C'étaient tous les jours de nouvelles proscriptions et de nouveaux meurtres; et personne ne pouvait compter sur un jour de vie.

Dans cette désolation générale, il n'y eut que C. Metellus qui fut assez hardi pour oser demander à Sylla en plein sénat quel terme il mettait à la misère de ses concitoyens [1] : « Nous ne te demandons pas, lui dit-il, que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir; mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort; et du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. » Sylla, sans paraître s'offenser d'un discours si hardi, lui répondit froidement qu'il ne s'était pas encore déterminé sur le nombre de ceux à qui il voulait laisser la vie; mais qu'à l'égard des autres, il avait

[1] *Plut. in* Sylla.

proscrit d'abord les premiers dont il s'était souvenu; qu'il se réservait la liberté d'en user de la même manière à l'avenir à mesure que sa mémoire lui fournirait les noms de ses ennemis. Il étendit ensuite sur des villes et sur des nations entières, cette proscription qui n'était tombée d'abord que sur des particuliers. Il s'empara par une manière de confiscation des biens, des maisons et du territoire de toutes les villes d'Italie qui, pendant la guerre civile, s'étaient déclarées pour Marius; il en fit la récompense de ses soldats, qu'il attacha de nouveau à sa fortune et à ses intérêts. Mais comme ses usurpations et beaucoup d'autres, dont nous aurons lieu de parler dans la suite, pouvaient n'être pas durables, ceux qui en profitaient lui firent insinuer qu'il devait se revêtir de la dignité de dictateur, afin de donner force de loi et une apparence de droit à tant de dispositions différentes qu'il faisait dans la république.

Nous avons déjà dit que les Romains après avoir aboli la royauté en avaient cependant conservé comme la représentation dans la dignité du dictateur. La puissance de ce souverain magistrat était sans bornes; l'autorité des consuls et des autres magistrats subalternes, si on en excepte celle des tribuns, cessait ab-

solument par son élection. Il avait pouvoir de vie et de mort sur ses concitoyens; et il pouvait lever des troupes ou congédier les armées quand il le jugeait à propos, sans que personne fût en droit de lui demander raison de sa conduite. Vingt-quatre licteurs, qui portaient les faisceaux et les haches, le précédaient quand il sortait en public, et le général de la cavalerie le suivait partout. Le dictateur avait seul le droit de le nommer; c'était comme son lieutenant. En un mot le dictateur avait toute la puissance et l'appareil de la royauté; mais, comme il aurait pu abuser d'un pouvoir si absolu, et peut-être plus grand que ne l'avaient jamais eu les anciens rois de Rome, on n'avait recours à cette suprême dignité que dans les périls extrêmes de la république, comme lorsqu'on était attaqué par des ennemis redoutables, ou que la république était agitée par de dangereuses séditions; et on prenait toujours la précaution de ne déférer cette puissance suspecte à des républicains tout au plus que pour six mois. Sylla, maître absolu dans Rome, la voulut avoir pour un temps indéfini. C'est ainsi que les Romains [1], qui avaient passé de la do-

[1] *Cicer.* orat. in Rullo. *Cicer.* orat. in Rull. *lib.* 1 de Leg.

mination des rois sous le gouvernement républicain des consuls et des tribuns militaires, retombèrent, après plusieurs siècles, sous la puissance absolue d'un seul; quoique Sylla, pour diminuer l'horreur qu'en avaient des républicains, eût masqué une véritable royauté sous le titre et la dignité de dictateur.

Mais les Romains étaient trop habiles pour ne pas s'apercevoir que, sous des noms anciens et connus, il s'élevait une puissance toute nouvelle et incompatible avec la liberté. Sylla, dictateur perpétuel, ou, pour mieux dire, le roi et le souverain absolu de Rome, changea à son gré la forme du gouvernement. Il abolit d'anciennes lois, en établit de nouvelles, se rendit maître du trésor public, et disposa souverainement des biens de ses concitoyens qu'il regardait comme faisant partie de ses conquêtes [1]. Crassus lui seul en eut la meilleure partie. Cet homme, qu'on a appelé le plus riche des Romains, n'avait point de honte de lui demander la confiscation des proscrits ou d'acheter leurs biens à vil prix quand on les vendait publiquement dans la place. Sylla, aussi libéral envers ses amis, que dur et inexorable envers ses ennemis, se faisait un plaisir de répandre à pleines mains les trésors de la république sur ceux qui

[1] *Plut. in* Crasso.

s'étaient attachés à sa fortune; mais aussi il en exigeait une dépendance entière. Pompée, par son ordre, répudia sa femme, appelée Antistia, fille du sénateur Antistius que le jeune Marius avait fait mourir, et fut obligé d'épouser Émilie, belle-fille de Sylla, issue du premier mariage de sa femme Metella avec Scaurus. Ce fut par ce même pouvoir souverain qu'il exerçait indifféremment sur tous les Romains, qu'il voulut contraindre Julius César, neveu de la femme de Marius, de répudier pareillement Cornélie sa femme et fille de Cinna. Mais César, à peine sorti de l'enfance, osa lui résister; il se présenta même avec une hardiesse surprenante devant une assemblée du peuple pour demander la prêtrise de Jupiter. Sylla, non-seulement lui fit donner l'exclusion, mais il résolut encore de le proscrire. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que ses amis obtinrent sa grâce; et sur ce qu'ils représentèrent qu'il n'y avait rien à craindre d'un homme si jeune, on prétend qu'il leur répondit que dans cet homme si jeune il découvrait plusieurs Marius. Les parens et les amis de César, instruits de ce discours, et sachant combien tous ceux qui avaient appartenu à Marius étaient odieux au dictateur, l'engagèrent à sortir de Rome où il ne revint qu'après la mort de Sylla.

De cette attention sur la conduite des particuliers, le dictateur passa au gouvernement civil et au réglement du sénat. Il y fit entrer trois cents chevaliers pour remplacer ce grand nombre de sénateurs qui étaient péris dans la guerre civile ou par les proscriptions; mais pour diminuer en même temps l'autorité des chevaliers, il ôta à cet ordre le droit de connaître du crime de concussion et de péculat, que Caïus Gracchus leur avait attribué. Il augmenta en même temps le nombre des plébéiens de dix mille esclaves des proscrits, auxquels il donna le nom de Cornelius pour les faire souvenir de l'auteur de leur liberté. Il publia ensuite différentes lois, dont les unes étaient nouvelles, et les autres les mêmes qu'il avait fait recevoir pendant son consulat, mais que Marius et Cinna avaient abrogées : son principal objet était de réprimer l'ambition de ceux qui voulaient tout d'un coup parvenir aux premières dignités de l'état, et d'abaisser en même temps l'autorité des tribuns du peuple auxquels il avait toujours été très-opposé. Il ordonna, par la première de ces lois, que personne ne serait reçu à la charge de préteur, qu'il n'eût passé par celle de questeur; et qu'aucun citoyen ne pourrait parvenir au consulat qu'après avoir exercé la préture, ni ob-

tenir la même dignité une seconde fois que dix ans après l'avoir exercée. Par une seconde loi, il exclut ceux qui auraient été tribuns du peuple, de toute autre magistrature; ce qui avilit entièrement cette dignité, la plus puissante après la dictature, et la plus redoutable de la république.

Il fit recevoir ces lois dans des assemblées du peuple romain. Tous les suffrages furent pour la publication : personne n'osa être d'un avis contraire à celui du dictateur ; et l'exemple de Lucretius Ofella fit voir combien il était dangereux de s'y opposer, ou de ne pas s'y soumettre [672]. Lucretius était un des lieutenans de Sylla, qui lui avait rendu les services les plus importans : c'est lui qui avait assiégé et pris Préneste, et réduit le jeune Marius à la funeste nécessité de se tuer. Cet officier aspirait au consulat, quoiqu'il n'eût pas passé par la préture. Sylla lui fit dire de se désister de ses prétentions, comme étant contraires aux lois nouvelles qu'il venait d'établir. Lucretius, se fiant sur ses services, ne crut pas que les lois fussent faites pour un lieutenant de Sylla; et, comme il avait une puissante brigue parmi le peuple, il ne laissa pas de paraître le jour de l'assemblée au nombre des candidats. Sylla, offensé de sa poursuite, le fit poignarder sur-

le-champ par un centenier. Le peuple, qui ignorait la cause de ce meurtre, se jeta sur l'officier et le traîna devant le dictateur pour le faire punir. Sylla ordonna qu'on le mît en liberté, et adressant la parole au peuple [1] : « Sachez, Romains, leur dit-il, que c'est par mon ordre qu'on a tué cet homme, qui ne voulait pas m'obéir, et qu'on fera le même traitement à ceux qui entreprendront de violer mes lois et mes ordonnances. » Le peuple se retira, consterné de se voir sous une domination si tyrannique.

[675] Cependant cet homme, qui avait usurpé un empire si absolu, et qui, pour y parvenir, avait essuyé tant de périls et donné tant de batailles, s'avisa tout d'un coup d'y renoncer. Sylla, après avoir fait périr dans les guerres civiles plus de cent mille de ses concitoyens, après avoir fait massacrer quatre-vingt-dix sénateurs, dont il y en avait quinze consulaires, et plus de deux mille six cents chevaliers; cet homme, dis-je, dont la vengeance avait été la première passion, rassasié de tant de sang qu'il avait fait répandre, fut assez hardi pour se dépouiller de la souveraine

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 101. *Plut. in* Sylla.

puissance. Il se démit de la dictature, et se réduisit de lui-même au rang d'un simple citoyen, sans craindre le ressentiment de tant d'illustres familles dont il avait fait périr les chefs par ses cruelles proscriptions. On dit au contraire qu'après s'être déposé de la dictature, il cria tout haut au milieu de la place qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite. Il renvoya en même temps ses licteurs, licencia ses gardes, et se promena encore quelque temps sur la place avec quelques-uns de ses amis, et devant la multitude du peuple, qui, frappée d'étonnement, regardait un changement si peu attendu comme un prodige. Il retourna le soir à sa maison, seul, et comme un simple particulier, et sans que personne, parmi un si grand nombre d'ennemis qu'il s'était faits, osât lui manquer de respect. Il n'y eut, dans une si grande ville, qu'un étourdi qui l'insultât publiquement : il le suivit en lui disant des injures, jusqu'à la porte de sa maison. Sylla ne daigna pas lui répondre; et il dit seulement, par une espèce de prédiction, que l'insolence de ce jeune homme serait cause que si quelqu'un après lui parvenait au même degré de puissance, il ne s'en démettrait pas aussi facilement qu'il venait de le faire [1]. La plupart des

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* I, c. 104.

Romains regardèrent une abdication si surprenante, comme le dernier effort de la magnanimité. On oublia ses proscriptions ; on lui passa tant de meurtres qu'il avait fait faire, en faveur de la liberté qu'il avait rendue à sa patrie.

Ses ennemis, au contraire, attribuèrent un si grand changement à l'inquiétude naturelle de son esprit, et à la crainte continuelle où il était qu'il ne se trouvât quelque Romain assez généreux pour lui ôter d'un seul coup l'empire et la vie. Quoi qu'il en soit de ces différens motifs, Sylla, après tant de sang répandu, mourut tranquillement dans son lit comme l'aurait pu espérer le plus paisible citoyen de la république. Il composa lui-même son épitaphe peu de jours avant sa mort; et on y trouve son véritable caractère ; elle contient : « Que jamais personne ne l'avait surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.[1] » Son abdication de la dictature fit voir que l'ambition et l'envie de régner n'avait pas été sa passion dominante, et qu'il ne s'était emparé de la souveraine puissance que pour pouvoir se venger plus sûrement de ses ennemis. Mais l'exemple dangereux d'un simple citoyen qui

[1] *Plut. in* Sylla, *p.* 434.

avait su s'élever à l'empire et s'y maintenir, laissa apercevoir, à ceux qui lui succédèrent, que le peuple romain pouvait souffrir un maître : ce qui causa de nouvelles révolutions.

A peine Sylla avait les yeux fermés, que M. Emilius Lepidus, premier consul, entreprit à son exemple de se rendre maître du gouvernement. Mais, pour un si haut dessein, il avait plus d'ambition que de crédit et de forces. C'était un homme sans considération dans les armées, plus adroit politique que soldat, d'une profonde dissimulation, et qui ne s'était élevé qu'à force de bassesses. Quoiqu'il se fût déclaré pour le parti de la noblesse, qui lui paraissait le plus puissant, ou, pour mieux dire, qu'il eût plié sous l'autorité absolue de Sylla, le dictateur, qui avait démêlé son caractère et qui s'en défiait, ne voulut jamais consentir qu'il parvînt au consulat. Mais, depuis qu'il eut abdiqué la dictature, Pompée, qui avait la principale autorité dans les affaires, séduit par le feint attachement de Lepidus, favorisa ouvertement son élection ; et, le jour des comices, il le fit nommer premier consul par préférence à Q. Catulus, son collégue, et fils de ce consulaire que Marius avait fait mourir.

On rapporte que Sylla, voyant revenir Pompée de la place, transporté de joie de l'élec-

tion de Lepidus, qu'il regardait comme sa créature, et surtout de la préférence qu'il lui avait fait remporter sur Catulus, lui cria tout haut[1] : « N'as-tu point de honte, jeune homme, de t'applaudir d'avoir fait déclarer pour premier consul un homme tel que Lepidus, au préjudice de Catulus, un de nos meilleurs citoyens ? » Il l'avertit ensuite qu'il se préparât à ne trouver dans Lepidus qu'un ami faible, et même équivoque, et qui pourrait devenir un bien dangereux ennemi dans la suite, s'il y rencontrait quelque avantage.

La conduite que tint Lepidus fit voir que son véritable caractère n'avait pas échappé à Sylla, malgré toute la dissimulation dont il avait tâché de le couvrir. Et à peine était-il entré en possession du consulat qu'on s'aperçut qu'il cherchait par de nouvelles divisions à s'emparer, à son exemple, de la souveraine puissance, et à usurper la même autorité.

Nous avons vu plus d'une fois, dans la suite de cette histoire, que tantôt les intérêts du peuple, tantôt ceux du sénat, avaient servi de prétexte aux grands de Rome, pour satisfaire leur ambition. L'une et l'autre route étaient ouvertes à Lepidus. Il est vrai que, pour s'ac-

[1] *Plut. in* Sylla *et in* Pompeio.



commoder à l'état présent de la république, il s'était déclaré pour le parti de la noblesse, comme nous venons de le dire; mais de pareils engagemens n'étaient pas pour arrêter un homme ambitieux : et comme d'ailleurs il voyait à la tête de ce parti Pompée, Metellus, Crassus, et même Catulus, son collègue, qui le surpassaient en crédit et en considération, il crut qu'il acquerrait un plus grand nombre de partisans s'il passait dans le parti de Marius, dont la plupart des chefs avaient péri dans la guerre civile, et qui ne subsistait plus que par l'ancienne animosité du peuple contre la noblesse.

Ce fut pour relever ce dernier parti qu'il proposa d'abolir une partie des lois de Sylla. Catulus, son collègue au consulat, s'y opposa avec beaucoup de fermeté. Les deux partis se déclarèrent pour l'un ou l'autre consul. Lepidus, pour fortifier le sien et pour mettre les peuples d'Italie dans ses intérêts, leur fit dire qu'il était dans le dessein de les rétablir dans les trente-cinq anciennes tribus, et de leur faire rendre les terres dont le dictateur les avait privés pour en faire la récompense de ses soldats. Cette déclaration ne manqua pas de grossir considérablement le nombre de ses partisans. Rome se voyait à la veille de servir encore de théâtre à une nouvelle guerre civile;

mais le sénat interposa son autorité, et tira parole, avec serment des deux consuls, que, pendant leur consulat, ils ne prendraient point les armes l'un contre l'autre.

[676] Lepidus, en sortant de charge, se crut dégagé de son serment [1]. On lui avait décerné à l'issue du consulat le gouvernement de la Gaule cisalpine; il y leva aussitôt une armée, et il fit entrer dans son parti Brutus et Perpenna, tous deux prétoriens, qui avaient à leurs ordres l'un et l'autre un corps de troupes considérable, et qui campaient près de Modène. Lepidus, fortifié de ce secours et ne voyant aucune armée en Italie qu'on pût lui opposer, marcha droit à Rome dans l'espérance de devenir un autre Sylla, s'il pouvait se rendre maître de la ville. Le sénat, averti de sa marche et de ses desseins, se mit en état de lui en défendre l'entrée. On eut bientôt enrôlé les légions. Catulus, qui en eut le commandement, campa hors des portes de la ville. Lepidus, pour grossir son parti, fit semer des billets dans Rome, dans lesquels il invitait le peuple et les partisans de Marius de le venir joindre. Mais comme on n'était pas prévenu en faveur

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 107. *Plut. in Pompeio.*

de son habileté et de son courage, et que d'ailleurs le peuple ne pouvait souffrir qu'on parlât d'incorporer les peuples d'Italie dans les anciennes tribus, personne ne branla en sa faveur. Cependant, comme il était trop avancé pour reculer, on en vint bientôt aux mains; et Catulus, à la tête des légions et de tout ce qu'il y avait de noblesse dans Rome, le chargea si brusquement, qu'après une légère résistance il tailla en pièces une partie de son armée, et obligea le reste à prendre la fuite. Lepidus, désespéré de ce mauvais succès [1], après avoir erré quelque temps inconnu et caché en différens endroits de l'Italie, passa enfin dans l'île de Sardaigne, où il avait quelques partisans. Perpenna, un de ses officiers, l'y vint joindre avec les débris de son armée. Plusieurs partisans de Marius se rendirent auprès de lui. Il fit de nouvelles levées; son parti grossit insensiblement, et il se vit bientôt une nouvelle armée. Son dessein était de porter la guerre en Sicile où il avait des intelligences secrètes. Mais on apprit quelque temps après qu'il était mort de chagrin, ayant intercepté une lettre qui ne lui permettait pas de douter de l'infidélité de sa femme. Sa mort dissipa son parti. Brutus n'a-

[1] *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, c. 107

vait pas eu un sort plus heureux. Ce capitaine, n'ayant pu passer en Sicile et joindre Lepidus, s'était jeté dans Modène avec quelques troupes qu'il commandait, moins à la vérité pour continuer la guerre que pour avoir le temps de capituler et de faire sa condition meilleure. En effet, Pompée ayant eu l'ordre de l'y assiéger, il ne parut pas plus tôt devant la place que Brutus lui en fit ouvrir les portes; et il ne demanda pour toute condition que de pouvoir se retirer en sûreté dans une petite bourgade située sur les rives du Pô. Pompée en convint; il écrivit même au sénat que la prompte soumission de Brutus avait mis fin à la guerre. Cependant, au préjudice du traité et de sa parole, peu de jours après il l'envoya poignarder dans cette bourgade qu'il avait choisie pour retraite, soit qu'il eût découvert qu'il entretenait encore de secrètes intelligences avec Lepidus; soit que ce jeune général, élevé dans la cruelle politique de Sylla, ne crût pas qu'on dût laisser vivre aucun chef de parti ennemi [1]. Perpenna, après la mort de ces deux chefs, rassembla les débris de leurs troupes; et se trouvant à la tête de cinquante-trois cohortes, il les conduisit en Espagne. Son dessein était

[1] *Plut. in* Pompeio.

de s'y cantonner et d'y faire la guerre en son nom et sans dépendre d'aucun chef, à l'exemple de Sertorius, capitaine d'une grande réputation, qui soutenait encore le parti de Marius dans la Lusitanie.

Sylla avait fait déférer le gouvernement de ces grandes provinces à Metellus, un de ses lieutenans. Le sénat, craignant qu'il ne pût résister à ces deux chefs s'ils joignaient leurs forces, envoya à son secours Pompée avec de nouvelles troupes[1]. Pompée, l'homme de confiance du sénat, et qui depuis la mort de Sylla passait pour le premier général de la république, se mit aussitôt en chemin; et il menait avec lui ces mêmes troupes qui avaient défait plus d'une fois celles du parti de Marius. Les soldats de Perpenna, qui n'étaient pas prévenus en faveur de la capacité de leur commandant, apprenant que Pompée marchait à eux, prirent les armes, levèrent leurs enseignes[2], et sans consulter Perpenna, lui crièrent qu'il fallait aller joindre Sertorius; qu'ils avaient besoin d'un capitaine aussi plein d'expérience pour les commander, et que, s'il refusait de les conduire dans son camp, ils en trouveraient bien le chemin, et qu'ils lui porteraient leurs enseignes.

[1] *Plut. in* Pompeio — [2] *Plut. in* Sertorio.

Perpenna fut outré de cette désertion générale; mais ne pouvant trouver de sûreté pour lui-même que parmi les complices de sa révolte, il fut obligé de les suivre. Il se rendit au camp de Sertorius, et de général absolu et indépendant, il se vit réduit par ses propres soldats à la fonction d'officier subalterne.

La jonction de Pompée avec Metellus, et celle de Perpenna avec Sertorius, donnèrent une nouvelle chaleur aux armes. Sertorius, capitaine expérimenté et entreprenant, eut presque toujours l'avantage, surtout contre Pompée que l'envie de se distinguer et la crainte de partager sa gloire tenait ordinairement séparé de Metellus. Ce jeune général, dont la réputation était si grande à Rome, eut même le chagrin de voir prendre et brûler à ses yeux la ville de Lauron que Sertorius assiégeait, et qu'il tenta inutilement de secourir.

On dit que s'étant trop avancé, et ne considérant que l'armée ennemie qui formait le siége et qu'il avait devant lui, il vit sur les hauteurs voisines des troupes de montagnards qui y parurent tout d'un coup, et qui, en faisant des courses dans la plaine, l'empêchaient de s'y étendre et de pouvoir fourrager; en sorte qu'étant venu pour faire lever un siége, il se trouvait lui-même comme assiégé et investi par

ces différens partis, qui ne lui permettaient pas de s'écarter. Sertorius, ayant fait observer à ses principaux capitaines la disposition de son camp et les différens endroits qu'occupaient ses troupes, ajouta, en parlant avec mépris de Pompée, que cet écolier de Sylla ne savait pas encore son métier, et qu'il lui apprendrait dans peu qu'un général d'armée doit plutôt regarder derrière lui que devant.

En effet, Pompée craignant que ces troupes de Sertorius, qui occupaient les hauteurs, ne devinssent assez fortes et assez nombreuses pour lui fermer le chemin de la retraite, prit le parti de se retirer de bonne heure; il fallut qu'il renonçât à l'espérance de jeter du secours dans la place assiégée. Sertorius l'emporta l'épée à la main; et quoiqu'il ne fût pas cruel, il crut être obligé d'y faire mettre le feu pour intimider les autres villes d'Espagne, et leur faire sentir que la protection de Pompée était d'un faible secours contre ses armes et son ressentiment.

[677] Pompée, au désespoir d'avoir vu brûler une ville pour s'être déclarée en sa faveur, cherchait toutes les occasions d'avoir sa revanche. Il crut l'avoir trouvée proche Sucrône; et quoique Metellus ne fût pas loin, il s'imagina être assez fort pour défaire l'ennemi

sans son secours. Il l'attaqua dans une plaine; mais Sertorius, dont la cavalerie espagnole était supérieure à celle des Romains, le poussa si vivement, que ces Italiens rompus jetèrent le désordre et la confusion dans l'infanterie. Pompée pensa être pris; et son armée aurait été entièrement défaite si Metellus ne s'était avancé à son secours. Sertorius voyant approcher les légions de ce vieux général, se retira dans son camp, et dit à ses officiers en plaisantant[1] : « Que si cette vieille, en parlant de Metellus, n'eût retiré ce jeune enfant de ses mains, il allait le renvoyer à Rome, à ses parens, après l'avoir corrigé comme il le méritait. »

Pompée, moins présomptueux et devenu sage par un peu d'adversité, jugea bien qu'il ne pouvait pas sans péril s'éloigner de Metellus. Ils joignirent leurs troupes; mais, malgré cette jonction qui les rendait supérieurs en forces, ils ne laissaient pas d'éprouver de nouveaux périls dans tous les lieux où ils campaient. Ils avaient affaire à un ennemi qui les venait surprendre tantôt de jour, tantôt de nuit. Ses troupes, la plupart composées d'Espagnols et de montagnards vifs et agiles, faisaient de continuelles attaques et des retraites

[1] *Plut. in* Sertorio.

aussi promptes, sans que les soldats romains, pesamment armés et accoutumés à combattre de pied ferme, les pussent joindre. Lui seul conduisait toutes les entreprises; il semblait qu'il se multipliât; les deux généraux de Rome le trouvaient à la tête de toutes les attaques. S'il avait de l'avantage, il poussait ses ennemis sans leur donner le temps de se reconnaître; et s'il trouvait trop de résistance, et qu'il craignît d'être enveloppé, il avait accoutumé ses soldats à se disperser. Ils gagnaient les montagnes et les rochers, et au moindre signal ils savaient se rallier auprès de leur général [1]; on le voyait revenir à la charge par un autre endroit. Il semblait que ce fût de nouvelles troupes et une autre armée qu'il eût trouvée toute prête à entrer en action; par cette manière de faire la guerre, favorisé de la situation des lieux, il ne laissait jamais en repos ni ses ennemis, ni ses propres troupes.

Sa réputation et les nouvelles des avantages qu'il remportait tous les jours sur les deux généraux les plus estimés à Rome, passa jusqu'en Asie. Nous avons vu que Mithridate, pressé par Sylla, avait été obligé, pour obtenir la paix, de prendre la loi du vainqueur et de souscrire

[1] *Plut. in* Sertorio.

à toutes les conditions qu'il lui avait voulu imposer; et que le général romain n'avait arrêté le progrès de ses armes que pour les pouvoir tourner contre Marius et ses autres ennemis particuliers [678].

Mithridate crut, après la mort de Sylla et pendant les guerres civiles qui agitaient la république, que la conjoncture était favorable pour renouveler la guerre. Il leva une puissante armée; et afin de fomenter la guerre civile et d'entretenir une diversion utile à ses desseins, il fit proposer à Sertorius d'unir leurs intérêts [1]. Ses envoyés lui offrirent des sommes considérables pour fournir aux frais de la guerre avec une flotte qui serait à ses ordres, à condition qu'il souffrirait que ce prince recouvrât les provinces de l'Asie que la nécessité de ses affaires l'avait forcé d'abandonner par le traité qu'il avait fait avec Sylla.

Sertorius assembla son conseil; tous ceux qu'il y appela ne trouvèrent pas qu'il y eût matière à délibérer; et ils lui représentèrent que, pour un secours aussi présent et aussi effectif que l'argent et la flotte qu'on lui offrait, il ne lui en coûterait qu'un vain consentement qu'on lui demandait pour une entreprise qui ne dé-

[1] *Plut. in* Sertorio.

pendait pas même de lui. Mais Sertorius, avec une grandeur d'âme digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blesserait la gloire ou les intérêts de sa patrie; et qu'il ne voudrait pas même d'une victoire sur ses propres ennemis qui ne serait pas acquise par des voies légitimes. Et ayant fait entrer les ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffrirait que le roi leur maître reprît la Bithynie et la Cappadoce, provinces sur lesquelles le peuple romain n'avait aucun droit; mais qu'il ne consentirait jamais qu'il mît le pied dans l'Asie mineure, qui appartenait à la république, et à laquelle il avait renoncé par un traité solennel. Il renvoya ces ministres avec cette réponse; et on dit que Mithridate l'ayant apprise, se tourna, rempli d'étonnement, vers quelques-uns de ses courtisans, et leur dit[1] : « Qu'est-ce que ce Romain ne prétendrait-il pas nous prescrire s'il était à Rome, puisque des bords de la mer Atlantique où il est relégué, il entreprend de donner des bornes à notre empire? »

Cependant ce prince, reconnaissant combien il avait d'intérêt d'entretenir la guerre civile, conclut depuis le traité aux conditions mêmes

[1] *Plut. in* Sertorio.

que Sertorius avait prescrites. Le roi de Pont lui fournit trois cents talens et quarante vaisseaux, et Sertorius donna au roi de Pont un corps de troupes sous le commandement de Marius Varius, un de ces sénateurs proscrits par Sylla, et qui s'était réfugié auprès de lui.

Ce sénateur étant arrivé en Asie, fit respecter le nom et la puissance de son général dans tous les lieux où il porta ses armes. Comme s'il eût été autorisé par le sénat et le peuple romain, il déchargea en son nom la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avait accablées. Une conduite si modérée et si habile lui en fit ouvrir les portes sans le secours de ses armes; et le nom seul de Sertorius faisait plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Mais ce grand capitaine, qui avait échappé à tous les périls de la guerre, périt par la perfidie des Romains même de son parti [679]. Perpenna, qui ne pouvait lui pardonner l'autorité qu'il avait prise sur ses propres troupes, et qui se flattait d'occuper sa place s'il pouvait s'en défaire, conjura sa perte; et il fit entrer dans ce complot plusieurs officiers sous prétexte que Sertorius méprisait les Romains, et donnait toute sa confiance aux Espagnols. Les

conjurés l'assassinèrent dans un festin [1]. Perpenna prit ensuite le commandement de l'armée; mais il n'avait ni la capacité de son prédécesseur, ni la confiance des soldats, qui détestaient sa perfidie. Metellus et Pompée avaient été alors obligés de se séparer pour faire subsister plus facilement leur cavalerie. Pompée fut instruit le premier de la mort de Sertorius, et de la disposition des esprits. Il s'approcha aussitôt du camp de Perpenna; une partie des soldats de ce nouveau général l'abandonnèrent; les autres quand on les attaqua ne firent qu'une faible résistance. Chacun se dispersa; Perpenna dans cette déroute ne sut que s'enfuir et se cacher. Il fut trouvé dans un buisson; Pompée lui fit couper la tête sur-le-champ; et par sa mort la guerre d'Espagne fut terminée.

[680] Pompée ramena son armée victorieuse en Italie. Spartacus, gladiateur, y avait excité une guerre dangereuse [2]. Ce gladiateur, homme de courage, s'échappa de Capoue [3], où il était gardé avec soixante et dix de ses camarades. Il les exhorta ensuite de sacrifier leur vie plutôt

[1] *Plut. in* Sertorio *App. Alex.*de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 113. *Vell. Paterc. lib.* II, *c.* 30. — [2] *Cæsaris* Comment. *lib.* I. *Cicer.* orat. pro. Leg. Manilia. — [3] *Florus, lib.* III, *c.* 20. *App. Alex.* de Bell. civ. *lib.* 1, *c.* 116. *Eutropius, lib.* VI, *c.* 7.

pour la défense de la liberté, que pour servir de spectacle à l'inhumanité de leurs patrons. Un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent à lui; la licence et l'espérance du butin lui attirèrent une foule de petit peuple de la campagne; en sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le sénat, qui méprisait Spartacus, se contenta d'abord d'envoyer contre lui Varinius Glaber et P. Valerius, tous deux préteurs. On ne leur donna même que peu de troupes parce qu'on aurait eu honte de faire marcher des légions contre des esclaves et des brigands que la présence seule des magistrats devait dissiper. Spartacus tailla en pièces les troupes qu'on lui avait opposées. Cette défaite, malgré l'inégalité du nombre, causa autant de surprise que d'indignation au sénat. L'affaire paraissant plus sérieuse qu'on ne l'avait crue d'abord, les consuls [1] eurent ordre de se mettre en campagne chacun à la tête d'un corps considérable. Ces magistrats ne pouvant se persuader que des esclaves et des fugitifs osassent soutenir la présence des légions, marchèrent avec négligence contre des ennemis qu'ils méprisaient. Spartacus en profita : il choisit son camp et le champ de bataille, comme

[1] Gellius, Cornelius Lentulus.

aurait pu faire un grand général; et il fit combattre ses compagnons avec un courage si déterminé, que les soldats romains, qui croyaient marcher à une victoire certaine, trouvant une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, se débandèrent et prirent la fuite. Les consuls les rallièrent; il y eut un second combat près de Picène, mais qui ne leur fut pas plus heureux. Les Romains prirent encore la fuite; et il n'y avait qu'une intelligence criminelle avec les ennemis qui pût en quelque manière justifier une lâcheté si extraordinaire.

De si grands avantages attirèrent une foule innombrable de peuples sous les enseignes de Spartacus; et ce gladiateur se vit jusqu'à six vingt mille hommes à ses ordres, pâtres, bandits, esclaves, transfuges, tous gens féroces et cruels qui portaient le fer et le feu de tous côtés, et qui n'envisageaient dans cette révolte qu'une licence effrénée et l'impunité de leurs crimes [681]. Il y avait près de trois ans que cette guerre domestique durait en Italie, avec autant de honte que de désavantage pour la république, lorsque le sénat en donna la conduite à Licinius Crassus, un des premiers capitaines du parti de Sylla et qui avait eu beaucoup de part à ses victoires. La fortune changea sous un si habile général. Crassus savait faire

la guerre, et la fit heureusement; il commença par rétablir la discipline militaire dans les troupes : on décima par son ordre celles qui avaient fui lâchement dans les derniers combats. Cette utile sévérité le fit autant craindre de ses propres soldats que des ennemis. Les Romains virent bien que sous ce général il fallait vaincre ou mourir; et un corps de dix mille hommes de ces rebelles s'étant éloigné du gros de l'armée pour fourrager, il les surprit, tomba dessus et les tailla en pièces.

Il défit ensuite dans une bataille rangée leur armée entière, et en remporta une victoire complète. Spartacus, traînant les restes de sa déroute, voulait gagner les bords de la mer pour passer en Sicile, où un grand nombre d'esclaves lui faisait espérer de pouvoir se rétablir. [682] Mais Crassus le prévint, lui coupa le chemin de la mer, et l'investit dans son propre camp. Spartacus, désespérant de pouvoir échapper, se résolut de tenter encore une fois le sort des armes; il rangea son armée en bataille avec toute l'habileté d'un grand capitaine; il ne lui manquait qu'une meilleure cause. On dit [1] que comme on lui eût amené un cheval un peu avant que le combat commençât, il tira

[1] *Plut. in* Crasso.

son épée, le tua, et se tournant vers ses soldats : « Si je suis victorieux, leur dit-il, je n'en manquerai pas; et si nous sommes défaits je n'ai pas envie de m'en servir. » Il se mit ensuite à la tête de son infanterie. Ces gens animés par l'exemple de leur général se battirent en déséspérés. La victoire fut long-temps en balance; enfin la valeur des légions en décida. On fit une cruelle boucherie de ces brigands : Spartacus, blessé à la cuisse d'un coup de Javeline, se défendit encore long-temps en combattant à genoux et tenant son bouclier d'une main et son épée de l'autre. Enfin, percé de coups[1], il tomba sur un monceau, ou de Romains qu'il avait immolés à sa fureur, ou de ses propres soldats qui s'étaient fait tuer aux pieds de leur général en le défendant. Ceux qui purent échapper à l'épée des victorieux, gagnèrent les montagnes, et se rallièrent ensuite. Pompée, en revenant d'Espagne, les rencontra, et défit sans peine des troupes fugitives, sans chefs et sans retraite. Cependant, pour diminuer la gloire de Crassus et augmenter la sienne[2], il n'eut point de honte d'écrire au sénat, que

[1] *Tit. Liv. Epit. Liv.* 97. *Athen. lib.* XI, *Eutrop. lib.* VI, *c.* 7. *Cicer. in* Pisone. — [2] *Plut. in* Crasso. *Cicer.* pro Leg. Manilia.

Crassus avait défait Spartacus : « Mais moi, dit-il dans sa lettre, j'ai coupé la racine de cette guerre, et je viens d'exterminer le dernier de ces brigands. » Crassus se sentit cruellement offensé d'une lettre qui, en lui ôtant l'honneur d'avoir fini cette guerre, semblait écrite pour préparer les esprits à lui refuser le triomphe. Mais comme il aspirait en même temps au consulat, et que Pompée pouvait tout alors dans Rome, il dissimula cette injure publique avec un silence profond et qui cachait tout son ressentiment. Pompée était appelé lui-même au consulat par les vœux de tout le peuple romain. Crassus, qui craignait qu'il ne lui fît donner l'exclusion, le fit prier par des amis communs qu'ils pussent agir de concert, et qu'il voulût bien le recevoir pour son collègue dans cette suprême dignité. Pompée, ravi de l'avoir réduit à recourir à son crédit, témoigna publiquement qu'il serait aussi obligé à ses amis de l'élection de Crassus que de la sienne propre. [683] Les deux factions réunies emportèrent tous les suffrages. Crassus, qui, selon les lois de Sylla, avait passé par la charge de préteur, fut élu consul; et on déféra la même dignité à Pompée, quoiqu'il ne fût que simple chevalier, qu'il n'eût pas été seulement questeur, et qu'à peine il eût trente-quatre ans. Mais sa haute réputa-

tion et l'éclat de ses victoires couvrirent ces irrégularités : on ne crut pas qu'un citoyen qui avait été honoré du triomphe avant l'âge de vingt-quatre ans et avant que d'avoir entrée au sénat, dût être assujéti aux règles ordinaires.

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle l'estime ou la complaisance de ses concitoyens, et quelquefois sa propre ambition, le mirent au-dessus des lois. C'était un usage dans la république qu'un général victorieux et qui demandait l'honneur du triomphe, ne devait point entrer dans la ville avant que de l'avoir obtenu. Par la même loi, tout citoyen qui aspirait au consulat devait être dans la ville pour solliciter en personne la dignité qu'il briguait. Il semblait que Pompée et Crassus eussent renoncé au triomphe, étant entrés dans Rome pour demander le consulat; mais après leur élection, on fut surpris qu'ils prétendissent encore au triomphe comme s'ils étaient restés chacun à la tête de leurs armées. Jusque alors ils avaient agi de concert; mais comme l'affaire du triomphe souffrait des difficultés, et qu'on les pressait de licencier les armées qu'ils tenaient l'un et l'autre aux portes de Rome, Crassus, qui ménageait moins Pompée depuis qu'il était parvenu au consulat, représenta que son collègue, ayant terminé la guerre d'Espagne, de-

vait être le premier à congédier ses troupes. Pompée, de son côté, irrité de ce que Crassus voulait l'obliger de désarmer avant lui, s'en défendait sur ce qu'il attendait, disait-il, Metellus qui devait triompher avec lui. Ces prétentions opposées firent éclater leur animosité. Pompée ne pouvait souffrir que Crassus, qu'il regardait comme lui étant fort inférieur dans le commandement des armées, et qui n'avait même acquis le consulat que par son crédit, osât entrer en concurrence avec lui. Crassus, le plus riche particulier de la république, comptait ses trésors pour des victoires, et ne pouvait se résoudre à plier sous un homme qui n'avait pas tant d'argent que lui. Au travers de ces contestations, le public n'avait pas de peine à démêler que ces deux hommes, également ambitieux et puissans, voulaient retenir leurs troupes, moins pour la cérémonie du triomphe, que pour se conserver plus de forces et d'autorité l'un contre l'autre. Le sénat et le peuple, épouvantés par la crainte de retomber dans les malheurs d'une guerre civile, les conjurèrent de sacrifier leurs ressentimens particuliers à la tranquillité publique. Le peuple même, dans un jour d'assemblée, se jetant à leurs genoux, les supplia de vouloir bien se réconcilier. Pompée affecta une fierté inflexible

et parut toujours inexorable. Crassus de son côté ne montrait pas moins de hauteur. Mais les aruspices ayant déclaré que l'état était menacé des dernières calamités si les consuls ne se réunissaient, Crassus, touché d'un sentiment de religion, se leva le premier [1] et présenta la main à Pompée qui l'embrassa ensuite; et, après avoir triomphé l'un et l'autre, ils licencièrent de concert leurs armées.

Cette réconciliation n'était pas si sincère que l'un et l'autre ne cherchassent à se fortifier par un plus grand nombre de partisans; il était surtout question de gagner l'affection du peuple. Crassus, pour le mettre dans ses intérêts, fit dresser mille tables où il traita toute la ville. Il fit distribuer en même temps aux familles de la populace et du petit peuple du blé pour les nourrir pendant trois mois. On sera moins surpris d'une libéralité si prodigieuse, si on considère que Crassus possédait la valeur de plus de sept mille talens de bien; et c'était par ces sortes de dépenses publiques que les grands de Rome achetaient les suffrages de la multitude.

Pompée de son côté, pour renchérir sur les bienfaits de Crassus [2], et pour mettre dans ses intérêts les tribuns du peuple, fit recevoir des

[1] *Plut. in* Crasso, *p.* 318. — [2] *Plut. in* Pompeio.

lois qui rendaient à ces magistrats toute l'autorité dont ils avaient été privés par celles de Sylla. Sans égard pour la mémoire de son général et de son bienfaiteur, il fit revivre les ordonnances de C. Gracchus, qui attribuaient à l'ordre des chevaliers la connaissance des causes criminelles, que Sylla avait renvoyées au sénat. C'est ainsi que ces hommes ambitieux se jouaient tour à tour des lois et augmentaient tantôt l'autorité du sénat, tantôt celle du peuple, selon qu'il convenait à leurs intérêts. On ne peut exprimer les transports de joie que les tribuns firent éclater au sujet du rétablissement de leur autorité ; ils en avaient la principale obligation à Pompée : ils ne tardèrent guère à lui en marquer leur reconnaissance. La guerre avait été résolue contre les pirates qui infestaient les côtes de la république ; ils en firent décerner le commandement à Pompée, et ils lui attribuèrent une autorité absolue par terre et par mer, soit pour lever des troupes, soit pour armer des vaisseaux.

Les pirates dont il est question sortaient des côtes de la Cilicie. Ils ne montaient d'abord qu'un petit nombre de barques armées et de brigantins qui couraient les mers pour enlever quelques marchands ou des passagers qu'ils faisaient esclaves. Leur nombre et leur audace

s'accrurent par la protection de Mithridate qui les prit à son service pendant qu'il faisait la guerre contre les Romains. Ils armèrent de grands vaisseaux, formèrent des flottes redoutables, et étendirent leurs courses jusque sur les côtes d'Italie. Ils faisaient même des descentes, pillaient les temples les plus fameux, ruinaient les petites villes, et en enlevaient les habitans. Enfin, leur puissance augmenta à un point qu'ils avaient plus de mille vaisseaux partagés en différentes escadres, qui tenaient bloqués tous les ports de la république [686]; en sorte qu'il n'en pouvait presque sortir aucun vaisseau qui ne fût pris : ce qui avait ruiné absolument le commerce.

C'est contre ces pirates que Pompée fut envoyé. Pour le mettre en état de faire un puissant armement, le peuple, qui l'idolâtrait, lui décerna une autorité sans bornes. Le décret de sa commission portait expressément que sa puissance s'étendrait dans toute la Méditerranée, depuis les colonnes d'Hercule [1] et jusqu'à quatre cents stades dans la Terre-Ferme; qu'il lèverait autant de soldats et de matelots qu'il jugerait à propos; qu'il pourrait prendre dans le trésor public tout l'argent qu'il croirait nécessaire,

[1] *Plut. in* Pompeio.

sans être obligé d'en rendre compte, et qu'il pourrait choisir dans le corps du sénat quinze personnes pour lui servir de lieutenans et pour exécuter ses ordres dans les lieux où il ne pourrait pas commander en personne. Un pouvoir si étendu, et cette autorité absolue confiée à un seul citoyen, donna beaucoup d'inquiétude et même de jalousie au sénat. Plusieurs de ce corps accusèrent hautement Pompée de vouloir s'emparer de la souveraineté de l'état; et l'un des consuls, irrité qu'on lui eût décerné cette commission à son préjudice, lui dit, avec une espèce de menace, qu'en affectant, comme il le faisait, d'imiter les manières hautaines de Romulus, il pourrait bien avoir le même sort.

Catulus, plus modéré, prit un tour plus adroit; et, pour dissuader le peuple de donner un pouvoir si étendu à un seul citoyen, il commença dans une assemblée par faire l'éloge de Pompée, et fit mention, en des termes magnifiques, des actions les plus éclatantes de ce général. Mais, comme s'il se fût interessé à sa conservation, il se plaignit que le peuple exposât le plus grand capitaine de la république à tous les périls qui se présentaient. « Et si vous le perdez, dit-il au peuple, quel autre pourrez-vous mettre en sa place ? » Alors la multitude s'écria tout d'une voix, et avec de grands

cris : « Nous t'y mettrons toi-même [1]. » Catulus ne pouvant résister ni à la volonté déterminée de tout le peuple, ni au témoignage si honorable qu'on rendait à sa valeur, se retira.

. Un autre sénateur, appelé Roscius, ayant voulu prendre la parole, fut interrompu par les cris confus du peuple, qui souffrait impatiemment qu'on lui fît des remontrances à ce sujet. Roscius fut réduit à s'expliquer par signes; et, en élevant deux doigts de la main, il voulait faire comprendre qu'on devait au moins donner un collègue à Pompée : mais toutes ces démonstrations furent inutiles. Le peuple même, irrité de la jalousie et de la résistance du sénat, augmenta encore le pouvoir de Pompée ; et on ajouta, au décret de sa commission, qu'il pourrait armer cinq cents vaisseaux, les charger de six-vingt mille hommes de débarquement, et qu'il aurait vingt-quatre sénateurs et deux questeurs à ses ordres.

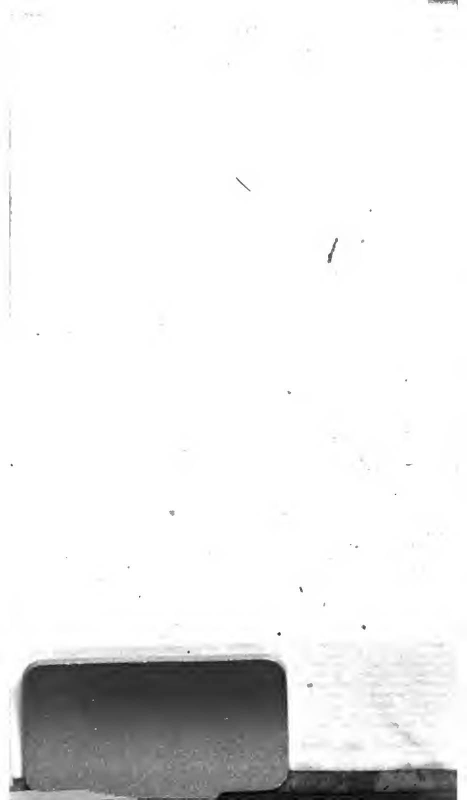
C'est ainsi que ce peuple, si jaloux de sa liberté, séduit par les tribuns, se précipitait dans la servitude ; et il ne tenait qu'à Pompée de se rendre le souverain de la république. Mais ceux qui le connaissaient bien jugèrent qu'il n'y avait rien à craindre d'un homme qui avait plus de

[1] *Plut. in* Pompeio. *Vell. Paterc. lib.* II, *c.* 32.

vanité que d'ambition, et qui était plus sensible à l'éclat que lui donnait un si grand emploi, qu'aux moyens de le rendre perpétuel et indépendant. Cette guerre ne dura qu'une campagne. Pompée, ayant mis en mer une puissante flotte, défit celle des pirates. Il prit un grand nombre de ces brigands; et, au lieu de les faire mourir, il les relégua dans le fond des terres et dans des lieux éloignés des bords de la mer. Par là, en leur donnant moyen de vivre sans piraterie, il les empêcha de pirater.

FIN DU TROISIÈME VOLUME ET DU ONZIÈME LIVRE.






BIBLIOTECA